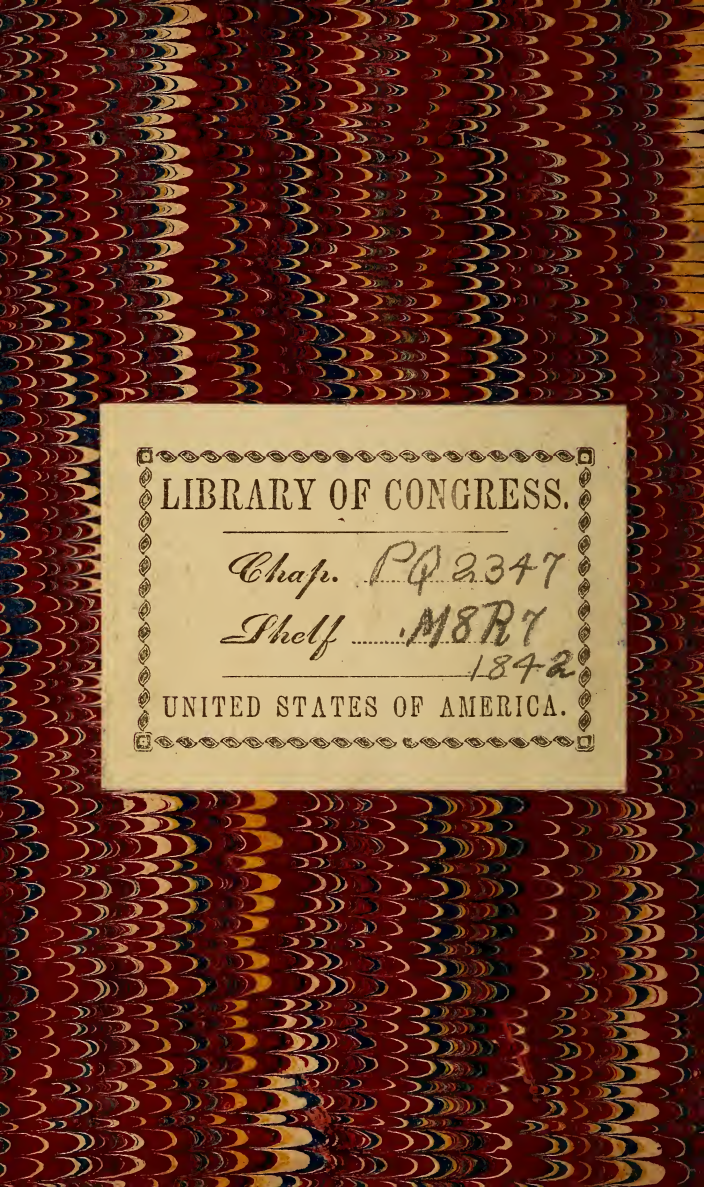

PQ 2347
.M8 R7
1842
Copy 1





ROSE HIMMEL.

ROSE HIMMEL

PAR

Michel Masson.





BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1842

CHAPITRE PREMIER.

I

L'arrivée.

C'est déjà une vieille histoire que celle-là ; sa date remonte à plus de vingt ans.

Parmi ceux qui ont survécu au fait que l'on se propose de rapporter ici, peu s'en souviennent et beaucoup en ont ignoré les mystérieux détails. Cependant, si quelqu'un qui

a bonne mémoire et pour qui nulle circonstance de l'événement n'est demeurée secrète, se décide, après vingt ans passés, à dire enfin le dernier mot de cette sorte d'énigme historique, ce n'est pas, qu'on le sache bien, afin de satisfaire la vaine curiosité des oisifs, mais dans l'espoir de réveiller un souvenir, disons mieux, un remords, chez celui-là seul qui n'avait pas le droit d'oublier. Nous taisons son nom, mais on saura son crime.

Le début de notre récit nous reporte à l'un des plus mauvais jours du rigoureux hiver de l'année 1817.

Oh! ce jour-là, le froid piquait dur! La neige, chassée au loin par les folles rafales d'un vent âpre et capricieux, allait çà et là fouetter en tourbillonnant les vitres des fenêtres et s'engouffrer tantôt à droite, tantôt à gauche, selon le point de l'horizon d'où la bise soufflait, et partout où elle pouvait trouver une issue.

Par ce mauvais temps que nous disons, le

chez-soi semblait une si douce chose aux moins casaniers, que les rues étroites et tortueuses de la capitale du grand-duché de H.... étaient quasi désertes. Quant aux rares citadins qui se voyaient, par fâcheuse nécessité, contraints de quitter leur bonne place à l'immense poêle de famille, et de sortir d'une température de vingt-cinq degrés au-dessus de zéro, pour se plonger tout à coup dans le bain de froid que leur promettait la rue; quant à ceux-ci on peut supposer qu'ils ne s'amusaient guère, une fois la dernière porte du logis fermée derrière eux, à contempler soit le jeu des enseignes mobiles qui s'entrechoquaient et battaient les murs, soit l'avalanche que précipitait le vent en balayant les toits. Peu curieux de s'hiverner, chacun de ces honnêtes citoyens de l'un des plus importants États de la confédération germanique, bien empaqueté dans son manteau, le bonnet abaissé sur les yeux et sur les oreilles, le menton caché dans son collet relevé, les mains

chaudement gantées puis fourrées dans les poches, et ne livrant à la gelée que le bout de son nez, arpentait le chemin à si belles enjambées, qu'il ne laissait pas au frisson le temps de l'atteindre. Si longue qu'elle fût, toute distance était bientôt franchie.

Vraiment c'eût été plaisir que d'observer comme la crainte de l'engourdissement subit faisait des gens pressés de tous les passants, et donnait aux plus indolents comme aux plus actifs une allure également rapide. Mais qui pouvait remarquer cela? Le loisir manquait à l'observation : deux vitesses qui se croisent multiplient leur somme. Or, les plus proches parents, les plus intimes amis ainsi courant, ainsi emmitouflés, se heurtaient sans se reconnaître. Chacun ne pensant qu'à soi, personne ne voyait personne.

Il y aurait eu impardonnable cruauté à laisser grelotter dehors, même un pauvre chien égaré grattant à la porte d'une maison étrangère, afin d'obtenir place au coin du

feu; aussi, excepté les quelques passants dont il est parlé plus haut, on peut dire que nulle créature vivante n'était sans abri dans Graben-Strass, la rue principale de la ville.

Nulle, avons-nous dit; c'est faire erreur, car elle ne pouvait pas se considérer comme suffisamment abritée contre le froid, la jeune fille qui, depuis longtemps déjà, piétinait dans la sombre allée, ouverte à tous les vents, où elle s'était réfugiée au plus fort de la bourrasque, le cœur gros, les yeux pleins de larmes, et portant sous le bras un léger paquet de voyage.

Jugez de son embarras, partant de son chagrin.

Il y avait deux heures environ qu'elle était descendue de la voiture publique, à l'une des portes de la ville. Rose Himmel, c'était le nom de la jeune fille, un peu plus de seize ans son âge; Rose Himmel avait bien pris soin de s'informer, auprès du voiturier, de la route qu'il lui fallait suivre pour arriver le plus

promptement possible au gîte qu'elle venait réclamer à dix lieues de la maison paternelle; mais le conducteur de la patache, beaucoup plus pressé de mener ses chevaux à l'écurie pour, ensuite, aller lui-même se ragaillardir au feu de l'auberge voisine, qu'il n'était désireux d'entrer dans de longs détails sur les nombreux détours que sa voyageuse devait prendre, se contenta de marmotter entre ses dents quelques mots à peine intelligibles, et c'est sur cette vague indication qu'elle s'était aventurée sans guide dans cette vaste cité, labyrinthe inextricable pour elle surtout, qui ne connaissait au monde que la grande rue de son village.

Après qu'elle eut marché quelque temps, la tête en l'air, opposant son souffle à la neige qui lui criblait le visage et la forçait à chaque instant de fermer les yeux de peur d'en être aveuglée, Rose, étonnée de n'aviser nulle part, dans ces longues rues qu'elle parcourait pour la première fois, l'enseigne de son

oncle, maître Dornig le passementier, se décida à interroger les passants sur la demeure du marchand qu'elle cherchait. Mais elle eut beau accoster les gens avec une timidité toute charmante, elle n'en fut pas mieux renseignée pour cela. Comment ceux à qui elle s'adressait auraient-ils pu lui répondre? Aucun d'entre eux ne prenait le temps d'écouter ce qu'elle avait à lui dire. Les plus polis poursuivaient leur route sans faire attention à elle; les autres, mécontents de se voir ainsi retardés dans leur course, adressaient à Rose un regard furieux, et, dans un gros juron jeté à la volée, ils l'envoyaient au diable; ce qui, soit dit en passant, ne remettait pas la chercheuse d'adresse dans son chemin.

Voyant bien qu'elle n'avait rien à espérer de tous ces empressés insensibles à sa douce voix d'enfant, Rose Himmel pensa que la chance lui serait plus favorable et qu'elle trouverait meilleur accueil chez quelque marchand stationnaire dans son comptoir,

qu'auprès des bourgeois , tous si impatients d'arriver là où le froid les poussait. Son espoir soudain ravivé, elle ouvrit sans trop d'hésitation la porte du premier magasin qui se rencontra devant ses yeux et sous sa main, aussitôt qu'elle eut songé à ce moyen d'abréger ses recherches.

—Miséricorde ! quelle chienne de froidure ! dit le marchand saisi tout à coup et à toute place par la bouffée de bise qui entra dans sa boutique en même temps que la jeune fille. Fermez bien vite la porte, ajouta-t-il en s'enfonçant jusqu'aux oreilles dans le collet fourré de sa houppelande, est-ce que vous ne sentez pas que la gelée coupe comme un rasoir ?

Ceci fut dit du ton le plus brusque et le plus maussade par le marchand malencontreusement arraché au doux état de somnolence où le tenait plongé une température de serre chaude. Les yeux demi-ouverts, la mine singulièrement grimaçante, il fit à Rose Himmel un si fâcheux visage, que celle-ci s'en

trouva tout intimidée. Elle demeura sur le pas de la porte, immobile, incertaine, ne sachant plus enfin si elle devait ou non demander au bourru l'adresse de maître Dornig.

— Ah çà ! décidez-vous , continua le marchand, dont la mauvaise humeur croissait avec le frisson; entrez ou sortez, mais pour Dieu, fermez la porte !

Quoique médiocrement encouragée par ces paroles, la pauvre enfant avait trop grand besoin de se sentir, elle aussi, chaudement abritée dans la maison de son oncle, pour ne pas se hasarder à obtenir les renseignements qui devaient mettre un terme à ses pénibles pérégrinations dans la ville.

La réception n'avait pas été des mieux avenantes, et cependant c'était à une pratique que le frileux boutiquier croyait parler. Ce fut bien pis, ma foi, quand Rose lui ayant exposé le motif de sa visite, il sut que ce n'était pas pour lui demander de la marchandise, mais seulement pour avoir une adresse, qu'on

venait de raréfier ainsi l'atmosphère de son étuve.

— A-t-on vu une pareille effrontée ! s'écria-t-il en s'élançant hors de son comptoir. Qu'est-ce qu'elle vient nous chanter avec son oncle ? Attends, mauvaise pratique, je vais t'apprendre à ouvrir les portes par le temps qu'il fait !

C'était à croire vraiment qu'il allait la battre, tant il se précipita vers elle d'un air menaçant. Tout de bon effrayée, Rose s'empressa de sortir de la boutique plus vite qu'elle n'était entrée, et maintenant, n'espérant plus que du hasard la découverte d'une maison que personne ne semblait disposé à lui indiquer, elle continua à parcourir tristement chacune des rues qui s'offraient devant elle. Et, à mesure qu'elle marchait, le froid ainsi que les larmes la gagnaient toujours davantage.

Rose Himmel venait enfin d'entrer dans Graben-Strass, lorsque, surprise par la violente bourrasque, elle fut obligée de chercher

un refuge dans l'allée où nous l'avons vue piétinant et soufflant dans ses doigts. L'abri, on le sait, la protégeait à peine, car Rose n'avait pour se garantir de l'impression glaciale d'un dangereux courant d'air, que la porte de la rue, assemblage mal joint de planches vermoulues et d'inégale longueur. Cette sorte de panneau, pour ainsi dire à claire-voie, était abusivement ornée d'abord d'un corps de serrure privé de son pêne, et, plus haut, d'un solide crochet en fer trop court de deux pouces pour pouvoir être fixé dans le piton qui lui présentait, comme par moquerie, son anneau béant. La porte avait été posée dans ses gonds de façon à retomber d'elle-même sur le montant de bois qui lui servait de point d'arrêt, si bien qu'au moindre coup de vent elle exécutait un mouvement continuel de va-et-vient, lequel présentait une égale difficulté à qui voulait ou laisser la porte ouverte ou la maintenir fermée. C'était donc une pénible tâche pour la jeune fille que d'avoir à opposer sans

cesse ses petites forces à la puissance de la tempête qui mugissait dans la rue. Parfois le vent de la cour où aboutissait la sombre allée, lui venait en aide et pesait avec elle sur le panneau tournant comme l'index d'une girouette ; puis, tout à coup, la bourrasque changeait de direction, la porte se rouvrait violemment, et Rose Himmel, de nouveau assaillie, se retirait bien vite en arrière, de peur d'être précipitée contre le mur ou renversée à terre par le batail en mouvement.

Ce violent exercice avait cela de bon qu'en même temps il faisait oublier un peu à la pauvre enfant son profond chagrin, et qu'il entretenait en elle la circulation du sang que l'inaction eût immanquablement arrêtée. Sitôt que le temps semblait vouloir tourner au calme, Rose quittait le fond de l'allée, elle revenait timidement sur le seuil de la porte, elle avançait dans la rue sa géntille petite mine rougie et gonflée par le froid, et, dans

un regard où se peignaient à la fois le désir et l'inquiétude, elle interrogeait à droite et à gauche la double profondeur de Graben-Strass. Mais déjà le jour commençait à tomber, déjà aussi on commençait à éclairer les boutiques du voisinage ; une seule parmi celles-ci, pauvre magasin borgne, aveugle serait mieux dit, une seule, située positivement en face de l'allée où se tenait Rose Himmel s'obstina à demeurer plongée dans l'obscurité, longtemps après que celles qui l'entouraient furent complétement illuminées.

Toujours incertaine de son chemin, et plus que jamais émue de crainte, la petite voyageuse allait-elle donc se résigner à passer la nuit dans cette allée, faute de pouvoir trouver quelqu'un d'assez obligeant pour lui enseigner la demeure de son oncle? Rien que d'y penser, c'était à mourir d'avance et de froid et de peur. Encore, si elle avait pu retourner auprès du voiturier à qui ses parents l'avaient confiée la veille, quand elle quitta

son village! Mais, hélas! aussi ignorante de son point de départ que du terme de ses recherches, il ne lui était pas plus facile maintenant de retrouver toute seule le bureau de la voiture publique, que de se rendre sans guide chez maître Dornig le passementier. Ainsi, à quelque parti qu'elle eût voulu s'arrêter, il y avait de toute part, pour Rose Himmel, même embarras, même obstacle.

Elle en était aux regrets d'avoir perdu courage pour quelques rebuffades; et, fatiguant ses yeux, afin de rassurer son cœur, elle interrogeait de loin, à travers leur vitrage, l'intérieur des magasins qui l'environnaient, dans l'espoir d'y découvrir un visage plus gracieux que ceux qu'elle avait entrevus jusqu'à ce moment. Enfin, à tout hasard, elle allait se risquer de nouveau à prendre des informations de porte en porte, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé celle de son oncle; déjà même elle descendait le pas de l'allée quand une petite fille de sept à huit ans, qui revenait de

l'école, toute saisie aussi par la gelée, cachant ses mains endolories sous son tablier de toile bleue, claquant des dents et battant du sabot sur la glace pour se désengourdir, vint, tête baissée, se jeter étourdiment dans les jambes de Rose.

— Eh! bon Dieu! petite, dit celle-ci en se hâtant de retenir l'enfant, tu te seras fait mal, sans doute?

— Mal? repartit l'autre en écarquillant ses beaux yeux bleus qui lui piquaient fort, et cherchant à reconnaître la jeune fille qui lui parlait, non, vraiment, je ne me suis pas fait mal; mais tu m'as fait peur. Puis tout aussitôt l'écolière, pressée de rentrer chez elle, continua en se dirigeant vers un escalier noir, percé à mi-chemin de l'allée : Voyons, laisse-moi passer bien vite; grand'mère m'attend, elle a bon feu, et j'ai grand besoin de me chauffer.

Rose allait se ranger de côté pour lui livrer passage quand elle se ravisa. Alors, arrêtant

l'écolière par le bras, elle lui dit avec un soupir qui appelait la compassion :

— Sais-tu que j'ai bien froid aussi, moi ?

— Pardieu, je crois bien, de ce temps-là il ne fait pas bon être dehors, répliqua l'enfant ; mais pourquoi restes-tu sur notre porte ? Fais comme moi, va te chauffer à ta maison.

— Hélas ! je ne sais pas où elle est, cette maison ; j'ai beau la demander à tout le monde, personne ne veut me répondre, et je vois bien qu'il me faudra mourir de froid dans la rue.

La petite fille regarda fixement Rose Himmel, comme si elle n'eût pas compris qu'on pouvait être seule et sans appui dans ce monde. Un moment elle parut réfléchir ; bientôt après, elle reprit avec une naïveté toute charmante et de l'air le mieux invitant :

— Puisque c'est comme ça, viens chez nous, nous aurons chaud ensemble.

Rose eut un sourire de joie ; mais il ne fit que glisser sur ses lèvres et illuminer un instant son regard.

— Chez toi ? dit-elle. Mais si ta grand'mère allait faire comme tous ceux à qui je me suis adressée aujourd'hui, si elle ne voulait, elle aussi, ni me recevoir ni m'entendre ?

— Ah ! bien ouiche ! fit la petite, ne mettant pas en doute la réception qui attendait sa protégée. Elle avait pris Rose par la main et elle se disposait à l'entraîner vers l'escalier noir ; mais voyant que celle-ci hésitait encore à la suivre malgré ses assurances de bon accueil, elle lui quitta la main et dit pour la rassurer complétement :

— Puisque tu as peur de ne pas être bien reçue, je monterai la première, je dirai à grand'mère que tu es là, que tu as froid, et je suis bien sûre qu'elle va m'envoyer te chercher tout de suite ; attends un peu ici, je t'appellerai.

L'aimable enfant partit, et c'est avec le plus

doux espoir au cœur que Rose entendit résonner ses petits sabots sur les marches de l'escalier. Quelques secondes se passèrent au bout desquelles le bruit qui s'était perdu peu à peu dans les montées se fit entendre de nouveau. Rien ne se peut comparer au sentiment de bien-être que la jeune voyageuse ressentit en cet instant. Enfin elle allait donc voir cesser ce long supplice du froid qui avait bleui ses joues et fendillé si profondément ses lèvres, ainsi que ses mains gonflées, que le sang s'y faisait jour par mille gerçures. Rose, persuadée que la gentille écolière ne redescendait si précipitamment qu'afin de la venir chercher, s'élança au-devant de sa protectrice en s'écriant :

— Me voilà !

— Et moi aussi, me voilà, répondit l'enfant, mais d'un ton chagrin ; ce n'est pas la peine de te presser pour monter chez nous, ajouta-t-elle.

— J'entends, dit Rose en jetant vers l'es-

calier un regard désespéré ; ta grand'mère aussi refuse de me recevoir.

— Au contraire, si elle te savait là, elle ne demanderait pas mieux que de te dire : Viens, mais, par malheur, elle est sortie ; il n'y a personne chez nous, et je suis moi-même à la porte.

Cette dernière espérance trompée sillonna de deux larmes brûlantes le visage glacé de Rose Himmel.

— Il ne faut pas te chagriner pour ça, dit l'écolière ; grand'mère ne reste jamais bien longtemps dehors, surtout quand il faut qu'elle sorte juste à l'heure où je reviens de l'école. Attends là, et dès qu'elle sera arrivée tu viendras me chercher.

En parlant de la sorte, la petite sauta prestement le pas de l'allée.

— Où vas-tu donc? demanda Rose.

— Eh mais ! où je vais toujours quand il fait froid et que je ne trouve pas en rentrant grand'mère à la maison. Tiens, vois-tu ? c'est

là, en face, poursuivit-elle en lui désignant du doigt cette boutique si longtemps privée de lumière quand toutes les autres resplendissaient de clarté, mais où l'on voyait poindre maintenant, seulement au plus profond du logis, une lueur terne et triste comme celle d'une veilleuse de nuit. Tu lui diras, ajouta l'enfant en se dirigeant de l'autre côté de la rue, que je suis à me chauffer chez notre voisin, maître Dornig. Et elle partit.

A ce nom, Rose Himmel demeura un moment stupéfiée de surprise. Ainsi la Providence l'avait bien guidée; c'était devant cette maison, tant désirée, inutilement demandée à chacun, devant cette maison où elle était attendue, que la jeune voyageuse avait enduré un si cruel martyre. On avait nommé Dornig, maître Dornig le passementier, sans doute. Et pouvait-il y en avoir un autre?

Rose savait maintenant où trouver un abri, et elle était encore sous la porte de l'allée, s'interrogeant, hésitant, n'osant croire à ce

coup merveilleux de la fortune. Cependant, revenue du premier effet de l'étonnement, et se familiarisant bientôt avec l'idée de son bonheur, elle ramassa son petit paquet de voyage, répéta le nom de son oncle dans un cri de joie, et se précipita comme une folle sur les pas de la petite écolière.

CHAPITRE DEUXIÈME.

II

Les parents.

La désolée de tout à l'heure, si heureuse à présent, aurait senti une contraction douloureuse succéder à l'épanouissement de son cœur, s'il lui avait été possible de remarquer le froncement de sourcils de maître Dornig et la soudaine pâleur qui couvrit le visage

de sa tante alors qu'elle se présenta devant ceux-ci en leur disant : C'est moi, je suis Rose Himmel, votre petite nièce.

Aucun des deux époux ne songea à lui répondre : Soyez la bienvenue. Ils se regardèrent au lieu de la regarder. Le mari, serrant les poings, murmura entre ses dents quelques sinistres paroles ; la passementière étouffa un soupir, et, n'eût été la petite fille qui venait de précéder Rose dans l'arrière-boutique, personne n'aurait pensé à lui dire : Entre, prends une chaise et viens te réchauffer au poêle.

Rose, encore tout étourdie du hasard qui lui avait fait découvrir la maison de son oncle, ne prit point ombrage du silence qui accueillait ses premières paroles. Quant au sourcillement du marchand, quant à la pâleur de madame Dornig, nous l'avons dit, la nouvelle arrivée ne les remarqua pas. Elle était si sombre, l'arrière-boutique du passementier avec sa lampe fumeuse pendue au

clou, non point encore au milieu de la salle, mais dans un coin, comme si l'on avait eu à craindre que, de la rue, le regard indiscret des passants ne se glissât jusque dans l'intérieur du magasin. L'enfant qui venait de donner une place au feu à la nièce des Dornig, avait, comme on a pu en juger par ce qui précède, le cœur prompt à bien faire et la langue facile à mettre en jeu. Enchantée de l'occasion qui lui était offerte d'exercer sa gentille loquacité, elle s'empressa de raconter et comment elle avait fait rencontre de Rose quelques instants auparavant, et le chagrin qu'elle éprouva de la voir se morfondre. Durant ceci, les Dornig avaient eu le temps de s'interroger et de se répondre des yeux ; le marchand s'était efforcé de dérider son front, et sa moitié, essayant de sourire , s'approcha enfin de la jeune voyageuse. Alors elle lui dit :

— Puisque vous êtes notre nièce , vous avez sans doute quelque chose à nous donner de la part du frère ?

— Oui, un baiser et une lettre, répondit Rose, mais j'ai eu si froid aux mains et aux lèvres, que je ne puis qu'à peine remuer les unes, et qu'il me serait impossible de fouiller dans mon paquet. Tenez, poursuivit-elle en tendant sa joue à madame Dornig, qui, maintenant, ne la quittait plus des yeux, frappée qu'elle était de retrouver dans un si gracieux visage ce trait saisissable, mais indescriptible de la physionomie , qui constitue ce qu'on nomme vulgairement l'air de famille; tenez, ma tante, répéta la jeune fille en s'avançant vers la passementière, prenez d'abord, vous-même, le baiser de mon père ; tout à l'heure, quand j'aurai plus chaud, je vous donnerai le mien.

C'est franchement et de plein cœur que la tante prit le baiser qui lui était offert de si bonne grâce. Pour maître Dornig, il n'avait jusque-là bougé de son fauteuil à larges oreilles. Cependant il se leva, mais à demi et comme par complaisance, lorsque Rose vint

à lui. Ce fut même en continuant à murmurer tout bas qu'il approcha ses lèvres du front de sa nièce, après quoi il se replongea au fond de son siége en indiquant silencieusement à Rose la chaise que leur petite voisine avait traînée avec tant d'empressement auprès du poêle à l'arrivée de sa protégée.

Madame Dornig, ayant fouillé dans le sac de la voyageuse, décrocha la lampe et la posa sur une petite table auprès de laquelle elle vint s'asseoir; puis chacun fit silence, et alors, d'une voix que l'émotion rendait tremblante, elle lut la lettre de Joseph Himmel, lettre dans laquelle celui-ci, en bon père, en toute simplicité de style, en toute confiance et loyauté du cœur, recommandait son enfant chéri à la garde de Dieu et à la tendresse de son frère et de sa sœur.

Bien que fort touchante, la lettre du père de Rose n'annonçait cependant rien d'assez attristant pour justifier le regard de désolation que madame Dornig jeta sur sa nièce

quand elle eut achevé sa lecture. Il y avait des larmes dans la voix et dans les yeux de la passementière, et ces larmes semblaient bien plutôt résulter d'une secrète et profonde douleur que d'un doux attendrissement. Seule, la petite écolière pensait à se mettre en frais de bonne réception pour la nouvelle venue, et comme si elle aussi eût été de la famille, elle témoignait par ses caresses, par ses éclats de rire, par son caquetage incessant, la joie que lui causait l'arrivée de Rose Himmel.

— Tu seras ma petite amie, lui disait-elle, nous jouerons ensemble, tu viendras chez nous, comme je viens chez ton oncle ; le dimanche nous irons au prêche toutes les deux et puis à la promenade.

— Silence! s'écria tout à coup maître Dornig impatienté du bavardage de l'écolière, cette enfant est insupportable, quand elle est ici, il n'y a jamais que pour elle à parler : on ne peut plus se dire un mot.

Le ton brusque et la voix retentissante du

passementier causèrent à Rose une véritable sensation de terreur. C'était la première fois qu'elle entendait parler son oncle, et les seules paroles qu'il eût clairement prononcées, car jusque-là il n'avait fait que murmurer à voix basse, ces seules paroles étaient tout empreintes de colère. Mon Dieu, se dit-elle intérieurement, s'il est toujours ainsi j'aurai bien de la peine à m'y faire. Une observation de l'enfant, moins prompte à s'émouvoir, la rassura un peu.

— Eh bien! dit cette dernière, qu'est-ce que vous avez donc aujourd'hui, maître Dornig? je ne vous ai jamais vu si méchant. Puis, ayant dit cela, elle alla librement s'établir entre les jambes du passementier, comme pour défier de plus près son courroux.

Dornig, sans la retenir absolument, ne la repoussa pas d'un poste dont, on le voyait bien, la petite voisine était depuis longtemps en possession.

Disons-le tout de suite, de peur qu'on ne

prenne une fausse idée du caractère de maître Dornig : le passementier de Graben-Strass était vraiment un bon homme, plein d'indulgence pour les enfants, d'affection vraie pour sa famille, et s'il avait reçu ce soir-là Rose Himmel avec si peu d'empressement, presque avec déplaisir, c'est qu'en ce moment son esprit, cruellement tourmenté, ne lui permettait pas d'obéir aux élans de son cœur.

— Si je ne me trompe, dit-il à sa nièce, vous êtes en retard, petite; car voilà longtemps que votre père devait vous envoyer ici. Il nous annonçait votre arrivée pour le surlendemain dans sa dernière lettre, et elle a plus de six mois de date.

— C'est vrai, mon oncle, mais on a tant de peine à se séparer l'un de l'autre quand on ne s'est jamais quittés. De jour en jour nous nous disions : Ce sera pour demain, et s'il ne nous était pas arrivé malheur, le dessein de mon père était d'attendre encore jusqu'au printemps prochain, avant de me

confier à vos bonnes intentions pour moi.

— Oui, nous avons su l'événement, dit madame Dornig, on nous a appris la perte du bateau de mon frère, qui s'est brisé dernièrement contre la grande arche du pont de Neuback.

— C'était toute notre fortune, ma tante, ainsi nous voilà ruinés ; mais par bonheur la Providence me réservait ici de bons parents, sans cela, je ne sais pas comment le père et moi, nous aurions vécu le reste de cet hiver.

A ces mots madame Dornig baissa vivement la tête afin de cacher à Rose Himmel l'expression de tristesse qui s'était peinte sur son visage ; pour le passementier, il fit un tel mouvement que l'écolière, qui se tenait les deux bras appuyés sur ses genoux, faillit en être renversée.

—Mais qu'avez-vous donc, maître Dornig? lui demanda-t-elle en fixant avec surprise les yeux sur lui.

— Petite, dit-il sans répondre à la question de l'enfant, je pense que ta grand'mère doit être revenue ; il ne faut pas lui donner la peine de venir te chercher jusqu'ici. D'ailleurs, il est tard, je vais fermer la boutique ; ainsi, bon soir, va-t'en. Et comme la petite voisine ne se pressait point encore de partir, le passementier se leva brusquement, et il répéta d'une voix à faire trembler les vitres : Mais va-t'en donc !

Pour celle qui voyait le bonhomme Dornig pour la première fois, il y avait raison suffisante d'être effrayée en l'entendant parler si haut ; mais l'enfant le connaissait bien ; aussi est-ce en riant qu'elle se sauva vers la rue, et encore s'arrêta-t-elle à moitié chemin de la boutique pour crier à Rose, qui était demeurée interdite, terrifiée :

— A demain, la voisine ; à demain.

Maître Dornig suivit l'écolière, non pas pour la mettre plus tôt dehors, mais, ainsi qu'il l'avait dit un instant auparavant, parce

qu'il voulait fermer son magasin, bien qu'on fût encore assez loin de l'heure où les boutiquiers quittaient habituellement leur comptoir, afin de se livrer, portes closes, aux délassements de la vie intérieure.

Dès que Rose Himmel se vit seule avec sa tante, comme elle sentait sa confiance attirée par l'amitié que celle-ci lui avait sur-le-champ témoignée, elle osa lui demander si le passementier avait souvent de pareils accès de colère. Je m'effraye de peu, sans doute, mais à la maison on m'a toujours traitée avec tant de douceur, qu'il faut excuser ma timidité; je ne sais pas encore ce que c'est que d'être brusquée. Tenez, ma tante, ajouta-t-elle, il faudra me dire comment je dois m'y prendre pour que mon oncle ne se fâche jamais contre moi, car il ne me serait peut-être pas possible de m'habituer à entendre de dures paroles.

— Tu n'en entendras plus, répondit madame Dornig, mais d'un ton si désolé qu'elle semblait plutôt vouloir préparer sa nièce à

l'annonce d'un malheur que tenter de la rassurer sur l'avenir.

— Je vous crois, reprit la confiante jeune fille, car, malgré sa grosse voix, je devine qu'au fond mon oncle n'est pas méchant.

— Méchant ! répéta la tante, lui, Dornig, méchant ! c'est un homme du bon Dieu, au contraire ; s'il n'avait pas tant de chagrin en ce moment, il t'aurait reçue comme une reine, car il ne demandait qu'à t'aimer. Hélas ! je souffre de te le dire, continua madame Dornig en serrant affectueusement les mains de sa nièce et fixant sur elle un regard de compassion, tu es la mal tombée aujourd'hui chez nous, oh ! oui, pauvre enfant, la bien mal tombée !

Il était impossible d'avouer avec une franchise plus touchante à une jeune fille arrivée à l'improviste au milieu d'un ménage qui ne l'attendait plus, qu'elle était un véritable sujet d'embarras pour les parents dont elle venait réclamer la protection.

Rose allait répliquer ; sa tante, par un coup d'œil, la supplia de se taire ; maître Dornig venait de rentrer dans l'arrière-boutique. A voix basse, d'un ton sec et évitant de regarder Rose Himmel, il ordonna à sa femme de servir un souper à la petite voyageuse qui devait avoir grand appétit, et tandis que la passementière dressait en silence le couvert de sa nièce, lui, le front courbé sous le poids d'une préoccupation pénible, allait et venait du magasin à la pièce du fond, lançant par intervalle une interrogation comme celle-ci : Hein ? Plaît-il ? Qu'est-ce que vous dites ? aux deux autres personnes qui ne se parlaient cependant que des yeux et à la dérobée.

Le souper servi, mais pour la nouvelle arrivée seulement, Rose se mit à table. Malgré la tristesse et l'inquiétude que lui causaient encore les dernières paroles de sa tante, il fallait bien qu'elle obéît à la faim qui depuis si longtemps déjà se faisait sentir. Mais en mangeant

elle soupirait, elle regardait de temps en temps son paquet de voyage, et regrettait la maison paternelle, même avec la misère qui les menaçait, elle et son père, depuis la perte de leur bateau.

Maître Dornig, quand il vit sa nièce occupée à faire honneur au souper qu'on avait préparé pour elle, fit signe à sa femme de le suivre dans la boutique, et là une discussion singulièrement animée s'établit entre les deux époux. Alors bon nombre de paroles échangées de part et d'autre avec vivacité, paroles qui n'arrivaient pas cependant intelligibles jusqu'à Rose, malgré le soin qu'elle prenait d'y prêter une oreille attentive, surtout depuis que son nom par trois fois répété ne lui laissait plus à douter qu'elle ne fût le sujet de ce mystérieux entretien. Après, disons-nous, d'assez longs débats, il se fit un tel silence dans la boutique, que la jeune fille aurait pu se croire seule chez le passementier, si la lumière n'eût projeté sur le

mur de l'arrière-magasin l'ombre de deux personnes penchées l'une vers l'autre de chaque côté du comptoir, celle-ci dans l'attitude de la réflexion, celle-là faisant crier la plume sur le papier.

Quelques coups frappés discrètement à la porte de la pièce où se tenait Rose Himmel vinrent soudain la distraire de l'attention qui absorbait toutes ses pensées.

— Mon oncle, dit-elle en se levant de table, on frappe de ce côté.

Maître Dornig fit un mouvement étrange comme s'il eût été surpris par une commotion électrique.

— Ah ! oui, je sais ce que c'est, dit-il bientôt après, mais d'une voix mal assurée ; et puis, s'adressant à Rose : Vous avez fini de souper, mon enfant ? lui demanda-t-il.

La jeune fille, intimidée et par l'accent de sa voix et par l'expression de son regard, baissa la tête, car elle n'avait pas la force de répondre.

— Fort bien, dit-il, en la poussant dans la boutique, tandis qu'il passait lui-même dans l'autre pièce ; restez ici avec votre tante, elle a quelque chose d'important à vous dire.

C'était à croire vraiment qu'il allait se passer là quelque méchante action, tant il eut soin de fermer rapidement la porte et de se verrouiller dans l'arrière-magasin dès qu'il y fut entré.

— Vous avez besoin de moi, ma tante? dit Rose, justement effrayée de tout ce qu'elle avait vu depuis son entrée dans la maison du passementier.

Madame Dornig ne lui répondit pas, elle écrivait toujours.

Cette lettre enfin terminée, la tante prit la parole :

— Rose, il faut absolument que tu portes ce mot d'écrit à son adresse.

— Je ne voudrais pas vous désobliger pour le premier service que vous me demandez ; mais, vous le savez, je ne connais pas la

ville; en plein jour, je m'y suis perdue, à plus forte raison je m'y perdrais le soir.

— Ne t'inquiète point du chemin, je te conduirai jusqu'à la porte.

— Alors, disposez de moi.

Quelques secondes plus tard, Rose Himmel et la bonne femme marchaient à grands pas dans des rues obscures, désertes et couvertes d'un épais tapis de neige; le froid trop rigoureux ne permettait pas aux gens de se parler. C'est donc en silence que se fit cette course, course si longue que Rose souffrait à l'avance, en pensant au retour. Arrivée à l'une des extrémités de la ville, devant la porte d'une maison petite, mais de construction élégante, madame Dornig remit à sa nièce la lettre qu'elle avait rédigée de concert avec son mari, et puis elle dit :

— C'est ici! attends la réponse. Embrasse-moi, chère petite, et bon succès.

— Mais, demanda Rose, si vous n'entrez pas avec moi, où donc vous retrouverai-je?

— Ici.

— A pareille heure, et par le froid qu'il fait?

— Va toujours, mon enfant; il faut que ma lettre soit remise ce soir même à la personne près de qui je t'envoie; c'est le seul moyen pour nous d'éviter un grand malheur.

Rose n'en demanda pas davantage, elle sonna à la grille qui s'ouvrit aussitôt. Puis ayant donné au laquais qui vint au-devant d'elle cette lettre adressée à madame la baronne de Walz, elle fut introduite dans l'antichambre où elle demeura tout un grand quart d'heure, se désolant, car elle pensait à ce que devait souffrir la bonne femme qui l'attendait dans la rue. Ce temps passé, le laquais, qui s'était emparé du message, revint trouver Rose et lui annonça que madame était prête à la recevoir. Impatiente qu'elle était de retourner auprès de sa tante, la jeune fille se hâta de se rendre auprès de la noble dame qui la faisait appeler.

Celle-ci était une petite femme vive, brune, au regard doux cependant, à la voix attirante.

— Venez, venez ici, cher ange, dit-elle à Rose qui était restée à la porte du boudoir, éblouie de l'éclat des dorures et de la lumière des bougies, venez, qu'on voie si en effet vous êtes aussi jolie qu'intéressante. Eh ! vraiment, votre tante a raison, on ne saurait avoir de plus beaux yeux que les vôtres; allons, ne rougissez pas, que votre pauvre petit cœur ne batte plus de crainte auprès de moi; puisque vous êtes sans parents, sans abri, sans ressource enfin, soyez la bienvenue ici, je veux être pour vous une providence.

Saisie, étonnée, tremblante, Rose crut avoir mal entendu, et elle répéta en balbutiant :

— Sans parents? sans abri?

— Mais sans doute; ne savez-vous donc pas qu'au moment où je vous parle, les Dornig, obligés de s'enfuir pour échapper à leurs

créanciers, viennent de se mettre en route?

La jeune fille comprit alors pourquoi elle avait été ainsi accueillie dans la maison de son oncle. Frappée de terreur à l'idée de son isolement, elle tomba à genoux, les deux bras tendus vers la baronne.



CHAPITRE TROISIÈME.

III

A Théodore Seeman.

H...., ce... 1821.

Après plus d'une année de silence et de si grands projets de voyage, au départ, que votre bienveillante amitié pour moi s'en était positivement effrayée, vous m'avez cru perdu, je gage, au milieu des glaces de l'océan Arctique; car, il vous en souvient, c'est jusqu'au

cap Severo-vostochnoï, cette limite du monde et de l'Asie russe, que je devais être poussé par mon désir de connaître, par mon besoin de voir et de savoir.

A moins que des empêchements graves, à moins qu'une impossibilité réelle ne vous justifient, me disiez-vous en me serrant la main pour la dernière fois, songez bien, Albert, que je ne vous pardonnerais pas de m'avoir privé trop longtemps de vos nouvelles. Je ne puis vous suivre que du cœur, ajoutâtes-vous; au moins ce pauvre cœur, ne le laissez pas errer à l'aventure dans le champ immense des doutes affligeants, faute de savoir vers quel point il doit se tourner pour retrouver vos traces.

Vous le voyez, cher Théodore, je n'ai rien oublié de vos affectueuses recommandations, pas même l'expression de tristesse dont elles étaient empreintes, et qui eût suffi pour me faire renoncer à mon dessein, si quelque chose, alors, avait pu me retenir.

Je n'ai point à vous rappeler, mon ami, les motifs qui me déterminèrent à entreprendre cette pérégrination hyberboréenne qui devait nous tenir si longtemps éloignés l'un de l'autre. Quelques discussions de famille, un mariage manqué, ma première affection tendre indignement trompée, comme vous savez, n'ont été que les prétextes apparents de mon voyage. Il ne s'agissait, après tout, que d'un procès de peu d'importance perdu par mon entêtement, et d'un amour mal placé. Cette double blessure faite à ma fortune et à mon cœur était, de part et d'autre, trop légère pour que le désespoir me portât à m'exiler. Je partis parce que je croyais sentir en moi une irrésistible vocation pour la vie aventureuse du voyageur; je me voyais déjà enrichissant la science des plus précieuses découvertes. Fou d'orgueil! allez-vous dire, vous, notre sage de trente ans; eh bien! non, je n'étais pas si orgueilleusement fou que vous le pensez, car en fait de découvertes, j'en ai

fait une charmante, adorable, qui n'ajoutera rien, il est vrai, au trésor des connaissances humaines, mais qui assure à jamais mon bonheur.

A ce prix, quelle ambition ne serait satisfaite !

Notez bien que pour la faire, cette heureuse découverte dont, je l'espère, vous serez bientôt juge, il ne m'a pas fallu aller jusqu'au delà du cercle polaire ; c'est à cinquante milles à peu près de notre petite ville que le hasard me l'a fait rencontrer. Devrais-je dire le hasard quand il s'agit d'elle ? Non, c'est être ingrat, c'est être impie que de parler ainsi ; attribuons à la Providence tous les événements favorables de la vie, nous ne risquons que d'être rigoureusement justes et chrétiens. Et puis il est si doux d'avoir à remercier Dieu du bonheur qui nous est donné !

En consultant la date de cette lettre, la première que je vous adresse depuis notre séparation, vous allez supposer naturellement

que c'est au retour de mes courses lointaines que j'ai trouvé la perle inestimable dont je me pare fastueusement à vos yeux; point, mon ami, le lendemain même de mon départ j'avais vu Rose Himmel, et dès les premiers relais, interrompant mon voyage, je me suis fixé depuis ce jour dans la capitale du grand-duché de H...., qu'elle habite. Maintenant que vous me savez si près de vous, et depuis tant de mois, qu'allez-vous penser de mon silence, surtout après la promesse que je vous avais faite d'écrire souvent, à moins d'impossibilité réelle ? Je ne cherche point d'excuse, vous n'en pourriez admettre aucune; d'ailleurs je ne voudrais pas manquer avec vous à mes habitudes de franchise. Or, dussiez-vous, par calcul de vengeance, me faire attendre une réponse aussi longtemps que je vous ai fait attendre ma lettre, je vous l'avouerai sincèrement, Théodore, je vous avais oublié, oui, complétement oublié ; je ne me suis plus souvenu ni de votre amitié, ni de

mes chagrins de famille et d'amour, ni de mes projets de voyage, ni de ma soif de voir les autres et de faire parler de moi ; enfin, j'ai tout mis en oubli depuis le moment où Rose Himmel m'a dit avec sa voix d'ange, en me reprenant des mains la bourse de soie que je marchandais : C'est le plus juste prix ; je ne sais pas mentir.

Non, mon ami, vous ne pouvez vous imaginer rien de plus élégant, de plus gracieux, de meilleur que cette aimable fille ; chacun doit juger ainsi d'elle, à la première vue, et vous conviendrez avec moi que c'est là un rare trésor, car la fascination qu'on éprouve tout d'abord en la voyant, n'est point passagère comme celle que produit l'éclat trompeur des faux brillants : l'examen le plus sévère ne lui fait rien perdre de son prix, telle elle est un instant, telle elle est toujours. Après un an d'intimité, je suis encore sous le charme de la première émotion.

Vous me rendrez ce témoignage que je ne

me perds pas en circonlocutions préparatoires, pour vous apprendre quelle est la condition de Rose Himmel ; je vais droit au fait : c'est une marchande, moins que cela encore, une simple fille de boutique ; il est vrai qu'elle appartient au magasin le mieux en renom de la ville ; mais bien que l'enseigne de la maison porte cette glorieuse annonce : *Bauer, fournisseur de Son Altesse le grand-duc de H....*, Rose n'en fait pas moins partie de cette classe de *demoiselles* de comptoir, fort connue il est vrai, mais aussi très-médiocrement estimée de nous autres enfants de la plus noble et de la plus brillante des universités de l'Allemagne. Quoi qu'il en soit, je compte sur votre philosophie, elle vous fera voir d'un œil tolérant cette soi-disant mésalliance. En vérité, vous seriez bien bon de rougir avec moi d'une passion que je suis fier d'avouer hautement. Je ne vous dirai pas même, par manière d'adoucissement, que Rose Himmel est au-dessus de son état, il y a longtemps que nous som-

mes convenus qu'aucune profession n'exclut ni la beauté chez les femmes, ni l'honneur chez les hommes ; les bonnes mœurs, les qualités du cœur et de l'esprit sont de mise partout, et dans chacune des conditions où la fortune nous pousse, il y a place pour toutes les vertus.

D'accord tous deux sur ce point, je reprends :

Le lendemain de notre séparation, arrivé à la dînée de la voiture publique, je m'aperçus que quelques mailles de ma bourse s'étaient échappées. Peu désireux de semer involontairement ma monnaie en route, je me décidai par prudence, à acheter une bourse neuve. On m'indiqua un magasin situé à quelques pas de l'hôtel où le postillon nous avait fait descendre de voiture pour dîner. Je laissai mes compagnons se mettre à table sans moi, et je courus chez le marchand dont on venait de me montrer la porte. Pressé comme je l'étais de retourner à l'hôtel, et

tout occupé du soin de mon emplette, je ne m'amusai point à examiner la personne qui se tenait au comptoir lorsque j'entrai dans le magasin. Tout ce que je sus, c'est que je m'adressais à une femme ; mais que celle-ci fût jeune ou vieille, laide ou jolie, je ne pensai guère à m'en assurer. Au fait, qu'importait ? pourvu qu'elle me vendît une bourse plus solide que la mienne et d'un prix raisonnable ; la fille de boutique était toujours assez bien pour moi ; pour moi, simple passant, pratique de hasard, et qui ne devais sans doute jamais la revoir. Je ne lui laissai pas même le temps de me demander ce qui m'amenait chez elle ; le dîner m'attendait, l'heure du départ était rigoureusement fixée. Je me hâtai donc, sans jeter les yeux sur elle, de lui faire entendre ce que je venais chercher dans son magasin. Son empressement à me servir fut égal à l'impatience que je témoignais, et vraiment je lui en sus bon gré. En quelques secondes je fixai mon choix ;

c'est seulement quand il fut question du prix de la bourse, prix que je trouvai exorbitant et contre lequel je me récriai fort ; c'est seulement alors que Rose me parla comme je vous ai dit. Je n'exagère pas, mon ami, c'est une mélodie enivrante que la voix de Rose Himmel.

Frappé au cœur, je regardai l'enchanteresse. Elle sourit, mais si timidement, mais en baissant les yeux avec tant de modestie qu'il me fut impossible d'attribuer ce sourire d'archange au manége ou d'une marchande qui veut se rendre aimable afin de vendre plus cher, ou d'une coquette jalouse de compter un soupirant de plus. Dès ce moment je fut décidé à payer la bourse le prix qu'elle m'en demandait ; mais fallait-il donc quitter sitôt la charmante fille ? Cependant, conclure le marché, c'était m'obliger à partir sur-le-champ, et j'éprouvais si bien le besoin de l'entendre de nouveau ! Pour la faire parler encore, et puis encore, si longtemps, enfin,

que je laissai passer l'heure tout entière du dîner sans plus songer que mon couvert m'attendait à l'hôtel, pour la faire parler, dis-je, je m'imaginai d'abord de débattre avec elle le prix de la bourse creutzer à creutzer ; je ne demandais pas intérieurement qu'elle cédât, j'en aurais été désespéré, au contraire, car c'eût été pour moi le signal du départ ; j'eus l'air de mettre de l'entêtement dans ma résolution de ne payer la bourse qu'une certaine somme ; je sortis, je rentrai ; mais à la fin il fallut pourtant me décider : j'achetai la bourse. Ah ! me disais-je, que ne puis-je acheter aussi le droit de causer avec elle quelques instants de plus !

Il me fallait donc un nouveau prétexte pour rester dans le magasin. Je supposai d'autres emplettes à faire, et, jouant l'indécision, je lui nommai tour à tour les articles que je voyais rangés dans le casier, derrière le comptoir. Je lui fis ouvrir vingt cartons, déplier trente pièces d'étoffes, ce qui me

fournissait l'occasion d'admirer sa taille gracieuse, la perfection et l'éclatante blancheur de ses mains ; rien ne lassait sa patience, bien qu'elle ne se trompât pas sur mon apparente irrésolution.

— Je vois bien, me dit-elle, que monsieur ne veut que tuer le temps, en attendant l'heure de son départ. Je lui avais appris que j'étais voyageur. Contrarié de sa clairvoyance, je cherchai à lui donner le change sur ma persistance à demeurer près d'elle. Monsieur n'a point à s'excuser, me répondit-elle avec une grâce adorable ; nous sommes payées par le maître de la maison pour être les servantes du public ; d'ailleurs, ceux qui n'achètent pas nous envoient des acheteurs, si bien qu'au bout du compte personne ici n'a perdu ni son temps, ni ses peines. Vous supposez facilement qu'ainsi encouragé, je ne me fis plus scrupule d'abuser de ses moments et de ses paroles ; j'étais, comme on dit, dans la joie de mon cœur. Cependant le charme allait

enfin cesser, car Rose Himmel, à qui je désignais une nouvelle pièce de soierie comme désirant l'examiner, s'interrompit tout à coup dans son dépliement d'étoffes, et me dit :

— Pardon, monsieur ; les commis viennent de se lever de table ; il est temps que j'aille dîner à mon tour. Mais que ceci ne vous renvoie pas : je vais appeler George, notre premier garçon ; il vous dira le prix de chaque chose aussi bien que moi.

Cette proposition me sourit fort peu, et comme je n'avais nullement l'intention de mettre à l'épreuve la complaisance de M. George, je priai l'aimable fille d'agréer mes excuses, et je sortis du magasin. Que de fois je m'arrêtai pour regarder en arrière, alors que je regagnais tristement l'hôtel des voyageurs. C'était avec un regret de plus en plus profond, que je détachais mes yeux de l'enseigne armoriée de maître Bauer. Je souffrais à la pensée de la perdre de vue, cette maison, où je venais de laisser le meil-

leur de moi-même ; en un mot , tout mon cœur.

Le fouet maudit du postillon s'étant fait entendre m'avertit qu'on se préparait à partir. Je courus. Pour arriver à temps afin de continuer le voyage? me demanderez-vous. Oh ! non pas ! sur ce point ma résolution était prise : cette glorieuse expédition au cap Nord ne devait plus s'accomplir. Je courus donc ; les voyageurs étaient déjà en voiture ; on me pressait de toutes parts de reprendre ma place : je n'en fis rien, et, bien mieux, je priai tout haut le conducteur de se débarrasser de mes bagages au relais le plus prochain, et de me les adresser dans cet hôtel, où décidément je voulais me fixer. Comme j'avais fait montre avec quelque vanité, de mes grands projets d'excursion lointaine, vous jugez de l'effet produit par ces paroles sur mes compagnons de route. Chacun d'eux, se penchant à la portière ou du haut de la voiture publique, fit une exclamation de surprise. J'allais ne

plus savoir à qui répondre, quand, par bonheur, le galop des chevaux me sauva de l'averse d'interrogations qu'on se disposait à faire pleuvoir sur moi.

Demeuré seul et libre, je ne m'occupai plus que de mon installation définitive dans une ville où je ne devais naguère m'arrêter qu'un instant et puis passer.

Pardonnez-moi, cher, si je m'interromps ici et retarde d'un jour l'envoi de ma lettre ; elle sera longue, je le prévois. Le temps me manque pour la terminer ; on va se mettre à table, Rose m'appelle, Rose, cette gentille enfant que vous savez ; je viens de lui répondre : Me voilà ! Vous permettez, n'est-il pas vrai, que je vous quitte pour elle ? Demain je reprendrai ma confession.

Je reviens à vous, Théodore.

Fidèle à l'engagement que je me suis imposé de vous dire toute ma vie, depuis l'instant où nous nous sommes quittés jusqu'à ce jour, je profite de mon premier moment de

liberté pour continuer à m'entretenir avec vous du passé.

Déjà les derniers mots qui précèdent vous ont appris que j'habite la même maison que Rose Himmel, et que de plus nous avons une existence commune. A cet aveu, je vous vois sourire ; la malice humaine est si prompte à faire bon marché de la vertu des femmes que, dès qu'il s'agit d'intimité entre deux personnes de sexe différent, notre imagination, par un penchant qui lui est naturel, se hâte d'en tirer des inductions contraires aux principes de l'honnêteté. En cela, les meilleurs esprits ressemblent au vulgaire ; aussi, j'en suis sûr, vous avez souri, Théodore. Un mot seulement, et vos suppositions seront détruites, et vous reviendrez à des pensées plus honorables pour elle et pour moi. Vous n'êtes point encore à même d'apprécier Rose Himmel ; mais vous connaissez mes mœurs. Voilà, je le présume, ma jeune amie en possession de votre estime, c'est ce que je voulais ; ainsi,

estimez-la, admirez-la, vous le devez; mais quand vous l'aurez vue, n'allez pas trop l'aimer, car je me sens capable d'être jaloux même d'un sage tel que notre philosophe Théodore Seeman.

Je demeure, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, dans la maison du fournisseur de la cour; mais ce n'est pas de prime saut, comme vous le supposez bien, que je me suis établi chez maître Bauer. Instruit à mes dépens par l'essai malheureux d'une première inclination tendre, sur le danger de céder trop vite aux penchants du cœur, je dus me défier d'une passion aussi subite que l'était celle-ci, et, quoique je me sentisse invinciblement forcé de la subir, j'eus cependant assez de puissance dans la volonté pour ne m'y livrer qu'avec prudence, après amples renseignements pris sur celle qui en était l'objet. J'ai mis tant de réserve dans ma conduite, qu'aujourd'hui encore Rose Himmel serait en droit de dire qu'elle ignore l'impres-

sion qu'elle a produite sur moi, car jusqu'à présent je me suis bien gardé de lui en faire ouvertement l'aveu. C'est seulement à l'aide d'une déclaration de mariage en bonne forme, que je prétends lui glisser ma proposition d'amour. Vous ne direz pas, mon ami, que je brusque les choses. Ne voilà pas moins de dix mois que je vois tous les jours, que j'étudie à chaque instant la charmante fille, et tout ce qui me la fait connaître, me la fait aussi aimer davantage.

Oh! je parlerai demain!... non, ce soir... Pourquoi pas tout de suite? Impossible! Rose est à sa caisse, dix commis circulent autour d'elle; le magasin est plein d'acheteurs : il faut remettre mon aveu à ce soir. Voilà six mois que j'attends; j'attendrai bien encore six heures; et puis il y a si longtemps que je vous néglige pour elle; il est juste que je sois aujourd'hui tout à vous.

Je poursuis ma narration.

Vous m'avez laissé, je crois, prenant pos-

session d'une petite chambre dans l'hôtel des voyageurs. J'eus soin de choisir mon domicile, en belle exposition, c'est-à-dire ayant fenêtre ouverte sur la rue, de façon qu'à chaque instant du jour il me fût possible d'apercevoir de loin, de trop loin, hélas ! l'enseigne de Bauer.

Grâce à mon hôtesse, bonne femme assez discrète par métier, mais qui revient facilement à son naturel communicatif aussitôt que la curiosité d'un de ses pensionnaires l'excite à parler, grâce à l'hôtesse, dis-je, je savais, dès le soir même de mon installation chez elle, l'histoire de la plupart des habitants du voisinage, et, par supplément, la seule qui m'intéressât : j'entends celle de ma jolie demoiselle de comptoir.

Comme il ne faut jamais abuser de la patience d'un ami et que vous n'avez d'ailleurs aucun motif pour être touché de longs détails qui me charmaient, je résume en quelques mots ce que j'appris alors de mon hôtesse. Mais

d'abord, je vous ferai observer que, par honorable exception, mes informations ultérieures ne laissèrent rien à ajouter ni à retrancher du récit de madame Ganzherz.

Vous n'aimez, je le sais, ni le romanesque, ni les grandes aventures ; soyez satisfait, mon ami, je vous sers selon vos goûts et votre appétit : il n'y a rien de tout cela dans l'histoire de Rose Himmel.

Elle est fille d'un batelier du village de Neubock ; voilà quatre ans que la perte du bateau de son père, ayant réduit celui-ci à l'indigence, obligea la jeune fille, alors âgée de seize ans, à venir demander asile et protection à un oncle, nommé Dornig, qui tenait dans cette ville un magasin de passementerie. Rose arriva justement ici le 11 janvier 1817, vous vous le rappelez ce jour de froid extrême, ce jour qui jette sur nos souvenirs de jeunesse un voile de deuil.

Le matin de ce funeste jour, nous étions cinq, unis depuis l'enfance par les liens de

la plus franche amitié, nous partîmes bien joyeux de la maison de votre père pour faire une partie de course sur la glace. Mais qu'ai-je besoin de vous rappeler qu'au retour nous n'étions plus que trois, deux des nôtres, deux frères, par l'âme, par le cœur, par le sang, avaient misérablement péri, l'un à cause de son imprudence, l'autre par suite de son dévouement !

Je ne sais, mon ami, si cette funeste date fera sur votre esprit la même impression que sur le mien ; mais aussitôt que mon hôtesse m'eut dit que Rose Himmel était arrivée à H...., le 11 janvier, je crus voir dans ce singulier rapprochement d'une perte toute récente et d'un amour à venir, la main mystérieuse de la miséricorde divine qui se préparait à combler le vide qu'un déplorable événement avait creusé dans ma vie. Quand le sceptique à qui je m'adresse aura bien voulu se plier un moment aux douces faiblesses de l'humanité, peut-être ne me trouvera-t-il pas

trop ridicule d'avoir attribué à la grâce céleste l'arrivée, à pareil jour, dans cette ville, de la charmante fille que je devais plus tard connaître, et par conséquent aimer.

Plus d'interruption ; je reviens à l'histoire de Rose.

Ce ne fut pas sans peine qu'elle parvint à découvrir la demeure de son oncle ; il faut entendre raconter par elle-même, ses souffrances pendant cette rigoureuse journée ; on a froid, on a peur avec elle. Un jour bientôt, sans doute, elle vous dira tout cela ; si le frisson de la fièvre ne vous saisit pas en l'écoutant, je déclare que vous avez un cœur de bronze dans un corps de marbre.

Pour comble d'infortune, au moment où Rose Himmel arrivait ainsi chez des parents dont la protection était son unique ressource, ceux-ci se préparaient à quitter secrètement la ville, d'où le marchand Dornig était chassé par suite des mauvaises affaires de son commerce. On se garda bien de révéler à la jeune

fille le nouveau malheur qui la menaçait. L'embarras de ces pauvres gens était extrême ; il fallait absolument que leur départ s'effectuât le soir même, et ils ne voulaient point exposer leur nièce aux fatigues et aux périls de la route. Cependant rester, c'était pour eux se résigner à la honte de la saisie et de l'emprisonnement, double malheur qui n'eût pas sauvé Rose Himmel du danger de demeurer sans appui dans une ville où elle ne connaissait âme qui vive. Pour tout accorder : la nécessité du départ et l'intérêt de la nouvelle venue, la tante de Rose s'avisa d'avoir recours à la charité bien connue d'une jeune dame de famille noble qui avait déjà rendu quelques services à la maison Dornig.

L'intéressante abandonnée fut parfaitement accueillie par madame la baronne de Walz. Elle consola la protégée, elle la garda l'hiver tout entier auprès d'elle, et ce fut vers les premiers beaux jours du printemps qu'elle se décida, non sans peine, à se séparer de la

jeune fille pour la placer, sur la demande de celle-ci, dans l'une des premières maisons de commerce de la ville. Vous dirai-je combien elle y est aimée, estimée ? C'est à ce point que mon ami Bauer, le rude Bauer, qui eut quelque peu à souffrir de la faillite du passementier, a consenti, sur la simple prière de Rose, à confier un emploi de commis voyageur au pauvre Dornig, dont on est parvenu à découvrir la retraite. Maintenant, grâce à leur nièce, l'oncle et la tante ont une existence assurée ; celle qu'ils devaient protéger est devenue leur protectrice, et l'amour-propre du vieux marchand ruiné n'a point eu à en souffrir, puisque les intérêts de la maison Bauer l'obligent à résider à trente lieues de la ville qui a vu son désastre.

Je vous dis, mon ami, que l'adorable fille donne du bonheur à tout ce qui l'approche. Aussi quelle vogue que celle du magasin des Trois Étoiles d'or ! C'est l'enseigne du fournisseur de la cour.

Mais je m'aperçois qu'à force de vous parler d'elle je m'efface tout à fait, et que vous en êtes encore à vous demander par suite de quelles circonstances votre compagnon d'études, celui qui devait remplir le monde du bruit de ses découvertes scientifiques, se trouve être aujourd'hui l'humble et ignoré pensionnaire d'un marchand, dans une petite ville d'Allemagne.

Voici comment la chose arriva :

Depuis quelques mois j'habitais l'hôtel des Voyageurs, et souvent, trop rarement pour moi, mais très-souvent enfin, j'entrais aux Trois Étoiles d'or sous prétexte d'y faire quelque emplette. Dieu sait quelle prodigieuse consommation de gants, de foulards, de cravates, je fis durant ces quelques mois-là ; j'en aurais eu à revendre, si je n'avais pris le parti de faire de temps en temps le magnifique en faveur de mon hôtesse et des gens de sa maison. J'étais devenu réellement sinon la meilleure, du moins la plus assidue des pra-

tiques de maître Bauer; mais cela ne m'avançait guère. Pour être admis dans l'intimité de Rose Himmel, il fallait nécessairement que je fusse l'habitué de la maison. Vous me voyez déjà jouer au prince déguisé afin de parvenir plus facilement jusqu'à elle... Eh! mais ce n'eût pas été si mal imaginé; le fait est que j'y ai pensé. Je portais si bien envie au bonheur des commis de son magasin qu'un jour il me passa par l'idée de me présenter en cette qualité à maître Bauer; une difficulté m'arrêta : je n'avais pour répondant que le secrétaire du ministre, Ludwig Schelstad, notre ancien condisciple à l'université. Ce n'est pas à sa protection, certes, que j'aurais voulu avoir recours pour obtenir un semblable emploi.

Les événements me servirent mieux que mon génie.

La réputation dont jouissait le magasin Bauer avait naturellement excité la jalousie de quelques maisons rivales; une d'entre

elles s'avisa de vouloir désarmorier l'enseigne des Trois Étoiles d'or, et grâce à l'influence de plusieurs personnages assez haut placés, le patron de Rose Himmel allait se voir dépossédé de la fourniture de la cour, ce qui eût été, m'a-t-il dit lui-même plus tard, un coup si fatal à sa fortune et à sa réputation, qu'il n'y aurait pas survécu. Comme le rival de Bauer se croyait déjà certain de son triomphe, il n'attendit pas le brevet du grand-duc pour commander au meilleur faiseur de la ville le noble écusson qu'il voyait en espérance figurer au-dessus de son nom, grandi de plusieurs pouces. J'appris ces détails par une servante de mon hôtel, cousine de l'ouvrier chargé de dorer l'écusson grand-ducal. Je devinai l'inquiétude, la perplexité du malheureux Bauer ; j'allai franchement à lui, je lui parlai de mon ancienne intimité avec le secrétaire du ministre, je lui offris d'user de la faveur de mon crédit auprès de Ludwig Schelstad ; en un mot, je me fis doublement solliciteur, et de-

vant celui qui avait besoin de se voir protégé, et devant celui qui pouvait prévenir la ruine d'une maison dont la prospérité m'intéressait au plus haut point. D'abord, je dois le dire à ma honte, Bauer me prit pour un intrigant, car il ne savait autrement comment expliquer l'intérêt que je lui témoignais. Cependant, au désespoir du malheur qui le menaçait, il accepta, quoique avec défiance, mes offres de service. Je ne vous dirai pas comment de secrétaire en dame de compagnie, de maître de musique en première chanteuse, nous arrivâmes jusqu'à Son Altesse, qui, circonvenue de toute part, décida un jour, à son petit lever, que la maison Bauer continuerait seule, comme par le passé, à avoir le monopole de la fourniture des soieries de la cour. Après ce succès obtenu sur un rival puissamment appuyé, Bauer offrit de me faire un pont d'or : je ne lui demandai que son amitié ; puis, quelques jours après, ce fut lui-même qui, me voyant à peu près isolé

dans la ville, me proposa de venir loger dans sa maison, au moins en qualité de pensionnaire, puisque je ne voulais pas accepter d'y vivre gratuitement. Il y a cinq semaines, enfin, nous avons conclu un traité d'association, et me voilà marchand, ou du moins intéressé dans les affaires du magasin des Trois Étoiles d'or. Rose aime le commerce ; elle restera caissière de la maison, mais on ne la verra plus dans le comptoir ; je craindrais qu'à l'avenir un imprudent voyageur, disposé comme je l'étais à faire le tour du monde, ne fût tout à coup arrêté en route, parce que quelques mailles se seraient échappées au filet de sa bourse. Rose n'étant plus à marier, il faut que chacun puisse circuler librement.

A bientôt une autre lettre, mon cher Théodore ; celle-là vous conviera à mes noces, préparez-vous à me servir avant peu de témoin, car dès ce soir, je fais ma demande en mariage.

Albert le Fixé.

P. S. — Il est minuit, je rouvre ma lettre, oubliez tout le bien que je vous ai dit de Rose Himmel. Enfin j'ai parlé... j'ai parlé et elle a pâli. Non, cette fille-là ne vaut pas mieux que tant d'autres; seulement, elle a, de plus que tant d'autres, un grand talent de dissimulation; le croiriez-vous? elle aime quelqu'un, voilà longtemps déjà qu'elle est sa promise, son engagée. J'ai voulu savoir quel était cet heureux rival, elle a refusé de me le nommer...

Je le connaîtrai!... malheur à lui, je le connaîtrai!

CHAPITRE QUATRIÈME.

IV

Rose Himmel à madame Dornig.

Je ne m'étais pas trompée, chère tante. Ce bon M. Albert! il m'aime! il m'aime, il me l'a dit, et à l'honorable proposition qu'il m'a faite de m'épouser je n'ai pu répondre que par un désolant refus.

Quelle scène, mon Dieu! quelle scène! Il

m'a presque injuriée ; mais je ne lui en veux pas, il avait l'air si malheureux ! Non, je ne mens point quand je vous assure ici que ses larmes, qu'il essayait de me cacher, me sont retombées brûlantes sur le cœur. Maître Bauer est furieux aussi contre moi ; il m'a traitée de folle, de sotte, de mauvaise fille ; il a prétendu que j'étais indigne de l'amour d'un honnête homme ; il m'a prédit que je finirais mal.

Oh ! si quelqu'un ne me retenait ici, je serais partie, j'aurais quitté la ville ce soir même.

Folle ! m'a dit maître Bauer. Ce nom je le méritais ; car, en effet, j'ai un moment perdu la raison. Eh ! pouvais-je la conserver durant ce cruel débat, quand j'étais en butte à tant d'injustice et de colère ! Maître Bauer, maître Bauer, que vous m'avez fait de mal !

Savez-vous bien, chère tante, que jamais malheureuse fille, réduite par ses dérégle-

ments à ne plus espérer même en la miséricorde de Dieu, ne s'est vue accablée d'autant d'humiliations que j'en ai subi ce soir; et pourtant, de quoi peut-on m'accuser? Tout mon crime est d'être aimée par quelqu'un à qui je ne puis offrir que mon estime, puisque je suis promise à un autre.

Je dois rendre justice à M. Albert; quand il a vu que le maître prenait si fort à cœur mon refus, il s'est noblement comporté envers moi. L'indignation, la douleur, me suffoquaient au point de m'empêcher de parler, il s'est chargé de me défendre, il m'a presque justifiée auprès de maître Bauer. En vérité, on eût dit, à le voir s'interposer entre notre furieux patron et moi, qu'il était complétement étranger à ce débat, et que c'était l'autre, au contraire, que je venais d'offenser par mon refus.

Rien de tout cela ne serait arrivé si j'avais eu près de moi une mère, une amie : vous, ma tante. M. Albert n'aurait pas eu besoin d'en

venir jusqu'à me demander en mariage pour savoir que je ne puis être à lui. Aussi bien que moi, et plus tôt que moi sans doute, vous vous seriez aperçue de l'inclination qu'il avait pour moi, vous auriez eu le droit de lui en parler la première, et, connaissant mes engagements, ainsi que la situation de mon cœur, car, de près comme de loin, je ne veux rien vous cacher ; sachant, dis-je, que je ne suis plus libre de disposer de moi, vous lui auriez dit franchement ce qui est, et il n'eût pas continué si longtemps à espérer ; il serait consolé maintenant. Mais cette démarche, qui de la part d'une mère ou d'une parente respectable, eût été un acte de prudence et de délicatesse, une jeune fille ne pouvait se hasarder à la faire sans s'exposer à mourir de honte. Bien que je ne me fusse point abusée sur le vif intérêt que M. Albert me témoignait, il ne me disait rien de son amour ; était-ce à moi de lui en parler la première? Dix fois, cependant, j'ai eu la pensée,

non pas de parler, mais je voulais lui écrire.

Oui, depuis quelques jours surtout, ayant remarqué qu'il redoublait auprès de moi de bons soins et d'attentions assidues, je pressentais la catastrophe de ce soir; aussi je suis souvent montée à ma chambre avec la ferme résolution de détruire ses espérances en lui faisant l'aveu sincère de mes sentiments pour celui que j'ai promis de ne nommer qu'à vous. Je vous le répète, dix fois j'ai voulu écrire, j'ai même passé toute une nuit à faire une longue lettre, bien calculée, bien raisonnable, et puis, voyez l'effrayant scrupule qui m'a retenue : Si M. Albert n'a pas d'amour pour moi, me suis-je dit, si je me suis abusée, si la bienveillance qu'il me témoigne ne tenait à rien autre chose qu'au penchant habituel de son caractère si naturellement affectueux, car on peut se tromper! Vous comprenez, cela étant, combien ma position auprès de lui devenait embarrassante et ridicule. Pour prix de mon étourderie, je me

serais vue exposée à recevoir cette réponse : Vous perdez l'esprit, mon enfant ; je n'ai jamais pensé à vous ! Voilà ce que j'ai craint, voilà ce qui m'a fait brûler ma lettre quand le jour a paru. Ai-je eu tort d'attendre l'événement ? Ne dites pas oui, ma tante, car Léopold, à qui j'ai fait part de mes soupçons et de mes craintes touchant l'estime un peu trop vive que M. Albert semblait éprouver pour moi, Léopold m'a conseillé, je dirai plus, il m'a fait un devoir de garder le silence jusqu'au moment de la déclaration officielle. Il sera toujours temps, me disait-il, d'opposer un refus aux prétentions de l'ami de maître Bauer. Hélas ! il ne pressentait pas de quelle façon mon refus devait être accueilli !

Après la scène qui a eu lieu ce soir chez nous, voilà mon repos détruit dans cette maison où si longtemps j'ai vécu heureuse et aimée. Maître Bauer ne me pardonnera jamais le chagrin que j'ai causé à son ami. Je ne sais quelles espérances il avait fondées sur ce ma-

riage; mais, en le rompant d'un seul mot, j'ai bien vu que je venais de renverser des projets que l'avenir peut-être m'apprendra.

Vous devinez qu'on a voulu savoir en faveur de qui je m'avisais de repousser des propositions que j'aurais dû accepter avec tant de reconnaissance et de joie, moi petite fille de rien, moi malheureuse enfant ramassée pour ainsi dire par charité sur la voie publique! Vous devinez aussi que j'ai refusé de nommer Léopold. Ni les injures ni la menace même de me chasser, car on m'a menacée de cela, n'ont pu me décider à livrer un nom que je vous ai confié, ma tante, comme on confie un secret à Dieu. Alors, se faisant une arme de mon silence pour m'accabler, maître Bauer s'est permis de dire que j'étais une fille perdue sans ressource, puisque j'avais placé mon amour si bas que je rougissais d'en faire connaître l'objet.

Oh! comme intérieurement je le vengeais des injures qui n'auraient pu l'atteindre, lui,

mon beau, mon fier Léopold, lui Léopold de Holzheim, le plus noble des officiers de la garde ducale, le compagnon, l'ami, le bras droit de notre prince souverain !

Laissez-moi vous dire tout cela, bonne tante; mon pauvre cœur se soulage en vous parlant de lui.

On aura beau me persécuter, personne ne saura son nom; mais vous non plus, ma tante, vous ne le nommerez jamais, n'est-ce pas ? Songez bien ce qu'une indiscrétion pourrait me faire perdre; il y va de plus que de ma vie; il y va de son amour pour moi !

Que va devenir tout cela maintenant ! Si le séjour de la maison Bauer me semble trop insupportable, où irai-je ? Et d'ailleurs, je ne pourrai pas le voir partout, lui. On ne soupçonne pas, quand il vient dans notre magasin, accompagnant quelques-unes des dames de la cour, et le plus souvent sa parente, ma protectrice, la baronne de Walz que c'est à moi seule qu'elles doivent ces

belles, ces nobles dames, l'honneur d'avoir pour chevalier le brillant comte de Holzheim. Sans doute, j'envie leur bonheur quand je suis seule avec mes pensées; mais lorsqu'il est là, et qu'à la dérobée il me regarde, ah! alors, je vous l'avoue, ma tante, je suis trop fière de son amour pour songer à jalouser personne.

Il reviendra demain; il verra que j'ai souffert, mes yeux sauront bien lui faire comprendre que c'est pour lui; tenez, rien qu'à cette idée, non-seulement je puis pardonner aux autres le mal qu'ils m'ont fait, mais encore je les remercie d'avoir condamné mon cœur à cette rude épreuve. Dans mon ignorance de ce qu'on peut avoir d'amour pour quelqu'un, je craignais de ne pas aimer assez Léopold; maintenant je suis sûre de moi, j'ai la mesure de mon courage.

Dans quelques jours vous saurez si la persécution m'a ou non chassée de chez maître Bauer.

Pas un mot de tout cela à mon oncle; gardez de même le silence auprès de mon père quand vous lui écrirez; qu'il me croie toujours heureuse. Eh! mon Dieu, ne le suis-je pas avec mon amour et une si glorieuse espérance!

Rien qu'en y pensant la tête m'en tourne quelquefois!

Dans dix-huit mois Léopold sera majeur; Léopold pourra, malgré l'opposition de sa famille, élever jusqu'à lui son humble promise; qu'il vienne ce temps désiré, au prix des plus dures humiliations, qu'il vienne! et puis toutes les lettres que vous recevrez de moi seront alors signées Rose, comtesse de Holzheim! mais toujours comme aujourd'hui votre bien affectionnée et respectueuse nièce.

J'ai pleuré, ne me plaignez pas... mais lui, ce pauvre M. Albert!

Léopold de Holzheim à la baronne de Walz.

Belle jalouse, il faut donc tout vous dire !

Ainsi vous doutez de moi, madame ; mais au lieu de me parler de vos soupçons, au lieu de me demander des éclaircissements que malgré la plus sainte des promesses, que malgré mon honneur engagé par le plus terrible des serments, il ne m'eût pas été possible de vous refuser, c'est à Rose elle-même, à une enfant crédule et sans expérience que vous vous êtes adressée. Cette fois, je dois vous l'avouer, vous avez menti à la supériorité habituelle de votre esprit, à la délicatesse de votre tact ; pour savoir la vérité, vous ne pouviez, madame, choisir une voie plus fausse que celle-là.

Rose m'a instruit de votre entretien avec elle ; la pauvre fille est d'un naturel si confiant, d'une naïveté de cœur si complète,

qu'elle est toute pénétrée de reconnaissance pour la bienveillante attention que vous daignâtes prêter à ses paroles. Ah ! si elle avait pu comprendre quel intérêt vous portait à la faire parler ! Vous ne lui avez point, je le sais, arraché violemment son secret ; c'est, subjuguée par votre grâce parfaite, qu'elle a été amenée d'elle-même, et sans s'en apercevoir, à vous prendre pour confidente de notre intrigue amoureuse ; la torture était douce : toute âme ingénue aime à s'épancher, et puis vous avez des séductions si charmantes, que tout ce que vous voulez prendre se livre à vous sans que vous demandiez rien. Elle vous a tout révélé, et vous ignorez tout cependant. Abusée elle-même, Rose ne pouvait que vous faire partager son erreur, et voilà que vous croyant bien renseignée, votre dignité se révolte, votre imagination s'enflamme, vous vous supposez sacrifiée à une indigne rivale ; mais, fière et belle que vous êtes, vous ne croyez pas devoir entrer en explication avec

moi au sujet d'un soi-disant amour qui vous offense, et, sans permettre que je me justifie, vous me condamnez, vous brisez nos liens, vous me chassez, madame; car n'est-ce pas me chasser que m'adresser ce désolant billet : « Je m'empresse de rappeler à M. le comte de Holzheim que ma porte est ouverte le mercredi soir de chaque semaine aux personnes qui sont assez bonnes pour se donner l'ennui de passer la soirée chez moi. »

Christianne, votre colère est une folie, votre vengeance une injustice; quant à rompre avec moi, vous savez bien que cela n'est pas possible.

Si un homme curieux de sonder les mystères de ma vie s'y fût pris de cette façon pour avoir le secret de mes rapports intimes avec la fille des Trois Étoiles d'or, et que, fort de l'aveu de Rose Himmel, il se fût avisé de me dire : « Vous êtes parjure envers Christianne, vous la trompez pour une autre femme, » ma justification eût été à la pointe de mon épée,

et, terrassé ou vainqueur, je lui aurais de même crié : « Vous en avez menti ! » Mais avec vous, madame, avec vous que j'aime, que je redemande et qu'à tout prix je veux reconquérir, ce n'est pas seulement par un démenti que je puis essayer de me justifier ; au lieu de relever fièrement la tête, je plie humblement les deux genoux et je vous dis : Christianne, lisez-moi, puisque vous refusez de m'entendre, et si vous trouvez dans tout ceci un coupable et une victime, vous serez bien forcée au moins de convenir que ce n'est pas vous que le crime menace.

C'est une horrible indiscrétion que je vais commettre ; non, c'est un secret que je confie à votre amour : il sera bien gardé.

Et puis, je le repète, belle jalouse, il faut bien tout vous dire.

L'Allemagne n'est point heureuse, madame, le peuple souffre. Dans la haute région où vous êtes placée, vous ne voyez pas les nuages qui s'amoncellent en bas, et parce que

votre ciel est pur et tout brodé de splendides étoiles, il vous semble qu'aucun orage ne vous menace. Erreur ! Regardez à vos pieds et tremblez ! La foudre n'éclate pas toujours au-dessus de nos têtes, c'est aussi en remontant qu'elle tue. Pardonnez-moi ces graves paroles, j'avais à vous faire comprendre que nous sommes à la veille d'un grand événement politique; peu s'en est fallu que ce ne fût un bouleversement général.

Vous dire comment moi, officier dans la garde du prince, enfant de noble maison, commensal du château, admis à toutes les fêtes de la cour, et jouissant de la plus haute faveur auprès de Son Altesse, j'ai pu me trouver mêlé à une conjuration qui ne compte ses affiliés que parmi le peuple, et dont un simple chef de compagnons charpentiers est l'âme, ce serait temps perdu pour vous, justification inutile pour moi; les opinions généreuses ne se discutent pas. D'ailleurs, j'aime à penser que le pays et que le grand-duc lui-

même me devront quelque reconnaissance pour avoir servi de modérateur entre l'arbitraire et la révolte; le drapeau que mes frères en croyance politique ont choisi, portant dans ses plis les armes de la maison de Holzheim, sera, pour le parti attaqué, une garantie certaine qu'on ne veut lui dicter que des conditions honorables dans le nouveau pacte social que nous réclamons de lui; si ce drapeau se fût nommé peuple seulement, l'insurrection ne se serait crue victorieuse qu'après l'avoir planté sur des décombres.

Ainsi calmez, belle madame, les craintes que cette révélation vous aura causées; le succès obtenu, et nous l'obtiendrons, rien ne sera changé à l'ordre naturel des choses : le prince continuera à régner sur un peuple d'autant plus fidèle que ses droits lui seront garantis; vous serez comme par le passé la reine de nos fêtes, l'Opéra ne fermera pas ses portes, et notre brillante jeunesse vous escortera encore dans vos promenades au cours;

vous le voyez, Christianne, ce serait à tort que vous prendriez de l'effroi pour une révolution dont le souffle puissant ne doit déranger ni une boucle de votre chevelure dorée, ni vous enlever le plus léger nuage de l'encens que la foule des adorateurs brûle incessamment à vos pieds.

J'ai accompli ce que ma tâche avait de plus difficile. Vous savez maintenant que votre Léopold n'est pas seulement un jeune cavalier frivole, tout occupé de l'élégante et sévère exactitude de son uniforme, dans les rares moments qu'il dérobe à son amour. Sa pensée va plus haut : il tient dans ses mains les fils d'un vaste complot et la destinée d'un État; vous l'aimiez mieux, je le suppose, quand il semblait ne consacrer sa vie qu'à vous seule; attendez et lorsque l'heure du triomphe aura sonné, ma part de gloire rayonnant sur vous, j'en suis sûr, vous m'aimerez davantage.

Savez-vous, Christianne, qu'il faut que

mon amour pour vous me domine bien impérieusement, puisqu'au mépris de ma promesse, je trahis pour vous le secret de mes complices ! mais il s'agit de détruire une erreur qui serait fatale au succès de ma cause ; car à la seule idée de vous perdre, ne fût-ce que pour un temps, je sens mon courage chanceler ; le doute, l'irrésolution s'emparent de mon esprit et je manque aux autres comme à moi-même. Vous qui êtes en même temps mon bonheur, ma force et ma vie, rappelez-moi, rappelez-moi bien vite près de vous ; vous le devez, Christianne, c'est au prix d'un parjure que j'ai acheté le droit de vous voir me sourire encore.

Il me reste à vous expliquer comment votre protégée, la fille de boutique de maître Bauer, se trouve mêlée à cette ténébreuse affaire. Oui, la pauvre enfant se croit aimée ; oui, madame, j'ai joué auprès d'elle le rôle de séducteur ; prières menteuses, larmes feintes, promesses de mariage même, j'ai tout

employé pour l'amener à m'avouer qu'elle n'était pas insensible à mes hommages. Je ne voulais que flatter sa vanité, malheureusement j'ai intéressé son cœur. C'est une faute, que Dieu me la pardonne; mais il fallait en arriver là peut-être pour l'obliger, sans qu'elle s'en doutât, à servir de moyen de correspondance entre les chefs du complot et moi. Il était impossible de leur faire parvenir mes instructions ouvertement, dangereux d'employer des émissaires secrets, et cependant il était important que je tinsse journellement mes amis au courant de ce qui se passait chez le prince.

Vous comprenez à présent, Christianne, qu'il nous fallait une sorte de télégraphe, une machine à signaux, obéissante et facile à diriger, comme l'instrument qu'on fait mouvoir à volonté. Notre embarras était grand et je désespérais de le trouver quelque part, cet instrument docile, quand le hasard me fit rencontrer au magasin des Trois Étoiles d'or

où j'accompagnais une des dames de la grande-duchesse, cette même Rose Himmel que j'avais vue autrefois chez vous. L'émotion qu'elle laissa paraître en me reconnaissant me fut une inspiration : l'obstacle n'existait plus ; je tenais mon moyen de correspondance, il ne me restait pour le faire servir à mon gré que de cultiver les bonnes intentions que la naïve jeune fille semblait avoir pour moi.

Rendons hommage à sa vertu prompte à s'effaroucher ; il me fallut longtemps combattre ses scrupules avant qu'elle consentît à placer dans ses cheveux le simple nœud de ruban que je la priai de porter par amour pour moi. Je n'obtins cette grande victoire qu'après avoir parlé du moment où, libre de disposer de ma main, je pourrais élever Rose Himmel au rang de comtesse de Holzheim. Alors, éblouie, vaincue, elle céda ; mais, je vous le jure, Christianne, cette résignation à l'innocent désir que je lui témoignais fut la plus haute faveur que m'accorda la can-

dide enfant. Et pour en arriver là, que de mensonges! Qu'importe, puisque j'ai atteint mon but? car vous devinez le reste, n'est-il pas vrai? Eh bien! oui, madame, ce nœud de ruban qu'elle porte de telle couleur aujourd'hui, demain de telle autre; et puis, tantôt une rose dans sa ceinture, tantôt un velours noir à son cou, tous ces riens qui varient sa toilette et qui échappent aux remarques de ceux qui l'entourent, ces riens qu'elle se fait une joie de porter, certaine qu'elle est que mon amour lui en tient compte, sont autant de signaux au moyen desquels je parviens à faire savoir à mes amis politiques tout ce qui importe à l'utilité de notre cause. Grâce à ce langage symbolique, dont quelques-uns seuls ont la clef, les événements favorables ou nuisibles à notre entreprise ne sont plus ignorés de ceux qui ont intérêt à en être instruits. Avient-il un nouvel embarras qui doit changer notre résolution des jours précédents, je suppose un nouveau ca-

price, je prie, Rose obéit : le ruban ou la fleur est changé ; et comme le magasin de Bauer est ouvert à tout le monde, l'un de nos affiliés se présente sous prétexte de faire une emplette, il achète ou il n'achète pas ; mais il peut consulter le télégraphe et rendre bon compte à ceux qui l'ont envoyé du résultat de sa visite aux Trois Étoiles d'or.

C'est bien perfide, direz-vous ; le motif me justifie ; et puis, convenez-en, vous préférez cette perfidie-là à celle qui vous avait contrainte à me bannir.

Vous savez tout, ma jalouse, le voilà cet amour qui vous avait si fort irritée ; dites, n'est-ce pas à vous de prier bien fort pour qu'on vous pardonne un injuste soupçon? Mais que dis-je, vous êtes assez punie par le chagrin que vous nous avez causé à tous deux. Je dépose dans votre conscience comme dans un lieu sacré d'asile le mystère qui, révélé par imprudence, pourrait compromettre plus d'une tête.

Brûlez cette lettre, madame, c'est assez que vous en gardiez le souvenir.

Maintenant je ne prétends pas que vous deviez approuver le conspirateur ; condamnez-le même si vous le voulez, mais encore une fois, rappelez l'amant.



La baronne de Walz à M. L*.**

Cette lettre, monseigneur, vous parviendra par la voie ordinaire.

En vérité, j'ai été sur le point de renoncer à vous écrire, tant vous m'êtes devenu odieux depuis notre dernière entrevue. Vous m'avez fait douter de mon habileté. Afin de vous punir, je devrais garder pour moi toutes les belles choses que j'ai apprises ; mais je suis bonne ; d'ailleurs, si vous êtes quelquefois d'une humeur assez peu gracieuse, vous avez

des moments de magnificence qui font oublier qu'on a trop souvent à se plaindre de vous. J'oublie; je reviens : nous avons besoin l'un de l'autre. *Soyons amis, Cinna.*

Ma bouderie a fait merveille ; le coupable ne pouvait se justifier qu'en disant toute la vérité. On voit bien qu'il lui en coûtait de me mettre dans sa confidence ; mais, après bien des détours, il y est venu.

Si M. de Walz ne s'était avisé de se jeter dans l'opposition afin de venir à quelque chose, je vous inviterais à ma prochaine soirée; j'en ferais une affaire d'éclat, un bal, et nous pourrions échanger quelques mots; mais dans la position hostile où il s'est mis vis-à-vis du pouvoir, monseigneur le ministre de la police ne pourrait nous répondre que par un refus officiel comme l'aurait été l'invitation. Je ne tiens pas à ce qu'on me croie en crédit; mais je ne veux pas non plus qu'il soit prouvé que je n'y suis point.

Tenez, mieux que cela, monseigneur;

comme ce que j'ai à vous confier je ne puis le dire qu'à vous et sous certaines conditions : vous le savez, j'en fais toujours; cela me donne à mes propres yeux un certain air d'indépendance qui me fait passer condamnation sur le reste. Mieux que cela, disais-je, invitez le baron et la baronne de Walz à votre soirée de samedi prochain ; mon mari est tout vanité ; il voudra faire le Brutus, refuser; mais je me fais fort de le ramener dans la bonne voie ; je lui ferai comprendre l'importance qu'on attache à le conserver dans un parti duquel il s'est séparé sans motif réel, sans conviction. De cette façon, il n'aura pas eu le temps de prouver aux opposants la nullité de la recrue qu'ils ont faite ; et quelque part, du moins, il passera pour un homme considérable : c'est un acte de charité à faire ; dans l'intérêt commun je vous le conseille ; mais saurez-vous me comprendre ?

La même au même.

Réparation, monseigneur ; je m'incline devant votre gracieuseté. J'ai reçu votre billet d'invitation ; le baron est gros d'orgueil, écarlate de bonheur. C'est tout ce que je voulais, a-t-il dit. Le voilà des vôtres. A samedi la grande confidence ; mais toujours sous certaines réserves.

CHAPITRE CINQUIÈME.

V

Rose Himmel à madame Dornig.

Depuis huit jours, chère tante, je me retiens de vous écrire dans la crainte où je suis de trop vous affliger. Mais, après Dieu, qui les voit, il y a encore quelqu'un qui doit savoir mes peines, et ce quelqu'un-là, c'est vous ; aussi, je me décide enfin à vous le

dire : ma tante, je suis malheureuse ! je suis malheureuse ! oh ! oui, je suis bien malheureuse !

D'abord, il est parti, non pas Léopold, car s'il n'était plus là, est-ce que je ne serais pas déjà avec vous ? C'est de M. Albert que je veux vous parler. Vous savez comme ce digne jeune homme a pris ma défense auprès de maître Bauer, quoiqu'il eût tant à se plaindre de moi. Ce n'est pas seulement au moment où je le refusais que j'ai eu la preuve de son inaltérable bonté ; chaque jour, depuis la terrible scène que je vous ai racontée, ç'a été entre le patron et son ami toujours la même querelle et, toujours aussi, j'ai été témoin des nouveaux efforts que faisait M. Albert pour ramener l'autre à de meilleurs sentiments pour moi.

A la fin, maître Bauer, jugeant que je serais sans cesse un sujet de désaccord entre eux, et, préférant son ami à sa fille de boutique ; il le devait, c'est une si belle âme ! à

la fin, vous dis-je, notre maître a parlé de me renvoyer. Je pensais bien que les choses devaient se terminer ainsi, et cependant, à cette menace, je ne saurais vous dire ce que j'éprouvai ; j'ai cru que mon cœur s'en allait, et que j'étais près de mourir.

Léopold, mon Dieu ! où aurais-je revu Léopold ?

M. Albert a jeté alors un regard de compassion sur moi ; et, malgré ce qu'il appelle mes torts envers lui, il a eu pitié d'une pauvre fille qui a tant d'amour, que c'est à peine s'il y a place dans son cœur pour la reconnaissance.

— Bauer, a-t-il dit à celui-ci, votre amitié pour moi vous rend injuste et cruel envers Rose. Quel tort vous a fait cette jeune fille ? Ne remplit-elle pas exactement ses devoirs ? Ne m'avez-vous pas vingt fois même vanté sa capacité, son intelligence ? Ne suis-je pas témoin de son zèle pour les intérêts de votre maison ? N'est-elle pas active, prévenante, as-

sidue? Peut-on dire qu'elle ait fait une seule action contraire à la probité? Non, non, mille fois non! Ses moments vous appartiennent; elle les consacre tous à votre service. Quant à ses pensées, à ses affections, elles ne dépendent que d'elle-même. Sans doute nous pourrions désirer qu'elle les dirigeât sur un autre objet; mais seule mademoiselle Rose est juge de l'emploi qu'elle a fait de son cœur; ainsi, nous n'avons rien à exiger d'elle, vous n'avez rien à lui reprocher; vous ne pouvez donc pas la renvoyer.

Elles se sont gravées dans ma mémoire, les généreuses paroles de mon défenseur; aussi, soyez assurée, chère tante, que je vous les rapporte fidèlement.

Maître Bauer n'est pas homme à céder à la première attaque; et comme il ne trouvait rien à répondre à celui qui venait d'entreprendre de me justifier, c'est à moi qu'il s'adressa :

— Mademoiselle, me dit-il, puisque mon-

sieur prétend que chacun est libre de disposer de soi et de mener la conduite qu'il lui plaît, il n'y a plus à discuter avec lui ; mais comme j'ai le droit d'imposer ma volonté à ceux que je nourris de mon pain et que je loge sous mon toit, je vous dirai pour votre gouverne que je ne souffre pas qu'on ait des intrigues dans ma maison ; je veux être sûr, quand j'ai mis le dernier verrou à ma porte, qu'elle est bien fermée, et je ne saurais dormir tranquille si je soupçonne que quelque employé de mon magasin, commis, caissière ou demoiselle de comptoir, n'attend que mon sommeil pour aller à un rendez-vous ou pour recevoir je ne sais qui dans sa chambre.

Oh ! qu'on doit être à plaindre, ma tante, quand on a mérité de pareils reproches ! car, innocente comme je le suis, ceux-ci m'ont fait tant de mal que maître Bauer n'a pas eu besoin des vifs reproches de son ami pour se montrer presque repentant de m'avoir parlé

de la sorte. Quand le tremblement qui m'avait saisie se fut un peu calmé et que mes larmes eurent été pour ainsi dire toutes épuisées, alors je profitai du retour de mes forces pour répondre au cruel homme, en lui tendant la clef de ma petite mansarde :

— Tenez, monsieur, si vous suspectez ma conduite à ce point, enfermez-moi aujourd'hui, demain, tous les soirs ; surveillez-moi à chaque instant du jour, entourez-moi d'espions ; ou faites mieux encore : après que j'aurai juré devant Dieu et par le serment que vous dicterez vous-même, quand j'aurai juré, dis-je, de vous rendre compte de chacune de mes actions, de chacune de mes pensées, laissez-moi libre ; vous saurez tout, monsieur, oui, vous saurez tout, excepté le nom que j'ai promis de taire ; mais ce nom, vous n'avez aucun intérêt à le connaître ; ce qu'il faut à votre tranquillité, c'est que la conduite des personnes de votre maison soit irréprochable; interrogez la mienne, vous verrez bien alors

que rien de ce que vous venez de dire ne pouvait s'adresser à moi.

M. Albert n'en doutait pas; pour maître Bauer, il était à peu près vaincu; ces dernières paroles que le sentiment de mon innocence m'inspira, achevèrent de le persuader.

— Eh! mon Dieu! m'écriai-je sans me demander s'il était bien à moi de parler ainsi, eh! mon Dieu, si je n'étais pas une honnête fille, est-ce qu'il m'aimerait, lui?

Le maître, sans convenir absolument de ses torts, s'est aussitôt de beaucoup radouci. Il a dit que ce qui le contrariait le plus dans tout ceci, c'était que M. Albert pourrait bien ne pas vouloir demeurer plus longtemps dans une maison où il a éprouvé l'affront d'un refus. La seule crainte de voir cesser une intimité qui lui était chère suffisait pour le décider à me congédier.

— Je vous remercie de l'intention, a répondu son ami avec un sourire d'une inexprimable tristesse; mais votre calcul serait

mauvais, car à ce jeu-là vous ne risqueriez que de doubler vos pertes. Et puis il ajouta :

— Que mademoiselle Rose reste ici, ou qu'elle sorte de chez vous, nous n'en serons pas moins forcés de nous séparer pour quelque temps. Des intérêts de famille me rappellent dans mon pays, et je n'attendais qu'une occasion pour vous parler de mon prochain départ.

Je ne m'abuse par sur cette soi-disant affaire qui l'a éloigné de nous ; maître Bauer a bien compris aussi qu'elle ne lui serait pas survenue, s'il m'eût été possible d'agréer favorablement sa proposition de mariage.

Le surlendemain de la pénible explication que viens de vous raconter, M. Albert est parti. En nous quittant, il m'a dit : Au revoir ! et m'a serré la main. Pardonnez-moi de vous avoir oubliée en ce moment-là, ma chère tante. Que mon père aussi me pardonne de n'avoir pas pensé à lui ; mais l'excellent jeune homme me regardait avec

tant de bonté ; mais je lisais si bien dans ses yeux la profonde tristesse qui était dans son cœur, que je n'ai pu résister au désir de verser un peu de baume sur la blessure qu'il emportait en se séparant de nous.

— Monsieur Albert, lui ai-je dit, si l'amitié d'une pauvre fille qui a été la cause involontaire de vos chagrins a quelque prix pour vous, croyez bien à celle que je vous ai vouée ; après lui, c'est vous qui m'êtes le plus cher.

Je ne saurais vous dire si l'assurance que je lui donnais lui a été douce ou pénible, car aussitôt, toute confuse de mon audace, j'ai détourné la tête pour lui cacher mes larmes ; quand je relevai les yeux, il n'était plus là.



La même à la même.

Le départ de M. Albert m'a été fatal ; maître Bauer ne me le pardonne pas. Depuis que son ami s'est éloigné, je suis de nouveau en butte à sa mauvaise humeur, à ses injustes reproches, à sa colère, et je n'ai plus auprès de lui personne pour me défendre. La tyrannie qu'on exerce contre moi est si impitoyable, qu'hier j'ai voulu partir à mon tour ; mais je ne pouvais prendre ce parti désespéré sans en parler à celui qui a seul le droit de régler ma conduite.

Léopold est venu ; je lui ai fait part du projet que j'avais formé de quitter le magasin.

Il m'est impossible de vous peindre, chère tante, l'effet que cette nouvelle a produit sur lui ; il a changé de couleur et ses lèvres ont tremblé. Le croiriez-vous ! il s'oppose formellement à mon départ. En vain je lui ai dit que le chagrin me tuerait si je m'obstinais à

rester plus longtemps où je suis si mal; il s'est montré inexorable; il veut que je reste.

— Et où iriez-vous autre part, m'a-t-il dit, sans que nous soyons exposés à ne plus nous revoir?

C'est à cette question que je l'attendais : ma réponse était prête. Je lui ai nommé mon ancienne protectrice, madame la baronne de Walz, à qui dernièrement, et dans un moment d'abandon, je me suis trouvée entraînée à tout confier.

Léopold m'a presque fait un crime d'avoir eu la pensée de retourner chez elle. Pour la première fois je l'ai trouvé méchant avec moi, et comme je me plaignais du mauvais sort qu'il me faisait sans nécessité pour notre amour, n'a-t-il pas eu le courage de me dire :

— Je devine la raison qui vous fait désirer de ne plus demeurer chez maître Bauer; vous craignez l'influence des souvenirs que ce monsieur Albert y a laissés, ou bien la maison

vous paraît vide et désenchantée depuis qu'il a cessé de l'habiter!

Pense-t-il bien cela? Oh! sans doute; autrement il ne me l'eût pas dit avec tant d'amertume et au risque de me causer une si grande douleur.

Ainsi Léopold est jaloux! ai-je le droit de m'en plaindre? Être jaloux, c'est peut-être savoir mieux aimer que je ne le sais moi-même; car je ne suis pas jalouse; non, je suis dévouée, mais je serai docile. Je resterai!

Ses dernières paroles m'ont clouée là où j'ai déjà souffert pour lui tant d'humiliations; j'y demeurerai jusqu'à ce que sa volonté m'en retire, dût cette maison être mon tombeau!

Si vous aviez vu, bonne tante, comme son visage était rayonnant de joie, comme ses yeux m'ont remerciée quand je lui ai répondu : Je ne pense plus à partir. On mourrait volontiers pour mériter un regard comme celui-là.

En témoignage de notre réconciliation, et

comme emblème de ma prochaine délivrance, il m'a priée de porter dans mes cheveux un petit nœud de ruban vert; le vert, c'est une couleur qui ne me va pas du tout! C'est égal, il l'a désignée lui-même, il fallait bien obéir. Je l'aime tant que, pour lui plaire, je consentirais à me faire laide.

Cet entretien, que personne n'a remarqué, s'est passé, comme les autres, en plein magasin, devant tous nos commis, en présence de cent acheteurs. Nous ne parlions qu'à demi-mots, d'un côté à l'autre du comptoir, et cependant, tout ce que je vous rapporte, nous nous le sommes dit; pas de suite, bien entendu, il fallait à chaque instant interrompre notre explication secrète par des paroles que chacun pouvait et même devait entendre, afin qu'on ne surprît pas ce que nous voulions cacher; mais c'est toujours ainsi que nous agissons lorsque nous avons quelque chose d'important à nous dire. En ceci Léopold est d'une adresse inconcevable; quant à moi, je fais de mon

mieux; pourtant, la peur que j'ai d'être maladroite et de me laisser deviner finira, je le crains bien, par me trahir.

Ce soir, j'ai encore eu une scène affreuse avec maître Bauer, qui ne renonce pas, je le vois bien, à me faire changer de résolution au sujet de son ami; Léopold n'en saura rien. Mais, chère tante, à vous, à vous seule je puis répéter, en finissant ma lettre, ce que je disais d'abord : Plaignez-moi, je suis bien malheureuse! oh! oui, je suis bien malheureuse!



Charlotte Dornig à Albert.

Je ne sais si cette lettre vous parviendra, je ne sais pas non plus s'il est convenable à moi de vous écrire; mais je sais que Dieu existe et que vous êtes bon comme lui : j'espère.

Vous avez aimé Rose Himmel, Rose Himmel ma nièce, mon enfant. Son amour ne pouvait être à vous ; mais si vous saviez combien elle vous estime !

Pour qu'elle soit heureuse, vous êtes parti… c'est bien… c'est beau ; mais, il faut bien vous le dire, ce n'est pas assez.

Pour qu'elle soit heureuse, il faut que vous retourniez là où vous l'avez connue, et que par votre crédit, par vos démarches vous ameniez à bien le noble mariage que la vaniteuse a rêvé.

Ce ne sont pas des ordres que je vous donne, monsieur, c'est une prière que je vous adresse du fond de mon cœur. Ah ! si vous comprenez bien les tourments que me cause le malheureux amour de Rose, vous ne refuserez pas de vous employer pour éviter peut-être un déplorable accident.

Elle est folle, cette enfant-là, j'en suis sûre, elle est folle. Celui en qui elle a mis sa confiance ne la mérite pas comme elle se plaît à

le croire, autrement il ne lui ferait pas une loi aussi sévère du silence. Pourquoi M. de Holzheim craint-il tant de parler? Est-il honteux du choix qu'il a fait de notre Rose? Mais elle ne l'a pas demandé elle, mais elle a longtemps combattu contre lui. Vous verrez tout cela, monsieur, par les lettres qu'elle m'a adressées au sujet de cet amour que je déplore; vous verrez combien il y a de pureté dans l'amour de mon enfant. Je ne puis vous dire que ces mots : Lisez, lisez ses lettres, et volez à son secours.

Quand je prends la liberté de m'adresser à vous, il vous est facile de comprendre que je ne puis rien par moi-même pour le bonheur de cette chère petite, autrement voudrais-je vous importuner et renouveler peut-être chez vous de grands chagrins?

J'ai passé bien du temps à me demander : Qui intéresserai-je au sort d'une pauvre enfant qui n'a près d'elle ni conseil ni appui? Et c'est en relisant une des lettres où Rose Him-

mel me peint si bien la beauté de votre âme que je me suis dit : Il n'y a qu'un ami qui puisse se charger de cette affaire, et le seul en qui je doive mettre ma confiance, c'est M. Albert.

Je vous le répète, monsieur, j'ai grand' peur qu'on ne veuille qu'abuser de la candeur de l'innocente fille ; il faut que le mystère de la conduite du jeune comte de Holzheim soit expliqué ; il faut ou que le mariage soit publiquement décidé ou que Rose renonce à l'espoir qu'elle nourrit au prix de tant de larmes.

Mon mari ne peut rien, sa position toute de dépendance auprès de votre ami Bauer s'oppose à ce qu'il tente aucune démarche auprès de la famille des Holzheim. Quant à mon frère, il aurait bien le droit de parler, lui le père ; mais saurait-il ce qu'il faut dire ? Pauvre et simple batelier qu'il est, il ignore comment on doit s'y prendre pour se faire bien accueillir des personnes du grand monde.

Je vous ai dit, monsieur, tout ce que mon

cœur me dictait pour vous encourager à une bonne action ; à présent, je laisse parler le vôtre.

Encore une fois, j'espère !

CHAPITRE SIXIÈME.

VI

Albert à madame Dornig.

Dois-je vous remercier ou vous maudire, madame, à propos de l'honorable et pénible mission que vous croyez devoir me confier? Comment vous suis-je connu? Qui a pu vous faire supposer que j'avais assez d'héroïsme

dans l'âme pour oublier des griefs personnels et me mêler d'une affaire dont le succès doit éteindre ma dernière lueur d'espérance? Est-ce bien, comme vous le dites, à une inspiration maternelle que vous avez obéi en m'adressant cette lettre qui est venue jeter le trouble dans la retraite où je voulais me consacrer à l'étude et ne plus vivre désormais que d'une existence cachée? N'est-ce pas elle, plutôt, elle, votre nièce, qui a pris cette voie détournée, trop timide qu'elle est, la pauvre enfant, pour oser s'adresser directement à moi? Qu'importe, au fait! de quelque part qu'elle me vienne, cette douloureuse marque de confiance m'est une assurance que l'une ou l'autre de vous deux m'a bien jugé. Ce n'est pas en vain que votre cri de désespoir aura retenti jusque dans ma demeure; mon cœur ne faillira pas à la rude épreuve qu'on lui impose; j'accepte, et sans restriction, les éloges que vous donnez d'avance à ma générosité; j'en ai le droit, puis-

que je ne veux tromper aucune de vos espérances.

Je ne vous dirai pas, madame, qu'à défaut du mariage que j'avais rêvé, il y a pour moi une consolation dans la pensée que je puis encore participer au bonheur de votre nièce, en décidant son mariage avec M. de Holzheim. Non, je ne suis pas, tant s'en faut, d'une nature si parfaite que je puisse mettre ma joie dans un beau dévouement. Ce n'est peut-être pas sans une sorte d'orgueil, mais c'est avec un grand déplaisir, je vous l'avoue, que je vais employer tous mes soins et user de toute mon énergie pour mener cette alliance à bonne fin.

Je suis de votre avis quant à l'intervention d'un père. Son droit rigoureux, devant lequel il ne peut fléchir, ne lui permettrait pas de laisser à la vanité d'une noble famille le temps de s'exhaler en cris d'indignation, avant d'essayer de lui faire entendre le langage de la raison. Fort de son inviolable

puissance, et d'ailleurs étranger, par sa condition, à certains usages du monde, il irait droit au but avec sa franchise native, avec emportement peut-être; au lieu d'une discussion calme, c'est une lutte violente qui s'établirait dès les premiers mots, et le résultat de la démarche ne conduirait qu'à cette conclusion désespérante : c'est qu'entre la famille obscure de Joseph Himmel et la race noble des Holzheim il n'y a pas de rapprochement possible. Vous avez donc agi prudemment, madame, en laissant ignorer à votre frère les chagrins et l'humiliation de sa fille.

Je comprends aussi que l'état de dépendance dans lequel se trouve votre mari auprès de Bauer ne lui permette pas de s'employer activement dans cette affaire, et s'il y échouait, il pourrait perdre les bonnes grâces de son patron.

Ainsi donc, il n'y a, comme vous le dites, *qu'un ami* qui puisse se charger de cette né-

gociation. Soit, je ne repousse pas le mandat, je serai cet ami dont l'appui est indispensable à votre nièce; j'abandonne encore une fois pour Rose Himmel le plan d'existence que je m'étais tracé, car, sans le lui reprocher, la cruelle et chère a déjà, par deux fois, bouleversé mes projets : sans elle je serais au bout du monde aujourd'hui; sans votre lettre, je n'aurais jamais pensé à retourner dans le pays où j'ai connu Rose Himmel. Ainsi elle m'arrête quand je veux partir, et elle me rejette dans le monde quand je demande à vivre dans l'isolement. Est-ce donc seulement pour me faire obstacle que Dieu l'a placée sur mon chemin?

Dès ce soir, madame, je me mettrai en route pour la capitale du grand-duché de H..... Je vous remercie de ce que vous avez eu assez de confiance en moi pour m'adresser les lettres que vous avez reçues de votre nièce; pour me faire un plan de conduite, j'avais besoin de la dernière surtout, de celle

dans laquelle elle vous parle de la résolution que M. de Holzheim a prise de l'épouser secrètement, afin de prévenir le refus que pourrait lui opposer sa famille jusqu'à l'époque de sa majorité. Je compte beaucoup sur l'annonce de ce parti désespéré pour décider les parents de l'heureux aimé à souffrir la mésalliance dont il les menace en secret. Je vous donne ma parole, que tous mes efforts tendront à faire réussir le mariage ; mais si je devais être vaincu dans mon entreprise, je vous déclare franchement aussi, que dans l'intérêt de votre nièce, je serais, autant qu'il est en mon pouvoir, le premier à mettre obstacle à l'union clandestine que M. de Holzheim médite. Le bonheur à venir d'une femme est intéressé à ce qu'elle ne s'introduise pas frauduleusement dans une famille.

Qu'on murmure en l'acceptant! mais que de guerre lasse on l'accepte publiquement, à la face du ciel et des hommes, il n'y a plus à revenir sur le passé : c'est un contrat

consenti des deux parts auquel chacun est bien forcé de faire honneur. Et puis par sa conduite prudente, par sa soumission, par son dévouement dans l'occasion, la jeune femme, d'abord accueillie de mauvaise grâce, peut encore espérer de conquérir l'affection de ceux qui la repoussaient. Mais qu'elle force une famille à la subir par surprise! mais qu'elle impose à celle-ci son mariage comme un fait accompli! non-seulement alors elle justifie la répugnance qu'on lui avait témoignée, mais encore elle renonce volontairement à mériter jamais l'estime des autres. Pour conserver l'amour de son époux, il faut qu'une femme puisse être partout et de tous estimée.

C'est à vous, madame, qu'appartient l'honorable tâche de lui faire comprendre cela.



Rose Himmel à madame Dornig.

Qu'avez-vous fait, chère tante ! Lorsque, si désolée, je m'adressais à vous, non pour vous demander un appui, mais pour vous confier mes peines, que j'étais loin de penser, mon Dieu ! qu'abusant de mes secrets, il vous viendrait à l'idée de tout révéler à celui qui, moins que tout autre, pouvait être mis dans la confidence de mon amour !

M. Albert est revenu ; et instruit par vous d'un nom que j'aurais dû vous taire, il m'a parlé comme si je l'avais moi-même appelé à mon aide. Que va penser Léopold quand il sera instruit de ce retour et du motif qui a ramené près de moi l'homme dont il s'est montré une fois jaloux ? Sous quelque face que j'envisage la position que votre imprudente amitié m'a faite, j'y vois une offense pour M. de Holzheim et un malheur pour moi. Ou bien Léopold suspectera les inten-

tions de M. Albert, et ne voudra pas croire qu'un prétendant repoussé ait pris à cœur de décider notre mariage, qui sait à quelle extrémité l'emportera sa jalousie de nouveau éveillée ! ou bien, disais-je, ce qui est pis encore, sa susceptibilité s'offensera de me voir recourir à un tiers pour me protéger. Me protéger ! contre qui ? contre Léopold lui-même ! Pensez-y donc, ma tante ; c'est une injure que vous lui faites, à ce noble ami ; c'est un tort affreux que vous me donnez auprès de lui. S'il allait s'en irriter au point de ne pas me le pardonner !

Au risque de passer pour ingrate à vos yeux, je vous le dis franchement, ma tante, je vous en veux, je vous en veux beaucoup. C'est la seconde faute que vous commettez ; le passé aurait dû vous éclairer cependant. C'était assez déjà d'avoir écrit sur ce sujet à madame la baronne de Walz ; la réponse qu'elle vous a faite et la prière que je vous adressai en même temps de vous en rappor-

ter, quant au soin de mon avenir, à l'amour et à l'honneur de M. de Holzheim suffisaient, je le pensais du moins, pour vous interdire toute autre démarche dans l'intérêt de mon mariage. Vous vous êtes trop promptement alarmée pour moi, et parce que je vous dis naïvement tous mes petits chagrins, vous me croyez naïvement aussi la plus malheureuse des créatures. Pauvre tante ! que ne voyez-vous le sourire qui perce à travers mes larmes? Vous me diriez alors, ce que je me dis souvent : Rose Himmel, tu es une folle, pourquoi te désoler? il t'aime ! Certainement il m'aime. Quelle autre preuve voulez-vous de la tendresse et du respect qu'il a pour moi? Ne vous suffit-il point de cette proposition de mariage secret que je n'ai pourtant pas accueillie comme il l'aurait voulu, comme je le devais peut-être?

Exagérée dans ma douleur, je suis sans doute inhabile à dire comme il le faudrait, la joie que si souvent j'éprouve, et voilà ce qui

a effrayé votre cœur de mère ; vous n'avez lu que mes plaintes, vous n'entendez pas ce qui chante en moi quand il me regarde ou quand ses douces paroles me reviennent à la mémoire. Et vous m'envoyez un protecteur ! Mais tout le monde m'abandonnerait, chère tante, que je me croirais assez protégée tant qu'il me restera, lui, tant qu'il me dira comme hier encore : Rose, vous me rappelez ma sœur que j'aimais tant ! que j'aimais moins que je ne vous aime, cependant. Tenez, ajouta-t-il avec ce doux sourire qui n'appartient qu'à lui, et dans lequel je devine si bien une prière, un ordre, veux-je dire ; tenez, il ne vous manque, pour que le prestige soit complet, que de porter comme elle un petit ruban de velours cerise autour du cou. A peine Léopold a-t-il été parti que je me suis hâtée d'enrichir ma toilette de l'ornement que lui-même m'avait désigné. Ne faut-il pas que je m'efforce de ressembler à la sœur qu'il a aimée ?

C'est hier au soir que M. Albert est arrivé. Ne me doutant pas du motif de son retour, je lui ai franchement témoigné le plaisir que j'éprouvais à le revoir. Maître Bauer aussi a paru enchanté de sa présence, et ceci ne m'étonne pas, car j'ai deviné enfin pourquoi le mariage manqué et le départ de son ami l'avaient si fort courroucé contre moi. Il y a dans ceci un motif d'intérêt personnel que vous comprendrez facilement.

M. Albert a quelques amis haut placés dans plusieurs États de l'Allemagne ; à part son commerce de soieries, maître Bauer a le projet de se lancer dans les grandes entreprises ; il rêve la fourniture des équipements militaires, non-seulement du grand-duché mais encore de plusieurs autres principautés de la Confédération ; l'appui de l'excellent jeune homme qu'il a su intéresser dans les opérations de sa maison lui est indispensable pour se placer à la tête des négociants de ce pays, et il avait craint que mon refus ne refroidît

par la suite le zèle dont M. Albert lui avait donné d'abord un assez éclatant témoignage en conservant au magasin des Trois Étoiles d'or l'écusson qui décore notre enseigne. Vous connaissez à présent le but de la persécution que j'ai subie, et vous comprenez comme moi pourquoi maître Bauer s'est montré hier si joyeux.

Pour moi, bonne et coupable tante, j'avais trop à me louer de la conduite de Léopold pour être reconnaissante des offres de service de M. Albert. Si je ne vous ai pas complétement démentie auprès de votre envoyé, je lui ai du moins laissé entendre que ses démarches me nuiraient au lieu d'assurer mon bonheur, et que la plus grande preuve d'amitié que je pusse réclamer de lui, c'était de s'en rapporter comme moi à la prudence de M. de Holzheim.

Est-il convaincu? Il n'a pas voulu me le dire; que fera-t-il? Je n'en sais rien; mais s'il arrive malheur, ah! ma tante, que de re-

grets vous vous êtes préparés ! car c'est vous, vous seule qui l'aurez voulu !

Que dirais-je à Léopold s'il me demande compte de la présence de M. Albert chez nous ? Faudra-t-il lui cacher votre démarche, faudra-t-il lui avouer la vérité ? pour la première fois, c'est en tremblant que je me dis : Il viendra demain !

Grâce à vous, je sais maintenant qu'il faut renfermer en soi-même ses souffrances et ses joies. L'expérience coûte cher !



Léopold de Holzheim à la baronne de Walz.

Trois jours, cher ange, c'est-à-dire une éternité, trois jours durant lesquels le service du prince va me tenir éloigné de vous ! Maudit soit le voyage de Son Altesse ! Maudit soit le destin qui ne m'a pas permis de vous fixer

un moment près de moi pendant toute cette soirée que nous avons passée dans les mêmes salons.

Fée insaisissable que vous êtes, feu follet qui attire sans cesse et ne se repose nulle part, ne pouviez-vous donc pas deviner que j'avais besoin de vous parler, ne fût-ce qu'un instant? A quoi pensait donc votre démon familier, lui qui vous inspire si bien? Avait-il donc à vous parler de quelque autre, coquette? Je dois le craindre, puisqu'il ne vous disait rien de moi, madame! Dans le tumulte de la fête, n'auriez-vous pas perdu votre baguette divinatoire?

Peut-être y aurait-il bonne vengeance de ma part à attendre jusqu'à samedi prochain, pour vous apprendre l'issue d'une démarche qui vous causait certaine inquiétude; car, vous ne pouvez vous en défendre, Christianne, vous êtes des nôtres, sinon activement, du moins par l'intérêt que vous prenez au succès de notre glorieuse entreprise! Oui,

je devrais vous punir par mon silence; mais en m'attaquant à votre curiosité, c'est le cœur que je pourrais blesser, un cœur qui est tout à moi. Je dois être ménager de mon bien.

L'heure avancée ne me permet pas de me présenter chez vous; grâce à l'intelligence de Lise, votre nuit sera bonne : avant de vous endormir vous aurez trouvé cette lettre sous votre oreiller.

Vous savez, ma belle complice, comme nous étions ce matin dans l'attente d'un événement funeste; l'obstacle que nous n'avions pas prévu pouvait compromettre, ou perdre peut-être la cause que je sers. Rassurez-vous : rien n'est perdu, rien n'est compromis; l'avenir est toujours pour nous.

Le temps me manque : je ne puis donc vous exposer amplement les motifs qui s'opposent à ce que nous profitions du voyage de Son Altesse pour marcher droit et à visage découvert au but que nous voulons atteindre. Maintenant la précipitation serait dangereuse,

la victoire incertaine. Attendons, attendons encore, et dans quelques jours les obscurs d'aujourd'hui seront des héros. Jusque-là soyons prudents : gardons nos masques.

Inutile est de vous rappeler combien il était important pour nous que ce soir même les signaux fussent changés. La docile Rose avait bien compris ce que je désirais d'elle quand je lui parlai, avant-hier, de certain velours couleur cerise qui allait si bien à la blancheur de ma sœur Hedwige. Ainsi que je l'espérais, elle s'était empressée de donner à nos amis du dehors le signal qu'ils attendaient pour se tenir prêts à marcher. L'inconvénient survenu ce matin ayant dû changer nos dispositions, il fallait en instruire ceux d'entre eux qui ont mission de se présenter à tour de rôle au magasin des Trois Étoiles d'or ; mais comment contraindre Rose à quitter l'ornement dont son confiant amour lui avait fait un devoir, ou, pour mieux dire, une joie de se parer. En me rendant chez Bauer, j'étais,

je l'avoue, dans un cruel embarras. C'est seulement par une querelle qu'il m'était possible de me tirer d'affaire; mais cette querelle, comment la faire naître? Que pouvais-je reprocher à la crédule enfant qui ne m'a donné jusqu'à ce jour que des preuves de tendresse et de dévouement? Eh bien! cette grande difficulté est vaincue! nous triomphons, Christianne! la querelle a eu lieu! Une rupture s'en est suivie, et le maudit velour couleur cerise qui menaçait de tout compromettre a enfin disparu du cou de Rose. Ainsi, vous le voyez, chacun de nous est heureusement à l'abri du danger.

Vous comprendrez qu'il ne m'a pas fallu grand effort de génie pour prévenir l'irréparable malheur que je redoutais et pour trouver un prétexte qui me permît de jouer la colère comme je joue la passion auprès de notre naïve. Vous comprendrez cela, dis-je, quand vous saurez que ce M. Albert, dont je vous ai parlé quelquefois déjà, est revenu

depuis hier au soir s'établir chez son ami Bauer. Le retour de ce prétendu rival, retour dont Rose Himmel n'est pas complétement innocente, a suffi pour fournir à ma jalousie l'occasion de se manifester violemment. J'ai été admirable d'injustice, sublime de cruauté; la pauvre fille va passer de bien tristes moments jusqu'à mon retour; mais puis-je m'en repentir? vous êtes rassurée, et nos amis sont sauvés.



La baronne de Walz à M. D...

Pli pour pli, monseigneur. Au nouveau témoignage de munificence que vous m'avez adressé ce matin, je réponds par une nouvelle preuve de dévouement à la bonne cause. Plaisanterie à part, lisez le billet doux de notre fougueux conspirateur, billet que la flamme de ma bougie a censément dévoré, et

puis dormez sur les deux oreilles. Demain, à votre réveil, vous voudrez bien avoir la galanterie de sermonner vertement vos censeurs, qui laissent dire dans la *Gazette de la Cour* que ma dernière toilette de bal n'était pas irréprochable.

CHAPITRE SEPTIÈME.

VII

Albert à Théodore Seeman.

Nous l'avons lue ensemble, cher Théodore, l'étrange et touchante lettre de cette bonne femme qui, ne sachant où trouver un protecteur pour sa nièce, s'est avisée de penser à moi, à moi prétendant congédié. Dans son honorable, mais pénible confiance, elle

me charge ingénument de lever les difficultés que présente le mariage de Rose Himmel avec mon rival préféré. Vous avez ri de l'étrange situation dans laquelle son inquiétude maternelle me plaçait, car vous ne faites point à l'amour l'honneur de le prendre au sérieux ; mais aussi, Théodore, vous avez admiré avec moi la simplicité de cœur de ma solliciteuse ; cela devait être. Tout ce qui a un caractère de franchise et de bonté vous émeut. Pardonnez-moi ce préambule ; j'avais besoin, d'abord, de vous rappeler la lettre de madame Dornig.

Si le souvenir que cette lecture vous a laissé ne suffit point pour vous faire approuver la résolution que j'ai prise, en vérité, mon ami, je ne sais plus comment il me sera possible de justifier auprès de vous mon brusque départ. Vous m'aviez laissé, je me le rappelle, singulièrement indécis sur la part que je devais prendre à cette affaire ; le cas était fort embarrassant, car il y avait cruauté

à demeurer neutre, et ridicule peut-être à me rendre aux prières de la vieille tante. J'ai mûrement pesé tout cela dans ma sagesse, ou dans ma folie, comme il vous plaira de le dire, et c'est le ridicule que j'ai choisi. Mieux vaut encore donner à rire de soi que de laisser pleurer les autres, quand on a reçu mission de sécher leurs larmes.

Je suis donc parti pour la résidence du grand-duc, secrètement, tout de suite, et sans vous avoir fait mes adieux, comme si j'avais eu honte de moi-même. Ne vous étonnez pas, mon ami, de cette fuite clandestine et précipitée ; lorsqu'on s'est, ainsi que moi, arrêté avec tant de peine au parti le plus violent, ce n'est pas le blâme qui doit s'ensuivre que l'on redoute, mais la discussion calme qui pourrait, en nous éclairant, ébranler notre résolution, et, par conséquent, nous ranger à l'avis que nous étions nous-mêmes tout près d'adopter. J'ai fui devant la lumière, je me suis jeté en aveugle au milieu d'em-

barras et de périls sans nombre. Que votre prudence en murmure, d'accord ; mais elle ne peut plus m'arrêter sur le penchant qui m'entraîne. J'ai été où le cœur m'appelait, sans prétendre pour cela me soustraire pour toujours à votre justice. Laissez maintenant la fatalité souffler dans ma voile et me conduire, vous me condamnerez au retour.

Ma vanité serait flattée d'avoir à vous apprendre que j'ai été accueilli par Rose comme un libérateur. La pensée d'une bonne réception, je l'avoue, n'était pas le moindre des motifs déterminants de mon voyage. L'émotion de surprise, ou, en admettant que je fusse attendu, la joie que ma présence allait causer à la chère et cruelle fille, me rendait impatient d'arriver.

A ma honte, je dois en convenir, mon ami, je n'ai point eu à me féliciter de mon empressement.

Tout occupée de son amour, trop confiante en cet amour, peut-être, Rose a refusé mes

services sans songer à me prouver qu'elle avait compris combien il devait m'en coûter de les lui offrir. Elle n'a paru touchée que du déplaisir présumable que la démarche de sa tante causerait à M. de Holzheim, s'il venait à en être instruit. Bref, attiré là-bas par une résolution que j'oserai nommer héroïque, ma sollicitude a été envisagée comme une importunité, et l'on a reculé devant la pensée de ma généreuse intervention, avec autant d'effroi que si, au lieu d'un plan de pacification, je n'eusse apporté que des obstacles.

Je ne dissimule rien, vous le voyez, du sot rôle que j'ai joué à mon arrivé chez Bauer. Mon dépit était tel qu'il m'a rendu insensible aux témoignages d'amitié que j'ai reçus du maître de Rose. J'ai été ingrat envers lui comme elle l'était envers moi : le mauvais exemple est contagieux.

Tout autre à ma place aurait immédiatement repris la poste et abandonné mademoi-

selle Himmel aux hasards d'un mariage clandestin ; la raison le voulait ainsi, direz-vous. La raison ! masque transparent sous lequel l'égoïsme laisse voir en plein son visage. Et puis la raison n'a rien à faire ici : il s'agit d'ELLE.

Théodore, je vous ai bien souvent parlé de Rose, n'est-ce pas ? Vingt fois je vous en ai fatigué jusqu'au point de vous faire dire : Assez ! Vous croyez la connaître : non, non, mon ami, vous ne la connaissez pas ; non, sans l'avoir vue vous ne pouvez pas comprendre qu'en dépit d'elle, et malgré soi-même, il faut subir le charme de sa candeur indicible et de sa pureté d'ange. Enfin, le besoin de la savoir heureuse est si impérieux que, tout blessé qu'on soit de l'amour qu'elle a pour un autre, on s'intéresse à cet amour, et, lâchement, si vous le voulez, mais avec la conviction, cependant, que ce qu'on fait est bien, on se résigne à braver jusqu'aux refus de l'adorable enfant pour lui assurer un bon-

heur qu'elle semble rougir de vous devoir.

Je l'aime, je souffre, je reste.

A propos de mon amour et de mes souffrances, vous savez, mon cher Théodore, que les remèdes de bonne femme ne sont pas si fort à dédaigner que nos grands médecins veulent bien le dire. Entre mille, il en est un que j'ai expérimenté dix fois, et qui consiste à exposer au feu la brûlure qu'on s'est faite. L'excès de la douleur finit par tuer le mal.

Je ne m'explique pas davantage, mais, encore une fois, j'aime et je reste.



Le même au même.

Ah! Dieu merci, voilà enfin une belle journée. Mais avant d'en venir à celle-ci, il faut que je vous parle, mon ami, de la triste

scène qui s'est passée le lendemain de mon arrivée chez Bauer.

Je vous ai dit les usages de la maison : là le chef et les employés dînent tous les jours ensemble ; survient-il un invité, on se serre un peu pour lui faire place ; mais de quelque rang que soit le nouveau venu, il doit subir les convives accoutumés de son hôte ; car, invariablement, chacun de ceux-ci a son couvert mis à la table du maître.

Avant-hier, à l'heure du dîner, nous nous trouvions réunis dans la salle à manger, Rose exceptée, nous étions au complet. Une affaire de quelque importance, affaire de commerce, bien entendu, retenait ma jeune protégée au magasin.

Tout à coup un cri sinistre se fait entendre, et au même moment, le bruit sourd et mat d'un corps qui tombe lourdement sur le parquet arrive jusqu'à nous. C'est à qui se précipitera le plus vite dans l'endroit d'où le cri et le bruit de la chute sont partis ; j'arrive le

premier, et j'ai la douleur de trouver étendue sur le palier, et devant la porte entr'ouverte du magasin, la pauvre fille qui venait de perdre connaissance. Elle se débattait, en proie à de violentes convulsions.

Nous nous regardâmes avec effroi et surprise. Qui donc était venu? Que s'était-il passé? On se demandait cela mutuellement, mais sans pouvoir se répondre; et en même temps on essayait, à force de soins, de calmer la malheureuse petite et de rouvrir ses yeux à la lumière. Bauer, qui n'était pas moins que les autres occupé à la soulager, se doutant bien, comme je le soupçonnais moi-même, que sa passion secrète ne devait pas être étrangère à cet événement, Bauer, dis-je, lançait de temps en temps vers moi des regards furieux, dont le sens ne m'échappait pas. Il y a ceci d'étrange dans l'amitié que le marchand des Trois Etoiles d'or éprouve pour moi : le brave homme tient tant à me voir heureux, qu'il me fait presque un crime de

ce que je n'ai pas su contraindre sa demoiselle de boutique à m'aimer, et l'amour que celle-ci a pour un inconnu, Bauer me le reproche, non moins que si je l'avais moi-même volontairement imposé à Rose Himmel.

Je reviens à notre malade.

Après un temps assez long pour nous inspirer les craintes les plus vives, la crise enfin céda à mille soins prodigués. Rose, alors, revenue à elle, étonnée, honteuse de se voir ainsi l'objet de notre sollicitude, se cacha le visage dans ses mains et laissa éclater les sanglots qui l'étouffaient. Le maître, pour en finir sur-le-champ avec la curiosité des commis, vivement excitée par l'accident survenu à leur compagne, prit la parole :

— La petite n'a plus besoin de nous; à table, messieurs, dit-il, je n'aime pas à manger froid.

L'ordre était donné ; on obéit.

Seul alors je demeurai obstinément auprès de Rose : j'avais deviné que, de ce mo-

ment, devait commencer mon rôle de protecteur.

Je n'eus pas besoin d'employer la prière avec la jeune fille pour connaître le motif de la crise nerveuse qu'elle venait d'éprouver ; elle prévint les questions que je me disposais à lui faire, et, tout en me remerciant avec une sorte d'ironie des soins qu'elle me devait, Rose m'avoua franchement que j'avais seul à m'accuser de la pénible scène qui venait de se passer. Vous jugez de ma surprise; j'ai presque dit de ma douleur ; car le reproche était fait avec tant d'amertume, car il y avait une résignation si désespérée dans ces paroles : « Je vous le pardonne, monsieur, » que sous le poids d'un tel pardon je me sentais le cœur brisé. Innocent, je subissais les déchirements du remords ; c'était vraiment à maudire les intentions les plus généreuses, à l'égal d'un crime ! Mais enfin, quelle faute avais-je donc à me reprocher ?

Ce tort immense, vous le devinez, mon

cher Théodore : c'était d'avoir cédé si promptement aux prières de la tante.

Les craintes de Rose s'étaient réalisées. M. de Holzheim avait appris mon arrivée ; il était venu s'en expliquer avec elle ; il l'avait accusée d'indiscrétion, de défiance ; en vain la pauvre enfant s'était efforcée de lui prouver combien peu elle était coupable envers lui, le jaloux n'avait rien voulu entendre, et, emporté jusqu'à la violence, il avait de sa propre main arraché certain ruban de velours que Rose portait au cou, puis, le brisant, il s'était écrié :

— Rien, non, rien ne peut plus exister entre nous deux.

Cela dit, M. de Holzheim avait quitté Rose pour ne plus la revoir. Tant qu'elle était restée en presence du furieux jeune homme, comme elle espérait encore lui faire entendre le langage de la raison, elle avait trouvé assez de force dans le sentiment de son innocence pour ne pas succomber à l'émotion

que cette injuste querelle lui causait; mais quand il fut parti, parti, je vous l'ai dit, en la menaçant de ne plus la revoir, alors rien ne la soutenant plus, elle s'abandonna à toute l'impétuosité de son désespoir trop long-temps comprimé ; la réaction fut terrible.

— Vous le voyez, me dit-elle en tournant vers moi son visage pâle et beau comme l'image de marbre sur laquelle le ciseau de Canova fit jaillir en traits de génie l'expression sublime de la douleur antique, vous le voyez, ce que j'avais prévu hier est arrivé aujourd'hui; mais je croyais au moins qu'il ne refuserait pas de m'entendre. Hélas ! je ne savais pas encore que plus l'amour est puissant plus il est impitoyable : il m'aime trop pour être indulgent.

Elle parla ensuite de mon éloignement comme de l'unique service qu'il fût en mon pouvoir de lui rendre pour ramener à elle son jaloux désabusé.

— Si vous avez pour moi l'amitié que vous

dites, ajouta Rose, vous ne prolongerez pas votre séjour ici. D'ailleurs, après ce qui s'est passé aujourd'hui, je ne pourrai moi-même y demeurer plus longtemps ; il doit vous être pénible de me voir souffrir ; et, je vous l'avoue, monsieur Albert, je serai plus tranquille, sinon plus heureuse, quand celui qui m'a fait involontairement tant de mal, ne me rappellera plus, par sa présence, que j'ai perdu, grâce à lui, l'espoir d'appartenir à Léopold.

Le congé était clair, l'ordre formel ; jamais obligeant maladroit, pressé par l'embarras que lui-même avait fait naître, ne s'était vu plus positivement repoussé. Je tins bon, cependant ; je fis comprendre à Rose que cette question de départ ou de séjour m'était devenue personnelle, et que si son chagrin ne lui laissait pas assez de liberté d'esprit pour l'envisager sous ce point de vue, je devais, moi, l'envisager sous son véritable jour.

— Votre repos exige que je parte, lui ré-

pondis-je, c'est possible ; mais je ne puis cependant me rendre à cette considération, toute puissante qu'elle soit, attendu que le soin de mon honneur m'ordonne de demeurer. En obéissant à vos ordres, je ne convaincrais pas M. de Holzheim de votre innocence, et il croirait que j'ai fui devant sa colère. Certes, je n'ai pas l'intention de me donner auprès de lui une réputation de bravoure, mais je ne puis laisser à personne le droit de m'accuser de lâcheté.

Rose comprit mon scrupule et en accepta avec résignation les conséquences, tout en regrettant, ce qui était peu flatteur pour moi, que les exigences de la susceptibilité humaine s'opposassent à mon départ.

Mon séjour toléré, nous convînmes tous deux du mensonge qu'il fallait imaginer pour cacher à Bauer la véritable cause de l'évanouissement. Je me chargeai d'aller au-devant de l'interrogatoire que le terrible homme se préparait à faire subir à Rose ;

celle-ci, pour sa part, me promit d'avoir assez de force et de courage pour continuer à demeurer le reste du jour au magasin, comme si elle n'eût éprouvé qu'une indisposition passagère. Bauer ne me parut pas ajouter grande confiance à ce que je lui dis touchant la crise nerveuse de la jeune fille; mais le soin que prit Rose de s'observer et l'activité qu'elle mit à s'occuper des affaires de la maison, activité fiévreuse, comme vous vous l'imaginez bien, suffirent pour arrêter toutes les conjectures que l'événement pouvait faire naître.

— Passe pour cette fois, me dit Bauer hochant la tête d'un air peu convaincu; mais si de pareils accès devaient se renouveler, je me verrais forcé, malgré l'intérêt que vous lui portez et la bonne volonté que j'ai pour vous et pour mademoiselle Rose, de l'obliger avant peu à faire place à une autre dans mon comptoir. La tenue modeste de ma maison ne me permet pas le luxe des filles nerveuses.

Je m'attendais à recevoir, le soir même, une provocation en règle de la part de M. de Holzheim, ou, du moins, la demande d'une explication que j'avais hâte d'entamer avec lui. Mon espoir fut trompé; la soirée se passa sans que j'entendisse parler de lui. Je fus doublement blessé de ce silence. D'abord, il me fit suspecter un instant la grande passion que Rose se flattait d'inspirer au noble comte, et j'allai jusqu'à suposer que j'avais été non pas l'objet, mais le prétexte d'une rupture que celui-ci désirait peut-être depuis longtemps.

Eh bien! direz-vous, voilà qui ne devait point être affligeant pour moi, puisque je m'obstine à aimer cette fille. Le seul bonheur que je puisse ambitionner, c'est d'avoir, tôt ou tard, à la consoler des chagrins de la désillusion. De quelle pâte est pétri notre cœur pour qu'il soit si prompt à s'offenser de ce qui devrait faire sa joie? Qui résoudra la question? Ce ne sera pas moi. Ce que je

puis vous dire, mon ami, c'est que je me sentais indigné en pensant que l'amour de M. de Holzheim pouvait n'être rien de plus qu'un caprice de grand seigneur; mais ensuite, réfléchissant à la scène violente qu'il avait faite, c'est mon amour-propre qui souffrit de sa conduite envers moi. Il ne m'écrivait ni pour m'appeler en duel, ni pour me demander compte de ma présence; donc j'étais à ses yeux un rival de trop peu d'importance pour qu'il crût devoir entrer en relation avec moi, avec moi dont il daignait cependant être jaloux.

J'ai passé une nuit fort agitée; quand les mauvaises pensées cessaient de me tenir éveillé, les mauvais rêves ne tardaient pas à troubler mon sommeil; le jour est venu enfin, je l'attendais avec impatience, car à force d'interpréter le silence de ce Léopold, j'en étais venu à me dire que peut-être de son côté il attendait ma visite. Il avait fait la première démarche, la seule qu'il pût se per-

mettre ; car c'était de Rose à lui et non pas de lui à moi que l'explication devait d'abord avoir lieu. Elle ne lui avait pas paru satisfaisante ; je ne pouvais lui imputer à tort sa susceptibilité ; loin de plaider contre lui elle me prouvait la réalité de son amour. Mais enfin, mon nom avait été prononcé par lui dans la querelle, mais quoique indirectement, la provocation était venue jusqu'à moi; il n'avait point, lui, à me demander les preuves de l'innocence de Rose, tandis que c'était mon devoir d'aller franchement à lui pour justifier la pauvre fille injustement accusée. Ce raisonnement avait-il quelque valeur ? Je vous le demande ; mais la résolution qu'il fit naître me parut avoir quelque chose de digne, de noble, de convenable, et, bien décidé alors à remplir honorablement les intentions de la vieille tante, je sortis de chez Bauer sans laisser soupçonner à Rose que, toujours occupé du soin de son bonheur, j'allais tenter de la réconcilier avec M. de Holzheim.

Ici commence pour moi une série de mécomptes dont je vous épargnerai les détails ; qu'il vous suffise de savoir que n'ayant pas rencontré Léopold chez lui, je me rendis au palais du grand-duc , où son service l'avait fait appeler dès la pointe du jour. Là j'eus le déplaisir d'apprendre qu'il avait suivi Son Altesse jusqu'à une résidence d'été située à douze milles de la capitale, et où le prince ne devait s'arrêter que quelques heures avant de poursuivre un voyage qui devait durer trois jours. Depuis une heure seulement on s'était mis en route.

Que faire? Retourner sur mes pas? Un Romain serait rentré. Je n'ai, Dieu merci, ni les vertus ni les préjugés des illustres de l'antiquité; de plus, j'étais en veine d'activité; les obstacles contre lesquels venaient se heurter mes bonnes résolutions au lieu de m'abattre donnaient à mon courage un nouveau ressort; il me semblait indigne du rôle de protecteur que j'avais accepté de reculer

devant une course de quelques milles quand il dépendait de moi peut-être d'abréger de trois jours les souffrances de Rose.

Vous riez encore, je le parie, cher Théodore, en me voyant de là-bas courant sur les grandes routes, à la poursuite de mon rival, non pour lui demander raison d'un amour qui m'offense, mais pour lui déclarer humblement qu'il a grand tort d'être jaloux de moi, et que je suis incapable de lui porter ombrage; enfin, pour lui dire à peu près comme le balourd de je ne sais quelle comédie française :

Regardez-moi, monsieur, est-ce qu'on peut m'aimer?

En fait de nobles prouesses, don Quichotte en compte de moins extravagantes que celle-là; c'est possible. Mais n'est pas sage qui veut, et puis, avant de me condamner, il faudrait, comme moi, avoir vu pleurer Rose Himmel.

Pendant la route, je n'avais qu'une crainte : c'était d'arriver trop tard. Un voyage inutile m'eût couvert de honte à mes propres yeux, car, vous le savez, c'est l'insuccès qui fait seul le ridicule des situations *risquées*. La fortune, qui n'avait cessé de me narguer de relais en relais, me devint favorable aussitôt que je fus en vue de la résidence d'été. C'est seulement à cette longue distance de mon point de départ que j'eus le bonheur d'apercevoir, au repos, les équipages du prince. Je vous dis, mon ami, que le destin voulait réparer ses torts envers moi, car, ayant mis pied à terre, l'officier à qui je m'adressai pour savoir où trouver le comte de Holzheim me répondit, avec une grâce parfaite :

— Je suis heureux, monsieur, d'avoir à vous dire que vous parlez à celui qui peut mieux que personne, vous renseigner ; Léopold de Holzheim est devant vous.

Sa tenue pleine de distinction, son extérieur où se faisait remarquer je ne sais quoi

d'engageant, m'avaient frappé à la première vue ; c'est pourquoi j'avais été droit à lui d'abord, bien qu'il y eût là plusieurs autres gentilshommes à qui j'aurais pu tout aussi bien m'adresser. Il me suffit de le voir pour comprendre qu'il avait pu sans peine se faire aimer de la charmante Rose. Quoique mon amour-propre en puisse murmurer, je l'avouerai franchement : il y aurait crime à désunir un si beau couple.

Mais j'oublie que, pour vous, il y a encore entre eux rupture complète ; je reviens à mon entrevue avec Léopold.

Trop d'indiscrets nous entouraient pour qu'il me fût possible de faire part à M. de Holzheim du motif qui me mettait ainsi à sa poursuite. Comme il avait peu de temps à me donner et qu'il ne pouvait s'éloigner du château, nous entrâmes chez le concierge, qui tient tables dressées pour les visiteurs que la curiosité amène à la résidence. Bientôt tous deux, tête à tête, nous entrâmes en pourparler.

Afin d'asseoir du premier coup la conversation sur son véritable terrain, je commençai par me nommer.

Le comte de Holzheim, avec une politesse exquise que ne gênait en rien le sans-façon de bon goût que tout homme bien élevé apporte dans ses relations avec les gens de sa condition et de son âge, me répondit qu'il était désolé que le service du prince l'eût empêché de prévenir ma démarche, car partout et en toute circonstance, ajouta-t-il, on doit tenir à honneur de se rencontrer avec le fils de l'illustre docteur Albert Kleinod. Il me parla de mon père, qui avait été le condisciple du sien, avec un respect, une vénération qui me prirent au cœur, et me mirent en même temps fort à l'aise pour entamer le chapitre de notre rivalité.

Léopold sourit, non pas de cet air impertinent que prend la supériorité dédaigneuse, et qui écrase sous la honte ou redresse d'indignation celui à qui ce sourire s'adresse. C'est

avec bienveillance qu'il me sourit quand je lui parlai de Rose. — Elle eût été plus heureuse de n'aimer que vous, dit-il alors. Je vis que la jalousie était encore la plus forte chez lui. Aussi, prenant courage à ma mission de conciliateur, je plaidai chaudement la cause de cette chère fille ; je lui dis toute la vérité sur mon voyage ; je ne lui déguisai rien du but que je m'étais proposé d'atteindre et des moyens que je comptais employer pour justifier la singulière confiance de madame Dornig. Poussé à la franchise par le sincère regret qu'il me témoigna de sa violence de la veille, je crus devoir, pour achever de justifier Rose à ses yeux, lui raconter comment j'avais été reçu par celle que je venais protéger.

Léopold me prit les mains ; il me remercia affectueusement de mon zèle, de mon dévouement en faveur de sa promise, et, de tout cœur, il me plaignit des tribulations que me causait un amour auquel moins que personne j'aurais dû m'intéresser.

Mon rôle, que je supposais d'abord si pénible à remplir, me devint doux, pour ainsi dire, grâce au soin que semblait prendre Léopold de m'en aplanir les difficultés ; ses remords avaient prévenu mes reproches, et la réconciliation que je venais négocier, déjà il l'avait désirée.

— Écririez-vous à Rose, lui demandai-je, tout ce que vous venez de me dire ?

— Je le signerais de mon sang ! me répondit-il.

— Non, répliquai-je souriant à mon tour, c'est assez de l'encre de l'hôtelier, de votre nom au bout de cette plume d'auberge, pour que la victime pardonne à son persécuteur.

Il se fit un mouvement dans la cour du château ; on vint avertir le comte de Holzheim que le prince se préparait à partir. Il écrivit à la hâte quelques lignes empreintes du repentir le plus profond, et toutes brûlantes de l'amour le plus vif ; puis, me demandant pardon d'oser me charger d'un tel message, il

exprima, en me quittant, le désir de voir notre rivalité de quelques jours se changer en une inaltérable amitié.

— Nous reparlerons du mariage à mon retour, dit-il. Je lui serrai la main ; il alla rejoindre l'escorte du grand-duc.

Je n'ai point comme vous, mon ami, cette sage défiance qui fait voir sur chaque visage un masque à soulever, dans chaque parole une pensée qui se déguise ; aussi plus que vous suis-je exposé à être trompé dans mes jugements sur les hommes ; cependant je ne crois pas avoir fait erreur en jugeant favorablement du caractère et des intentions de Léopold ; autrement, ce serait à renoncer au monde, à ne plus croire même en vous.

Jusqu'à l'événement, je veux me persuader que Rose, en le préférant à moi, a fait choix du plus digne : il n'y a que les sots qui s'imaginent se laver de la honte d'une défaite et garder intacte leur réputation de courage en proclamant qu'ils ont été vaincus par des

lâches. Léopold n'aime pas mieux que moi, sans doute, mais peut-être mérite-t-il mieux d'être aimé.

Ah ! mon ami, si j'avais pu supposer que je dusse jamais entrer en concurrence avec un si élégant cavalier, il y a longtemps, ma foi ! que je chasserais l'ours blanc au cap Sévéro-Vostochnoï. Maudite bourse, pourquoi les mailles n'étaient-elles pas plus solides !

Vous dirai-je maintenant mon impatience du retour, l'inquiétude causée par ma longue absence chez Bauer, et la surprise de Rose quand je lui donnai le billet de Léopold ? Non, tout cela ne peut pas se décrire ; il faut l'avoir éprouvé, il faut l'avoir vu pour le comprendre. Hier, la douleur avait été sur le point de la tuer ; c'est de joie aujourd'hui que la pauvre enfant a failli mourir. Comme j'avais exigé de Léopold que sa liaison avec Rose ne demeurât pas plus longtemps secrète, et qu'il s'était résigné de la meilleure grâce du monde à ce que je déclarasse hautement

ses prétentions, si je ne mis pas tout le magasin dans la confidence de cet amour, du moins j'en parlai sans détour à maître Bauer, qui demeura tout ébahi et de la générosité de ma démarche, et de l'honneur qu'une telle alliance allait faire rejaillir sur sa maison. C'était à y fixer éternellement la vogue. L'homme est toujours homme, et le marchand l'est plus que tout autre, envisagé au point de vue de l'intérêt personnel, cet infatigable pivot sur lequel tourne à tout vent la noble race humaine.

Rose cessa d'être pour lui la fille nerveuse dont il avait hâte de débarrasser son comptoir ; il ne vit plus en elle que la glorieuse héroïne d'un roman plein d'intérêt, et pour la première fois il m'avoua qu'il avait toujours beaucoup aimé les romans. S'il n'en lit jamais, la faute en est à son commerce qui ne lui laisse pas un moment de loisir.

Quant à moi, je ne suis plus pour elle cet ami importun dont le retour était considéré

comme un malheur et la protection comme une gêne insupportable ; je suis son sauveur, son frère.

— Eh bien, ma sœur, lui ai-je dit en la quittant ce soir pour vous écrire cette longue lettre, si vous croyez me devoir quelque reconnaissance pour la peine que j'ai prise d'aller si loin vous chercher des consolations, il vous est bien facile de vous acquitter à l'instant même envers votre frère, donnez-lui ces deux brins de velours rouge que vous portiez hier en collier et que le jaloux vous a si cruellement arrachés. C'est un souvenir qui doit s'effacer de votre mémoire, mais que je tiens à conserver.

Elle a hésité ; j'ai deviné ses scrupules. N'est-ce pas moi qui le ramène vers vous ? ajoutai-je. Ces derniers mots l'ont décidée à me donner le collier de velours dont le brisement a terminé la furieuse querelle.

Mais pourquoi vous parler de ce don ? Ne dirait-on pas que je crains de n'avoir pas

assez à rougir avec vous de mes faiblesses ? Après tout, avouez-le, voilà une belle journée.



Rose Himmel à madame Dornig.

Un bien triste événement est arrivé chez nous, bonne tante ; vous ne le déplorerez pas moins que moi, j'en suis sûre, quand vous saurez que c'est sur notre ami, M. Albert, que le malheur est tombé.

Qui m'eût dit qu'à une lettre toute pleine de joie et de reconnaissance comme celle que je vous écrivais hier au retour de notre ami, succéderait aujourd'hui l'annonce d'une catastrophe si pénible ? Il est dit qu'en ce monde ce sont les meilleurs qui ont toujours le plus à souffrir.

Je suis encore si émue de ce qui s'est passé

que c'est à peine si je sais comment vous en parler.

Ce matin, à peine faisait-il jour, des hommes de la police se sont présentés à la porte de la maison ; on nous a fait lever, on a tout bouleversé, on a fouillé partout, dans le magasin, dans nos chambres, pour découvrir, disait-on, les preuves d'un complot ; et comme maître Bauer protestait de son amour et de son dévouement pour le grand-duc, l'officier de justice qui commandait le détachement lui a répondu :

— Ce n'est pas vous qu'on soupçonne, vous n'êtes nullement compromis dans cette affaire ; on sait fort bien que si vous aviez pu supposer que vous receviez ici un ennemi du gouvernement, vous n'auriez pas attendu notre visite pour lui fermer votre porte.

Tous nos regards se tournèrent aussitôt vers M. Albert, non pas qu'aucun de nous pensât à mettre en doute son innocence, mais parce que c'était lui que les paroles de l'offi-

cier de justice paraissaient désigner. Ce dernier, s'adressant à notre ami, lui demanda s'il n'avait pas fait la veille un voyage à la résidence d'été; M. Albert n'avait point à le nier; le motif de ce voyage était si généreux, qu'il ne pouvait que se montrer fier de l'avoir entrepris.

— C'est tout ce que je voulais savoir, reprit l'officier. Maintenant, ajouta-t-il, que monsieur veuille bien nous suivre à la geôle, où j'ai ordre de le conduire.

Nous étions tous frappés de stupeur. Le digne jeune homme prit soin de nous rassurer.

— Ce ne peut être qu'une méprise, nous dit-il; faites toujours mettre mon couvert, car je compte bien être de retour ici à l'heure du déjeuner.

On l'entraîna!

Maître Bauer était trop préoccupé du désordre de son magasin pour songer à accompagner le prisonnier.

Ah ! si j'avais osé le suivre!

Au déjeuner, point de nouvelles de M. Albert ; au dîner, même inquiétude et même silence sur son compte ; enfin ce soir le patron s'est décidé à envoyer ses commis aux informations, et j'ai eu la douleur d'apprendre que le prisonnier, gravement compromis, était retenu au secret le plus rigoureux. A cette déplorable nouvelle, l'égoïste Bauer s'est contenté de nous faire observer que c'était au moins une grande consolation que de pouvoir dire qu'on n'avait rien trouvé chez lui.

Rien, dites-vous? mais malheureux, on y a trouvé votre ami !

Que Léopold revienne donc bien vite ! il est puissant, il est sensible, lui ; il ne pourra refuser de s'intéresser à celui qui a pris soin de nous réunir, surtout quand il apprendra que c'est le voyage à la résidence d'été, voyage entrepris dans notre unique intérêt, qui a causé cette erreur de la justice.

Tout mon espoir est dans le crédit du

comte de Holzheim. Dieu ! que l'absence du grand-duc ne se prolonge pas au delà de trois jours !



Rose à Léopold.

J'espérais vous voir, monsieur, votre service à la cour ne vous a pas permis sans doute de venir demander à monsieur Bauer des nouvelles de son ami, et comment il s'était trouvé de son rapide voyage à la résidence du grand-duc. Comme il se pourrait que nous fussions privés de l'honneur de votre visite par des empêchements semblables à ceux qui vous ont retenu au château, depuis avant-hier que vous êtes de retour, j'ose prendre la plume pour m'adresser à vous. Ne m'en veuillez pas de ce que je montre tant de hardiesse : ce n'est pas pour moi que j'écris.

Ma prière a pour objet une personne à qui tous deux nous devons notre intérêt : il s'agit

de M. Albert Kleinod qu'on retient enfermé sous les verrous de la geôle. Le motif de son emprisonnement, vous le savez plus au juste que nous ; le prétexte de cette rigueur, c'est le voyage qu'il fit le jour du départ de Son Altesse. Est-il besoin que je rappelle à votre souvenir l'intention généreuse qui guidait cet excellent jeune homme sur la route que vous suiviez ce jour-là! Mieux que moi vous savez ce qu'il faut faire pour qu'il nous soit rendu ; je ne puis que faire des vœux et vous supplier.

Oh ! qu'il est beau d'avoir en même temps et pouvoir et bonne volonté !



Réponse.

Je savais l'événement. Arrivé trop tard pour avoir pu contribuer à la mise en liberté

de M. Albert Kleinod, j'ai du moins le bonheur de vous apprendre qu'il a cessé depuis hier d'être détenu à la geôle. Il est libre ; mais à la condition de ne plus séjourner dans la capitale du grand-duché. C'est sous escorte qu'il a été conduit immédiatement hors de la ville, avec défense d'y revenir jamais. On ne lui a pas même permis d'écrire à Bauer, toute correspondance avec les habitants de la résidence lui est formellement interdite.

Il est inutile, lui a-t-on dit, que vous tentiez de donner de vos nouvelles aux amis que vous laissez dans ce pays ; on saisira vos lettres, et elles ne pourraient que compromettre les personnes à qui elles seraient adressées. Ainsi c'est un adieu que vous devez dire à M. Albert. Dans cette triste circonstance, je ne puis que mêler mes regrets aux vôtres.

C'est, croyez-le bien, par respect pour le malheur que je m'interdis l'expression d'un sentiment dont la sincérité vous est connue.

CHAPITRE HUITIÈME.

VIII

La baronne de Walz à M. L*.**

Non, monseigneur, je n'ai point, tant s'en faut, assez de vanité pour supposer que la faible lueur de ma raison puisse être pour Votre Excellence un guide plus sûr que ses propres lumières. Si brillant qu'il soit par lui-même, tout météore s'annihile en mêlant

son éclat à celui du soleil. Or, folle femme du monde, parfaitement pénétrée que je suis du sentiment de mon infériorité, je ne puis que me prosterner humblement devant votre incontestable génie.

Me voici donc à vos genoux.

Les temps sont bien changés, n'est-ce pas? et les rôles aussi, vous le voyez. Me voici à vos genoux, dis-je, et j'y veux demeurer pour avoir le droit de vous dire avec le profond respect qui vous est dû :

Monseigneur, vous êtes le plus grand homme d'État du XIXe siècle! Allons, ne faites pas l'embarrassé, ne jouez pas à la modestie : ce que je dis, vous le pensez, nous en sommes convenus tous deux plus d'une fois d'ailleurs ; attendez, je reprends. Monseigneur vous êtes le plus habile des ministres, le plus fin des diplomates, ceci soit dit encore entre nous; Metternich ne s'en doute pas et Talleyrand n'en saura rien, je me résume : Monseigneur, nul ne peut vous être

comparé, et il ne vous manque enfin pour être sans cesse l'égal de vous-même, que d'avoir toujours le sens commun.

Voilà où je voulais en venir. La chute vous étonne, elle a révolté votre dignité peut-être ; mais pour pardonner à la suppliante une telle énormité, je crois qu'il me suffira de rappeler à Votre Excellence que celle qui vous parle est à deux genoux devant vous. Elle n'exige pas que vous l'aidiez à se relever aussi gracieusement qu'elle le fit tant de fois alors que, vous venant en aide, elle vous obligeait à quitter l'attitude de solliciteur qui vous seyait à ravir, je le confesse.

Encore une fois, monseigneur, j'ose vous le dire, si vous n'avez pas quelque perfide arrière-pensée, vous venez dans cette circonstance de manquer totalement de sens commun.

Eh quoi ! lorsque mes renseignements sont si positifs, quand les vrais coupables vous sont bien connus, c'est sur un innocent que

retombe votre justice ! Je ne plaide pas pour lui, je ne le connais pas cet Albert Kleinod, mais je puis répondre cependant qu'il est plus que personne étranger à la grande entreprise dont vous et moi avons le secret. Je pensais, toujours suivant les calculs de ma faible intelligence, que le voyage de Son Altesse, voyage conseillé par vous, dit-on, devait vous être une merveilleuse occasion pour frapper un grand coup d'État, et qu'au retour Léopold que je vous ai livré, mais seulement pour qu'il fût sauvé, qu'au retour, dis-je, Léopold voyant le complot éventé, ses amis politiques dispersés çà et là, les uns exilés, les autres gardés à vue, se trouverait naturellement forcé d'abandonner un dessein désormais sans importance et sans but, puisque bras et têtes eussent manqué à l'exécution.

Ceux qui ont dirigé vos soupçons sur l'ami de Bauer vous ont mal servi, monseigneur, et je m'étonne que vous ayant si bien instruit du nom et de la demeure des principaux me-

neurs de cette affaire, vous vous en soyez pris justement à celui que je n'avais nulle raison de vous nommer.

Pourquoi ce silence à l'égard des autres? Pourquoi cette rigueur envers celui-ci?

Pourquoi tous ces pourquoi? allez-vous dire. Quel est mon droit pour oser vous interroger? Le droit des femmes, c'est la tyrannie que leur permet d'exercer même une Excellence; jadis vous vous êtes dit mon esclave; il est vrai que depuis nous avons, de bon accord, brisé tous deux la chaîne, mais avec le collier rompu ne s'en va pas l'empreinte. Monseigneur, souvenez-vous du passé et répondez-moi.

Avez-vous donc résolu de laisser aller les choses jusqu'à ce que, le complot éclatant au grand jour, il ne vous soit plus possible de sauver la tête que, sur l'honneur, vous vous êtes engagé à respecter? Faut-il que les conspirateurs se montrent tout armés et prêts à envahir le château pour que vous jugiez qu'il

est temps d'agir contre eux? Mais alors Léopold aura pris ouvertement part à la sédition, alors il ne dépendra pas de vous de l'épargner ou de le livrer à la justice, et c'est justement ce que j'ai voulu éviter quand je vous ai révélé le secret qu'il ne m'avait pas encore confié. Monseigneur, vous oubliez peut-être que je ne vous ai pas vendu le comte de Holzheim, et que la première clause de notre traité, au contraire, portait qu'il ne serait pas même compromis. Vous n'avez point encore manqué à vos engagements, je le sais; mais vos lenteurs, mais l'arrestation de ce jeune homme, arrestation que vous n'avez dû ordonner que parce qu'Albert Kleinod a eu un entretien avec Léopold à la résidence d'été, tout cela, je vous le dirai franchement, me cause d'étranges inquiétudes sur vos intentions cachées. Je fais injure à Votre Excellence en doutant de sa loyauté; mais malgré moi je doute. Savez-vous bien où en sont les choses, monseigneur, pour toujours

reculer devant la pensée d'arrêter le mal et d'étouffer à bas bruit le complot? Léopold, réconcilié avec Rose Himmel par l'entremise d'Albert, a compris qu'il ne pouvait continuer à la voir assidûment, s'il ne parlait ouvertement de mariage et même de mariage prochain; car les obstacles qui devaient, disait-il à Rose, retarder leur union jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de sa majorité, ces obstacles, on n'eût pas tardé à le savoir, n'étaient que des prétextes à la faveur desquels il poursuivait son plan d'insurrection sous l'apparence d'une intrigue d'amour. Léopold n'a de parents qu'à un degré assez éloigné pour que ceux-ci ne puissent apporter qu'une opposition sans valeur à son projet de mésalliance. Léopold ne dépend que de lui-même, ou plutôt c'est à moi qu'il appartient; et c'était afin qu'il fût sauvé que je lui avais donné votre honneur pour sauvegarde. Laissez-moi vous dire le double danger où vos lenteurs l'ont placé.

Effrayé à bon droit de l'engagement qu'il lui faudrait prendre s'il se représentait chez Bauer après la démarche qu'Albert avait faite près de lui dans l'intérêt de Rose, le comte de Holzheim, au retour du voyage de Son Altesse, avait pris la résolution de ne plus retourner au magasin des Trois Étoiles d'or. Il voulait chercher un autre moyen de correspondre avec ses frères en rébellion; mais ceux-ci se sont refusés à entrer dans ses vues; ils ont exigé que rien ne fût changé à ce qui avait été imaginé d'abord. Les facilités qu'ils trouvent à se rendre compte, à chaque instant du jour, de la mobilité des signaux; de plus, une langue apprise et qu'il faudrait oublier; le danger d'une erreur, impossible maintenant qu'ils s'entendent si bien, mais aisée à prévoir alors qu'ils en seront à un nouvel essai de communication, toutes ces causes, monseigneur, leur ont fait énergiquement repousser la proposition de Léopold; ils ont voulu que le passé se continuât, au risque, pour

leur complice, d'en subir les conséquences extrêmes. Il s'en est défendu un moment avec quelque chaleur; on l'a regardé avec défiance, on s'est cru trahi par lui, une lame a brillé contre sa poitrine! Ce n'est pas à la peur de mourir qu'il a cédé, mais il ne voulait pas mourir déshonoré dans l'esprit de ces gens-là, et le soir même il retourna chez Bauer.

Maintenant le mariage est décidé, vous le savez; c'est une nouvelle qui fait assez de bruit à la cour et dans la ville; le jour est fixé même... Monseigneur! monseigneur! vous ne pouvez pas attendre plus longtemps; il faut que cette ridicule et dangereuse comédie finisse. Il dépend de vous seul d'en précipiter le dénoûment et de dégager Léopold de sa double promesse envers les conjurés comme envers Rose Himmel. Un ordre de vous, et les conspirateurs seront réduits à l'impuissance, et le comte de Holzheim pourra facilement rompre un mariage qui ne trouve partout que des désapprobateurs. Demain,

n'est-ce pas ? demain, l'ordre que je réclame de votre sagesse, de votre dévouement à l'État, au prince, sera donnée ; j'y compte.

Si l'intérêt d'une politique que je ne comprends pas vous obligeait à ne point agir encore, eh bien ! je le dis franchement à Votre Excellence, c'est au prince que je m'adresserais. Je m'en rapporte à ma prudence de femme, de femme qui aime, pour être certaine que Léopold ne sera pas compromis ; il ne peut manquer d'être sauvé : vous l'avez promis, et moi, moi je le veux !



Albert à Léopold de Holzheim.

De loin ou de près, monsieur, je vous tiens compte du courage que vous montrez à sacrifier l'orgueil de la naissance afin d'acquitter

une dette sacrée pour vous et enviée par moi ; car, mieux que personne, je comprends combien il est doux, combien il est beau d'avoir à y faire honneur. Si l'amour que vous a inspiré Rose Himmel n'eût été solide et profondément ancré dans votre cœur, il aurait eu beau jeu vraiment pour céder la place à un autre *plus digne* de votre grand nom, surtout après le terrible orage que cet amour a soulevé dans le monde. Des nuées d'épigrammes ont crevé sur lui, tous les vaillants esprits de haute et puissante maison ont lancé à grand bruit les foudres de leur arsenal et, de toutes parts assailli, vous avez, sans dévier, poursuivi votre projet d'alliance avec la demoiselle de comptoir du magasin des Trois Étoiles d'or. C'est bien, M. le comte, c'est dignement, c'est noblement agir... Vous valez mieux que moi, puisque, non moins épris que vous, j'ose le dire, de cette adorable enfant, j'eus assez de faiblesse pour rougir de mon amour en l'avouant à un ami ; j'en ai

rougi, moi ! et je ne me nomme pas Holzheim cependant !

Fort jusqu'à la fin contre la violente opposition que vous avez rencontrée parmi les vôtres, et leur répondant par une sorte de défi, vous avez voulu que celle que vous devez bientôt élever au rang de comtesse de Holzheim passât, sans transition, de la maison de Bauer dans la noble demeure de vos aïeux, si bien que jusqu'au jour du mariage elle restera, tel est votre désir, le premier commis du fournisseur de la cour. Cette singularité scandaleuse, disent les uns, humiliante pour votre future épouse, pensent les autres, mais que Bauer a dû trouver charmante, attendu le lustre qu'elle donne à sa maison : cette singularité que j'approuve, non pas dans l'intérêt du commerce de mon ami, mais parce qu'elle fait clairement entendre à tous que vous ne permettrez pas qu'on soit plus que vous honteux de votre choix, me donne la plus haute idée de votre philosophie, et elle

ajouterait à la sincère admiration que j'ai pour vous , si déjà vous n'aviez conquis toute mon estime.

Vous pouviez , je le sens , vous passer de mes éloges pour persévérer dans la bonne voie où vous êtes entré ; le but en est si charmant, qu'un cœur comme le vôtre s'encourage de lui-même à l'atteindre , sans qu'il soit nécessaire qu'on le pousse au bonheur. Cependant j'éprouvais le besoin , moi , de vous dire que je suis heureux d'avoir si bien jugé de vous, et j'ose croire que vous ne verrez pas sans quelque plaisir ces lignes dans lesquelles un rival s'avoue vaincu et vous demande votre amitié.

Vous savez , M. le comte , les rigueurs qu'on a cru devoir déployer contre moi ; peut-être le motif secret vous en est-il connu ; quant à moi, je ne le soupçonne pas encore. L'interrogatoire que j'ai subi ne m'a rien appris à ce sujet , car si le sévère magistrat que j'eus l'honneur de recevoir dans mon cachot s'est

montré peu ménager en fait de questions, en revanche il s'est si sobrement expliqué sur ma détention et sur mon exil, que la persécution dont je suis l'objet est encore pour mon esprit une énigme indéchiffrable. Mais ces rigueurs, qu'il n'a pas dépendu de vous de faire cesser, je le sais, ne m'empêchent point de suivre jour par jour, je pourrais dire heure par heure, les apprêts de votre mariage. Si, malgré la persécution qui me menace, j'ai essayé de trouver un abri dans la ville, ce n'est pas, vous n'en pouvez douter, que je ne sois bien convaincu de votre loyauté; mais il y a de par le monde, à trente milles d'ici, une bonne femme de tante qui s'est confiée à moi, et qui m'a chargé de veiller sur sa nièce jusqu'au moment où celle-ci aurait en vous un protecteur légitime. Dans la retraite où je vis près de vous, et dont Rose elle-même ne doit pas être instruite, je ne vous surveille pas; non, monsieur, mais j'attends avec confiance que ma mission soit remplie. Le jour

où votre mariage aura été prononcé, alors j'obéirai à l'ordre injuste qui m'exile de ce pays, et de loin, avec votre assistance sans doute, je travaillerai à prouver que le gouvernement n'avait aucune raison pour me faire l'honneur de me craindre.

Hâtez-vous d'être heureux, car je crains de compromettre l'ami qui m'héberge, et puis j'ai tant besoin d'être libre!



Rose Himmel à madame Dornig.

Demain, chère tante, c'est pour demain! En vérité, je n'ose y croire. Eh quoi! le jour qui paraîtra dans quelques heures, ce ne sera plus même la veille, ce sera le jour, le beau jour de mon mariage!

Ainsi, c'est pour l'éclairer, cette fête dont le bruit retentira dans toute ma vie, que le

soleil se lèvera bientôt! Je suis folle, bonne tante, oh ! oui, je suis folle, car d'avance je m'effraye, je m'étourdis déjà du cri de joie qui s'échappera de mon cœur à la première lueur que l'aube enverra jusqu'à moi !

Ma chambre est située au levant, la nuit n'est pas froide, j'ai ouvert ma fenêtre pour guetter mieux le point du jour. Qu'il vienne, mon Dieu, et, à genoux, je vous rendrai grâce pour le bonheur que vous aviez réservé à votre humble servante !

Comprenez-vous bien, ma tante? C'est demain que je me marie! c'est pour être à Léopold, toute à lui et pour toujours, que je me parerai de cette magnifique robe, de ce riche voile de dentelle, de ces fleurs, de ces perles qui sont là sous mes yeux et que je dois à sa généreuse tendresse. Comme on va me trouver belle !... Je serai si heureuse !

Pourquoi faut-il que la mauvaise santé de mon oncle me prive du plaisir de vous avoir auprès de moi dans un si beau jour! Au moins

j'aurais pu dire naïvement et sans réserve à quelqu'un tout ce que mon âme renferme de reconnaissance et d'admiration pour le noble et beau jeune homme qui a bien voulu de mon amour, et qui, loin de rougir de moi, semble mettre sa gloire à braver tant de préjugés pour m'élever jusqu'à lui.

Je savais bien, moi, que mon Léopold était toute franchise, toute loyauté. Vous avez osé douter de lui, vous, ma tante; vous vouliez me donner un autre protecteur que celui-là et contre celui-là ! Il se venge de vos soupçons en me nommant sa femme. Vous à qui je suis chère, dites, pouviez-vous être plus noblement punie de l'injure que vous lui avez faite ? Voilà comment le comte de Holzheim sait répondre à un doute offensant. Réparez vos torts en le bénissant comme je le bénis; pour l'amour de moi il vous aimera.

Par malheur, vous seule ne manquerez pas à la fête; il est quelqu'un aussi sur qui je comptais et qui n'y sera pas. Je ne veux point

parler de M. Albert, de ce bon et honnête jeune homme qui avait déjà eu tant à souffrir de son amour pour moi, et qu'une fatalité incroyable a perdu quand, avec tant de zèle et de dévouement, il accomplissait l'inutile mission que vous lui aviez confiée.

Où est-il maintenant, ce digne ami si injustement exilé du grand-duché? Que le ciel veille sur lui, et qu'il lui rende tout le bonheur qu'il voulait me donner! Mais, bien que son amitié me semble chose honorable et précieuse, je sens que sa présence à mon mariage eût été pour moi un motif de gêne et d'embarras; la tristesse habituelle de son regard n'aurait pas manqué de s'étendre comme une ombre sur ma joie; aussi, tout en déplorant le motif de son absence, n'est-ce pas lui que je regrette de ne point voir ici.

Bonne tante, c'est de mon père qu'il s'agit, de mon pauvre et bien-aimé père, que je n'ai pas revu depuis mon départ de Neubach. Il refuse, le croiriez-vous! d'assister aux noces

de sa fille. Voici ce qu'il m'écrit en m'adressant son consentement au mariage :

« Vous vous y prenez bien tard, ma chère « fille, pour m'apprendre ce que j'ai su par « d'autres. La recherche d'une honnête per- « sonne, qu'elle soit de la noblesse ou non, « est trop flatteuse à l'égard de notre famille « pour que je m'oppose à ce qui vous fait « plaisir; mais il me semble, tout pauvre « homme de rien que je suis, qu'il est d'u- « sage de demander directement au père « d'une jeune fille la main de son enfant; « aussi j'avoue qu'une lettre de M. le comte « de Holzheim m'aurait été encore plus agréa- « ble que la vôtre, quoiqu'elle soit pleine de « bons sentiments et de choses respectueu- « ses. Pourquoi votre futur ne m'a-t-il pas « écrit? Est-ce qu'il s'imagine qu'on peut « être votre époux sans devenir mon gendre? « Je ne suis pas fait aux grandes manières, « mais si elles dispensent ceux qui en ont

« l'habitude des devoirs qu'on rend chez nous « au chef de famille, je vous avoue, ma « chère enfant, qu'en pareil cas j'aime mieux « les façons d'agir de ceux qui n'ont pour eux « ni le mérite de la naissance, ni les avanta- « ges d'une belle éducation. Quoique d'après « mon droit personne ne puisse m'empêcher « de paraître à votre noce, je me regarde « comme n'y étant pas invité, puisque mon « gendre n'a pas eu la politesse de me dire « qu'il aurait du plaisir de m'y voir.

« En vous disant franchement ma pensée « là-dessus, je vous prouve que je ne veux « garder rancune à personne, et, à présent « que j'ai soulagé mon cœur, je puis vous « dire que votre futur, en se montrant bon « garçon avec moi, n'aurait aucunement « compromis la dignité de ses nobles amis; « car s'il m'avait écrit : « Venez, » j'aurais « répondu : « Bien obligé, mon gendre. Si « l'usage du monde me manque, j'ai du « moins assez de bon sens pour savoir qu'un

« père ne doit pas donner à rire de lui de-
« vant ses enfants, et vos invités ne pour-
« raient s'empêcher de rire de moi, car j'ai
« des habitudes et une manière de parler qui
« ne cadrent guère avec celles de la haute
« société. Ne nous gênons pas l'un pour l'au-
« tre ; soyez à votre monde aujourd'hui ; plus
« tard vous m'amènerez ma fille, car vous
« me devez votre première visite ; alors je
« vous recevrai aussi bien que je le pourrai,
« et peut-être trouverez-vous que vous pou-
« viez encore tomber plus mal en fait de
« beau-père. Si cela vous va, comme je le
« désire, ce sera tant mieux et pour vous et
« pour moi. »

« Voilà, mon enfant, ce que j'aurais ré-
« pondu à la lettre que M. de Holzheim de-
« vait m'écrire. Mettons qu'il a fait son devoir,
« je le regarde comme excusé par le chagrin
« que te cause mon reproche ; et pour en
« finir, qu'il se tienne pour dit ce que je viens
« de te marquer.

« Enfants, à genoux tous deux, je vous « donne ma bénédiction, et j'appelle sur « vous celle de ma bonne Thérèse Himmel « qui est avec Dieu ! »

Le croiriez-vous, chère tante, je n'ai pas osé montrer cette lettre de mon père à Léopold ; j'ai craint qu'après l'avoir lue il ne m'accusât de ne pas avoir assez bien parlé de lui à mon père. S'il allait croire, me suis-je dit, que je partage des doutes affligeants touchant le peu d'estime qu'on lui suppose dans notre famille ! Cette crainte est un enfantillage, le silence que je garde avec lui au sujet de la lettre en question ressemble fort, si je ne me trompe, à un manque de confiance dans son amour ! En agissant ainsi, il semble que je méconnaisse la noblesse de ses sentiments ; demain je réparerai ma faute, demain il saura combien mon père est bon et indulgent.

Il est temps qu'il arrive, ce beau jour de

demain, car c'est une chose plus triste que glorieuse que de se voir ainsi que moi, du matin au soir, l'objet de la curiosité de toute la ville.

Depuis que mon mariage est annoncé, le magasin ne désemplit pas de visiteurs, c'est à qui veut se donner le plaisir d'avoir vu assise dans le comptoir d'un marchand de soieries, la future comtesse de Holzheim. Les intérêts de la maison sont loin d'en souffrir; mais quel supplice pour moi de me voir exposée en spectacle comme l'enseigne d'une boutique! Vous me direz, chère tante : Pourquoi ne te tiens-tu pas enfermée dans ta petite chambre? Qu'as-tu besoin de servir encore les pratiques de maître Bauer? A cela je n'ai que trois mots à vous répondre : Léopold le veut! Il a décidé que jusqu'à la fin je resterais ce que je devais toujours être si nous ne nous fussions pas rencontrés. « Ce n'est point, m'a-t-il dit, pour vous faire sentir davantage le prix de la nouvelle con-

dition à laquelle vous êtes appelée, mais pour prouver à chacun combien j'aime celle que vous avez honorée par vos vertus.» Voilà ses propres paroles. Après un désir ainsi exprimé, pouvais-je me refuser à demeurer jusqu'au moment tant désiré la première demoiselle du magasin des Trois Étoiles d'or ?

Je n'ai pas plus que lui le droit de mépriser mon état, ce qu'il juge bon et convenable doit l'être en effet, je me suis donc résignée à lui obéir. Résignée est bien le mot; car il faut du courage, bonne tante, pour subir sans en paraître émue les regards curieux et malins de la foule, pour demeurer calme et indifférente aux chuchotements qui me bourdonnent à l'oreille à chaque instant du jour. Mais chaque jour aussi, n'ai-je pas eu la récompense de ma soumission aux volontés de Léopold? Comme il s'est bien préoccupé de tout ce qui pouvait m'embellir! Il prétend être plus à même que moi de juger de ce qui me sied le mieux, aussi ai-je laissé

aux caprices de son bon goût à décider, chaque soir, des changements à apporter dans ma toilette du lendemain. Ces changements, je dois le dire, ne s'attaquent jamais qu'à quelques ornements qui ne jurent point avec la simplicité ordinaire de mon costume ; sans cela, vous entendez bien que je ne me serais pas montrée si docile ; mais le moyen de le désobliger, quand il ne s'agit, dans ces graves discussions, que d'une fleur à changer ou de la couleur d'un ruban !

Enfin, c'est ce soir qu'a cessé la contrainte dont je souffre depuis plusieurs jours ; maintenant, je ne serai plus exposée aux regards des passants qui, sous le premier prétexte venu, entraient au magasin pour avoir le singulier plaisir de me voir de plus près ; mon existence va changer, je n'appartiendrai plus qu'à celui qui doit me donner un si beau nom en échange de tout l'amour que j'ai pour lui. Heureuse ! heureuse ! heureuse fille que je suis ! Mon Dieu, je vous remercie !

Au moment de terminer ma lettre je m'aperçois que j'ai oublié de vous faire part d'une nouvelle encore plus étrange et qui ne m'a pas été moins pénible que celle de l'arrestation et de l'exil du bon Albert Kleinod ; il s'agit de ma protectrice, madame la baronne de Walz, arrêtée par ordre du ministre il y a trois jours comme elle se rendait au palais du grand-duc, afin de solliciter une audience de Son Altesse. La baronne a été positivement enlevée et conduite en poste dans une prison d'État. Quel mal a pu faire cette femme jeune, belle et rieuse, qui ne s'endort que fatiguée de fêtes et ne se réveille que pour s'occuper d'une fête nouvelle? Léopold, qui la voyait souvent, n'a pas été moins vivement que moi touché de son malheur.

J'ai cru que ce terrible événement retarderait notre mariage ; mais le comte de Holzheim, tout en déplorant l'inexplicable persécution dont on accable notre confidente,

ne paraît que plus pressé d'en finir. Ses vœux seront bientôt accomplis : une vapeur rosée se montre à l'horizon, c'est le jour, ma tante, c'est le jour ! Adieu, au revoir, à bientôt, toujours. Je ne sais plus ce que j'écris, le cœur me manque, ma tête tourne. Pensez à moi, je tâcherai de n'oublier personne.



Léopold de Holzheim à Jean Spiel, compagnon charpentier.

Il n'est plus temps de regarder en arrière ; revenir sur nos pas est maintenant impossible : il y a un abîme entre hier et aujourd'hui. Quelle que soit, maître Jean, l'issue de la lutte que nous allons entreprendre, succès ou défaite, honneur ou infamie, nous ne pouvons plus qu'avancer. Que nos amis se tiennent prêts, le moment est venu ; demain

nous saurons si Dieu nous gardait ou de glorieuses couronnes ou la palme du martyre.

Vos amis, plus tard je saurai si je dois dire les miens, vos amis, brave Jean Spiel, injustement soupçonneux envers moi, exigent, avant d'agir, que je leur donne un gage de mon sincère dévouement à la cause populaire. Et de quel droit osent-ils douter de ma parole? Qui de vous tous jusqu'à ce jour eut à souffrir plus que moi pour observer fidèlement le pacte qui nous lie? Oublieux, je dirai presque ingrats, quand je compte si bien sur vos bras, comment peut-il s'en trouver un seul parmi vous qui ose ne pas compter sur mon cœur? Ces défiants dont vous êtes l'interprète, maître Jean, prétendent qu'ils sont sans garantie contre moi pour invoquer ma complicité dans l'occasion, et ils ne veulent pas, dites-vous, qu'après le complot mené à fin, je puisse ou me soustraire aux honneurs du triomphe, ou dérober ma tête au bourreau. L'heure n'est point favo-

rable aux récriminations : aussi n'en ferai-je aucune. Tout mouvement d'orgueil à bon droit irrité ressemblerait à une trahison, et telle est, je le sens bien, la difficulté de la position qu'on m'a faite, que je ne puis, sans attirer sur moi un soupçon de lâcheté, écouter les conseils de ma dignité blessée.

Ce gage que l'on exige si impérieusement, c'est une lettre écrite par moi, signée de mon nom et scellée de mes armes. Eh bien ! cette lettre, la voici. Jean la communiquera à ses amis, et que ceux-ci la considèrent, non pas comme un témoignage de ma soumission à leurs volontés, mais bien comme les dernières instructions d'un général à ses soldats, quand l'heure d'engager le combat est venue.

A demain matin mon mariage. Demain soir la garde chargée de veiller à la sûreté du palais sera changée, s'il survenait quelque nouvel obstacle, vous savez au prix de quel sacrifice je me suis engagé à épargner un sang précieux.

Maintenant, il ne me reste plus que quelques mots à vous dire : Honorons par un souvenir ceux qui, sans être avec nous, souffrent pour notre cause : une jeune et noble femme, en butte aux soupçons du pouvoir, subit les rigueurs de la captivité sans les avoir méritées. Vous m'avez transmis le mot d'ordre, souvenez-vous que le mot de ralliement est Christianne.

J'ai dit, et sans défiance je signe,

LÉOPOLD comte DE HOLZHEIM.



Albert à madame Dornig.

C'est Dieu lui-même qui vous inspirait, madame, quand vous eûtes la pensée de vous adresser à moi.

Fidèle à l'honorable et triste mission que

vous m'aviez confiée, j'ai voulu, au risque de me perdre, au risque même de compromettre l'ami qui a bien voulu m'offrir un asile, demeurer auprès de votre nièce jusqu'au jour de son mariage. Ce jour est venu, je n'ai ni le temps ni le calme nécessaires pour vous dire les terribles événements qui l'ont signalé. Après-demain, je serai auprès de vous, et alors, plus maître de mon émotion, je pourrai vous apprendre ce qui s'est passé ici.

Pardonnez-moi, ma chère dame, l'inquiétude affreuse que vous allez éprouver durant ces deux jours de silence ; mais, malgré moi, j'ai dû vous préparer au coup qui vous menace. En ce moment, je ne saurais ni mieux dire, ni mieux faire.

Ces deux lignes encore :

Malgré l'épreuve si rude qui devait briser son cœur, Rose Himmel est vivante ; je la ramène dans vos bras ; attendez-nous.

CHAPITRE NEUVIÈME.

IX

Albert à Théodore Seemann.

Non, mon cher Théodore, ne m'attendez plus, car de bien longtemps au moins nous ne devons pas nous revoir.

Lorsque vous aurez appris par moi le dénoûment de cette déplorable histoire d'amour, vous n'approuverez pas, je le prévois,

la ferme résolution que j'ai prise de me dérober aux consolations que me réservait votre inaltérable amitié : cependant, quoi qu'il puisse m'en coûter de vous perdre, et tout en gémissant, ainsi que vous, sur cette séparation moins volontaire que vous ne le supposez, j'obéirai au mauvais destin qui me l'impose ; ainsi, tenez-le pour assuré, c'est presque un adieu que je vous adresse ici.

Ma dernière lettre, écrite à la hâte et sous le coup d'une impression terrible, ne renfermait que l'annonce incomplète d'un malheureux événement. Je vous demandai, il m'en souvient, de vouloir bien attendre que mes pensées devenues plus libres me permissent de vous raconter dans tous ses détails le drame étrange et poignant dans lequel il m'a été donné de dire le mot puissant qui hâte la péripétie et décide la catastrophe. C'est à une semaine seulement que j'avais ajourné votre juste impatience de tout savoir ; il m'a fallu deux mois, non pas pour recouvrer le calme

parfait de l'esprit, puis-je l'espérer jamais, mon Dieu ! il m'a fallu passer deux mois, dis-je, avant de me sentir capable d'écrire avec une sorte de suite dans les idées. Aujourd'hui, je vais enfin essayer d'acquitter la dette que j'ai contractée envers vous; mais je ne sais si ma lettre ne se ressentira pas un peu trop du trouble qui me saisit de nouveau en ce moment. Jugez, mon ami, de ce que j'ai dû souffrir alors, puisque l'émotion renaît en moi violente comme au premier jour, à la seule pensée de revenir avec vous sur un passé plein de larmes ; fatal passé dont le souvenir enveloppe mon cœur d'un voile de deuil que le temps n'arrachera pas.

Je vous devais cette nouvelle preuve de mon affection ; peut-être regretterez-vous moins, en la recevant, d'avoir placé tant de bienveillance sur une tête si folle, sur une âme si faible ; mais quelle que soit l'opinion que ma conduite à venir vous donne de la

sincérité de mon amitié pour vous, rappelez-vous-le bien, cette lettre est la dernière que vous recevrez de moi. Que pourrais-je avoir à vous dire qui n'eût point Rose Himmel pour prétexte ou pour sujet? Notre correspondance serait toute sur cette belle et malheureuse adorée. Assez longtemps nous nous sommes entretenus d'elle ensemble; à quoi bon vous en fatiguer encore? Et puis ce n'est plus qu'à moi seul que j'en veux parler désormais.

C'est du jour fixé pour son mariage que je reprendrai ce récit attendu par vous depuis si longtemps. Vous savez de reste l'injuste persécution dont j'ai été victime et l'ordre impérieux que je reçus de sortir du grand-duché. Je vous ai dit mon audacieuse rentrée dans la ville et le nom de l'ami dont la généreuse hospitalité me permit de poursuivre jusqu'à la fin mon rôle de protecteur auprès de la promise du comte de Holzheim. Le matin même du jour fatal, je vous écrivis, je crois :

« Ma mission est remplie, le bonheur de Rose est assuré ; préparez-vous donc à me revoir bientôt, car, je vous le promets, nous serons encore une fois réunis et pour ne plus nous quitter. »

Lisez ce qui suit, cher Théodore, et dites après cela s'il a dépendu de moi de tenir ma promesse.

Dans la retraite où je me tenais à l'abri des poursuites de la police, c'est par ouï-dire seulement que j'ai pu apprendre les premiers événements de la journée. Voici d'abord ce que Bauer m'a raconté :

Le mariage de Rose Himmel, annoncé officiellement depuis quelques jours, avait causé une si grande émotion dans la ville, que dès le matin et de tous les quartiers les curieux affluaient à la porte du magasin des Trois Étoiles d'or. Le prudent marchand de soieries avait prévu que la foule, sous mille prétextes, essayerait d'envahir sa maison pour voir une dernière fois et dans son cos-

tume de mariée, cette belle et gracieuse fille dont la haute fortune ne pouvait être un sujet d'étonnement que pour ceux qui ne la connaissaient pas encore. Or, Bauer, pour éviter le tort et l'embarras qui devaient résulter pour lui de cet encombrement, s'était décidé à tenir inexorablement son logis fermé aux étrangers comme si c'eût été jour de réjouissance publique ou de fête religieuse. Cependant la consigne sévère qui protégeait sa porte contre les envahissements de la multitude ne pouvait interdire à celle-ci le pavé de la rue; aussi l'affluence était telle dans la partie la plus large de Gross-Herzog-Strasse, où est situé le magasin du fournisseur de la cour, que le passage se trouvait textuellement obstrué par la masse des curieux; si bien que les gens conduisant charrettes ou voitures, arrêtés tout à coup par l'obstacle, se voyaient contraints de se détourner de leur droit chemin et de choisir une autre voie, de peur de causer quelque accident.

C'était vers une heure de l'après-midi que le futur époux devait venir chercher sa mariée pour la conduire au temple. Ce temple, je l'apercevais de ma fenêtre ; car, poussant jusqu'au bout l'obligeance et le dévouement, l'ami que vous savez m'avait mystérieusement amené, le matin de ce jour-là, dans une habitation située en face de la maison de Dieu, où le mariage devait être bénit. Je voulais voir les deux époux sortir du temple, et puis je serais parti pour ne plus revenir dans cette ville maudite. Le destin en avait ordonné autrement ; attendez, attendez, je continue.

Léopold, vous l'ai-je dit, n'était attendu que vers une heure ; à dix heures du matin; Rose Himmel déjà parée, éblouissante de beauté, radieuse de bonheur, témoignait ingénument son impatience. Du regard elle hâtait l'aiguille de la pendule, elle accusait le temps de lenteur, et, le sourire sur les lèvres ; elle soupirait cependant comme si le

moment suprême n'avait dû arriver jamais. Dieu sait, m'a-t-on dit, si sa charmante anxiété offrait ample sujet d'innocentes railleries à ceux qui entouraient la future comtesse.

Cependant, à midi précis, l'équipage de Léopold, s'étant fait jour à travers la masse compacte des oisifs qui remplissaient la rue, s'arrêta à la porte de Bauer. Quand on annonça à Rose Himmel l'arrivée de son mari, soudain l'impatiente de tout à l'heure, revenue à sa nature de jeune fille pudique et craintive, jeta un coup d'œil d'effroi sur la pendule, puis, la rougeur au front, elle baissa les yeux en s'écriant : « Déjà. »

Ainsi Léopold avait devancé l'heure. On ne s'étonna pas de son empressement, mais ce qui surprit ce fut de le voir arriver seul. Bauer, qui avait préparé avec luxe son salon pour recevoir dignement les quelques nobles cousins que le comte de Holzheim devait présenter à sa femme avant la célébration du mariage, ne manqua de rappeler à Léopold

ce que celui-ci lui avait dit la veille au sujet des visiteurs pour lesquels le glorieux marchand de soieries s'était mis en frais de représentation.

— L'heure de la visite solennelle n'est pas venue encore, répliqua Léopold, ne me considérez en ce moment que comme un importun, un indiscret au moins, que l'on peut encore chasser, mais que par indulgence on gardera, car ce serait le rendre trop malheureux que de lui donner à entendre qu'il a pu déplaire.

Malgré le ton affectueux avec lequel furent débitées ces tendres paroles, qui firent rayonner la joie dans les regards de Rose Himmel, les assistants, contemplant Léopold avec des yeux moins prévenus que ne l'étaient ceux de la crédule enfant, Bauer et ses amis, veux-je dire, remarquaient que le comte de Holzheim avait un air contraint, embarrassé, en abordant sa fiancée, et l'on devina que l'émotion de sa voix, en lui par-

lant ainsi, venait moins du doux sentiment d'orgueil qu'il éprouvait de la voir si belle, que d'une puissante préoccupation qu'il s'efforçait de dissimuler.

Après quelques éloges de Léopold sur la toilette de la jeune mariée, éloges qui, suivant les mêmes observateurs, semblaient bien moins témoigner d'une sincère admiration que du besoin qu'avait le noble futur, pour donner le change sur son secret embarras, de se jeter dans les banalités de la galanterie, le comte de Holzheim offrit la main à Rose Himmel, et, l'ayant conduite dans une embrasure de croisée, une conversation à mi-voix commença entre eux.

Par discrétion, les conviés de Bauer s'étaient retirés à l'écart, et formaient un groupe à l'extrémité opposée du salon.

Continué toujours à voix basse, l'entretien des futurs époux se prolongea singulièrement; de temps en temps il semblait s'animer. On ne surprenait aucune des paroles

que les deux fiancés échangeaient entre eux ; mais un geste rapide de Léopold , mais une exclamation involontaire de Rose, faisaient assez comprendre qu'il ne s'agissait point dans ce mystérieux tête-à-tête de projets de bonheur pour le jeune ménage. Lui récriminait ; elle semblait essayer de se défendre. Tout à coup il pâlit ; Rose se détourna en portant la main à ses yeux pour cacher une larme ; puis l'indignation emportant la jeune fille , elle s'écria :

— Mais, monsieur, c'est affreux ce que vous dites de mon père ! Lisez, lisez sa lettre, et lisez-la tout haut devant ces messieurs, vous verrez s'il mérite votre mépris.

En parlant de la sorte et avec un mouvement convulsif, Rose tira de son sein une lettre que son père lui avait adressée quelques jours auparavant. Le comte de Holzheim arracha , m'a-t-on dit , cette lettre des mains de sa fiancée ; et alors, dédaignant de la lire, il la déchira , il en jeta les morceaux sur le

parquet ; et, inaccessible aux sanglots de la pauvre petite, repoussant Bauer et ses amis, que le sentiment des convenances n'autorisait plus à rester étrangers aux débats du jeune couple, Léopold s'élança vers la porte du salon en s'écriant :

— Plus de mariage, c'en est fait ; tout est rompu !

Je n'ai point à vous décrire, mon ami, l'état affreux de Rose Himmel après cette nouvelle scène de violence. Ce que je vous ai rapporté de la première querelle des deux amants suffit pour que votre imagination puisse se peindre les déchirements de ce jeune cœur si bon, si candide, si lâchement torturé ! Ah ! vous pouvez aller loin, aussi loin que vous le voudrez, dans l'expression de la douleur et du désespoir, vous serez encore en deçà de la réalité.

Et j'ai pu, moi aussi, l'admirer, ce noble cavalier, j'ai pu solliciter son amitié, et, pris d'un fol engouement pour sa voix heu-

reusement timbrée, pour ses manières élégantes, pour le masque bien choisi dont il se fait un visage, je me suis humblement avoué vaincu par lui ! J'osai m'estimer moins que cet infâme !

Mais pardon, mon ami, pardon, je me laisse malgré moi emporter par une indignation que rien ne justifie encore à vos yeux ; il faut que je poursuive pour que vous puissiez et la comprendre et la partager. Poursuivre ! je n'en ai plus la force aujourd'hui, et, autre empêchement, voici madame Dornig qui rentre avec sa nièce ; elles reviennent de leur promenade du soir... Pauvre femme !... pauvre fille ! quand Rose est là et qu'elle me regarde... Si vous saviez comme elle regarde à présent !... Quand elle est là, dis-je, il est impossible d'écrire, impossible aussi de penser... on n'a plus qu'à souffrir et pour soi et pour elle !

Encore un jour de retard, Théodore, mais à demain, à demain !

De nouveau je suis seul, le temps est beau, Rose et sa tante feront aujourd'hui une promenade plus longue que celle des jours précédents; aussi c'est avec l'espoir d'achever enfin cette pénible lettre que je reprends encore une fois la plume. Je n'aurais point à vous prier de me pardonner toutes ces lenteurs, cher Théodore, si vous saviez quelle est mon excuse! J'ai confiance dans votre indulgente amitié et je poursuis.

Léopold en quittant Rose lui avait dit : « Tout est rompu entre nous! » et, victorieux, car pour lui cette rupture était une victoire, il s'était éloigné, bien persuadé sans doute qu'il ne devait plus revoir sa victime.

Il se trompait.

N'allez pas croire qu'après avoir essayé de rassembler ses forces, et poussée par l'énergie du désespoir, Rose Himmel, s'échappant de la maison de Bauer et s'exposant à quelque nouvel affront, ait eu l'imprudence de suivre

les traces de Léopold pour lui porter avec son amour et ses larmes le pardon du dernier outrage qu'elle avait reçu de lui. Quand je vous dis : N'allez pas croire cela, mon ami, ce n'est pas que je m'indigne pour elle d'un tel soupçon. Si vous l'avez supposée capable de cette démarche à la fois folle et généreuse, vous touchez de près à la vérité ; car si elle ne la fit pas, elle en eut la pensée. La malheureuse fille l'aimait tant ! et puis, pouvait-elle ne pas se dire que le remords accablait maintenant celui qui avait persévéré avec un si beau courage dans un projet d'alliance que tous les siens repoussaient ?

—Vous avez beau vouloir me persuader le contraire, répétait Rose à ceux qui l'entouraient, il m'aime, oh ! j'en suis sûre, il m'aime.

Elle n'eut pas besoin de lui porter son pardon ; c'est lui, c'est Léopold lui-même qui vint le réclamer.

Deux heures ne s'étaient pas écoulées de-

puis le moment suprême de la séparation, que le comte de Holzheim, pâle, haletant, la sueur au front, le visage bouleversé, les habits en désordre, était revenu chez Bauer; non plus dans son brillant équipage, cette fois; c'est à pied, qu'il s'était ouvert un passage au milieu de la foule grossissant toujours et murmurant tout haut, car le bruit du mariage manqué s'était déjà répandu aux environs.

Léopold, vous dis-je, était revenu. Il n'avait dit que ces mots à Bauer qui s'était précipité à sa rencontre :

—Rose! je veux la voir, je veux qu'on me laisse seul avec elle!

Puis, s'élançant dans le salon, il vint tomber aux pieds de la malheureuse enfant, à qui la voix manquait pour dire : Relevez-vous.

A genoux donc devant le canapé où Rose, à demi couchée, était presque mourante, Léopold se frappait la poitrine en signe de

désespoir ; il s'accusait de son emportement, il parlait de ses remords avec une sorte de délire ; il pleurait et se donnait les noms les plus odieux ; il pleurait et appelait sa fiancée des noms les plus tendres.

— Ce n'est plus votre amour, je ne le mérite pas, c'est votre pitié que je demande ! disait-il en s'humiliant aux pieds de la pauvre fille. Rose, si vous ne voulez pas que je meure ici devant vous, dites que je puis encore réparer le mal que je vous ai fait ; rien n'est perdu, mon amie ; le mariage se fera tout à l'heure, à l'instant, aussitôt que vous aurez repris assez de forces pour vous laisser conduire devant le pasteur qui nous attend.

Je ne saurais vous dire si ce furent bien là ses paroles, car je n'étais pas présent à la scène, et Bauer, qui me la rapporta, avait encore l'esprit si troublé des événements de la journée, qu'il n'osait répondre de la fidélité de ses souvenirs.

Ce qui précède vous fait assez comprendre que, malgré le désir si énergiquement exprimé par Léopold, Bauer n'avait pas cru devoir laisser celui-ci seul avec Rose Himmel; il s'était obstinément tenu dans le salon, d'où, plus discrets, les amis et les employés de sa maison avaient cru devoir s'éloigner à l'arrivée du comte de Holzheim. Ce dernier, m'a dit le brave homme de marchand, lui demandait d'oublier sa faute d'une voix si désolée, il y avait tant de repentir dans ses paroles, tant d'amour dans ses regards, que Rose lui paraissait injuste et cruelle de tarder plus longtemps à rassurer le coupable par un mot d'indulgence.

— Je le jure, continua Léopold effrayé du silence que gardait encore la jeune fille, je le jure, cette querelle sera la dernière; toute ma vie, Rose, toute ma vie pour ce malheureux jour, tout mon sang pour vos précieuses larmes. Mon Dieu! je me croyais trop aimé, sans doute; j'ai abusé d'un amour que je

supposais à l'épreuve de mon injustice, de mon fol emportement. Mais, quel qu'il soit cet amour, je l'accepte, je le demande, je l'implore, même avec ses rigueurs. Mon Dieu! que voulez-vous donc de plus? Que dois-je faire? Que puis-je vous dire qui vous décide à parler?

Rose n'était pas, comme il le supposait, insensible à ses prières; mais, je vous l'ai dit, l'émotion qui la suffoquait l'avait rendue muette; cependant heureuse, mais d'un bonheur pénible, heureuse de le retrouver ainsi repentant de son crime, elle se pencha vers lui, et lui laissant voir son visage tout baigné de pleurs, elle répliqua enfin :

— Mais ne voyez-vous donc pas que c'est la force qui me manque pour vous répondre !

Léopold se précipitant sur les mains qu'elle lui tendait en signe de pardon, poussa un cri de joie, puis il reprit :

— Ah! dussé-je vous porter moi-même

jusqu'au temple, je serai trop payé de ce que j'ai souffert si vous pouvez, sans que votre cœur se brise, répondre : oui, au prêtre qui va nous unir.

Au même moment où Léopold, encore à genoux devant Rose Himmel, parlait ainsi, un homme entra tout à coup dans le salon, et ne laissant pas à la jeune fille le temps de parler, il s'écria :

— Gardez-vous de le dire, ce mot que le lâche vous demande, car le mariage d'aujourd'hui n'est qu'un acheminement vers le divorce qui vous attend demain!

Or, l'homme qui venait de faire cette brusque entrée dans le salon de Bauer, c'était moi. A mon apparition chez lui, le fournisseur de la cour, qui me savait véhémentement soupçonné de complot contre l'État, se crut tout à fait compromis auprès de son illustre clientèle, et tremblant pour la fortune de sa maison, je le vis pâlir et chanceler.

— Soyez sans crainte, lui dis-je, ma présence ici ne peut vous faire aucun tort. Et pour appuyer mes paroles d'une preuve qui le rassurât complétement, je lui présentai aussitôt un sauf-conduit signé de la main du ministre.

L'insulte grave que renfermaient mes premières paroles n'avait pu échapper à Léopold. Malgré l'émotion de surprise que lui causa mon arrivée inattendue, il se releva fièrement et vint à moi en jurant qu'il allait me punir de l'horrible mensonge que j'avais osé proférer dans le seul but de mettre obstacle à son bonheur. Rose Himmel, effrayée d'une menace à laquelle j'étais préparé, et que j'accueillis avec un sourire de dédain, Rose, malgré sa faiblesse, avait soudain fait un mouvement pour quitter le canapé et pour venir sans doute se jeter entre nous. Moi, repoussant du geste le noble comte, je lui dis : « A tout à l'heure, monsieur, » puis je m'avançai avec calme vers sa belle fian-

cée, et, la priant de se rasseoir, j'ajoutai :

— Vous devez comprendre, mademoiselle, que si je reviens ici, ce n'est que pour accomplir auprès de vous la mission qu'on m'a confiée ; elle n'aura pas l'issue que j'en espérais, car j'avais promis que vous seriez heureuse, et ce n'est pas le bonheur, hélas ! que je vous apporte, c'est la lumière !

Intimidé d'abord, je dois le croire, par le calme que j'affectais, le comte de Holzheim cependant avait eu le temps de se remettre durant les paroles que j'adressai à Rose Himmel. Il revint se placer entre nous, et me foudroyant du regard, il me dit avec un ton écrasant d'ironie :

— Je vous rends grâce, monsieur, de votre persévérance à protéger ceux qui n'ont pas, Dieu merci, besoin de vos services ! Portez ailleurs votre manie d'ange gardien ; madame la comtesse de Holzheim ne doit plus compter que sur son mari pour la défendre, surtout contre les obligeants ridicules.

—Rose Himmel, m'écriai-je, n'écoutez pas cet homme ! Je vous le répète, il ne vous offre son nom aujourd'hui que pour vous le ravir demain : j'en ai la preuve.

N'écoutant plus que sa colère, Léopold bondit comme un lion et s'élança sur moi.

— Prenez garde ! lui dis-je en reculant de quelques pas et lui présentant la gueule d'un pistolet. J'avais prévu la violence, je suis armé.

Rose Himmel, prête à s'évanouir, murmurait en donnant les signes du plus violent désespoir :

— Mais que vous a-t-il donc fait, mon Léopold? Car je ne lui en veux pas, moi, j'oublie qu'il a été coupable, je lui pardonne tout, je suis heureuse de le lui pardonner.

Bauer, pendant que ceci se passait, était demeuré frappé de stupeur, immobile, les bras pendants, les yeux fixes ; il se croyait, m'a-t-il dit, sous la puissance d'un mauvais rêve.

L'arme dont prudemment je m'étais muni suffisait sans doute pour me mettre à l'abri des emportements de Léopold; mais elle ne me garantissait pas de ses injures.

— On ne discute pas avec un maniaque échappé, dans un accès de fièvre chaude, de je ne sais quelle maison de fous. Rose Himmel, méprisez ses paroles, je vous défends de lui répondre... D'ailleurs nous allons en être bientôt débarrassés; il y a sans doute dans la rue assez de braves gens pour le garrotter et le reconduire dans la loge de force dont il a sans doute brisé la porte.

Léopold s'avançait vers la fenêtre pour appeler la foule à son aide. Encore une fois je lui barrai le passage :

— Monsieur le comte, il est inutile d'appeler, il est inutile de conclure un mariage que le divorce doit suivre de si près; vous ne sauverez pas vos complices; en ce moment ils sont tous arrêtés!

Cette révélation, dont vous ne saisissez

pas encore l'importance, mon ami, fit sur le comte de Holzheim l'effet d'un coup de tonnerre ; une teinte livide se répandit sur sa face, un cri rauque s'échappa de sa poitrine, et son regard plombé s'arrêta sur moi avec une effrayante fixité.

— Mais que parlez-vous d'arrestation, de complices, de divorce? me demanda Rose Himmel, dont la douloureuse anxiété me déchirait l'âme. Parlez, monsieur; quand vos paroles devraient me tuer, je vous l'ordonne, parlez !

Alors commença pour moi le plus pénible de ma tâche. Mais il fallait bien les détruire une à une, les illusions que la pauvre enfant avait si longtemps, dans sa candeur ineffable, nourries avec bonheur, caressées avec joie.

— Cet homme, lui dis-je, cet homme qui a eu l'horrible patience de vous faire passer durant dix mois par toutes les espérances du bonheur, par toutes les angoisses d'un amour

soupçonneux et violent; cet homme qui a joué tour à tour auprès de vous la générosité, la confiance, la jalousie, qui a été de l'adoration à l'insulte, et qui, tout à l'heure encore, feignait le repentir pour vous entraîner dans un nouvel abîme; cet homme, perfide envers vous, traître envers son prince, ne peut pas être votre époux; il ne vous aime pas, il ne vous a jamais aimée; c'est un conspirateur; enfin voyez si vous pouvez être à lui : il est l'amant de la baronne de Walz.

Léopold voulut parler; je ne lui donnai pas le temps de m'adresser un démenti :

— Osez nier, lui dis-je, que Rose Himmel fût autre chose pour vous qu'une sorte de machine à signaux, qu'un moyen de correspondance entre vous et vos complices! Grand seigneur que vous êtes, il fallait bien que tout en continuant votre service auprès de Son Altesse vous pussiez vous entendre avec les gens du peuple qui attendaient de vous

seul le signal de la révolte ! Osez le nier, c'est vous-même qui l'avez écrit à la baronne !

— On a saisi mes lettres ! s'écria-t-il.

— Non, c'est votre noble maîtresse qui les a vendues à la police. Oui, tandis qu'ici vous abusiez de la confiance de cette jeune fille, une autre femme, bien digne de votre amour, avouez-le, se chargeait de la venger par l'usage qu'elle faisait de vos confidences.

— Horreur ! horreur ! disait Rose à mesure que mes révélations éclairaient pour elle ce chaos d'infamie.

— Osez nier, repris-je encore, que ce matin même la rupture de votre mariage avait pour but d'annoncer à vos amis que le moment d'agir était enfin arrivé. Mais vous vous étiez trop tôt flatté de toucher au but. Le complot, depuis longtemps dénoncé, ne pouvait trouver le pouvoir sans défiance le jour de l'exécution ; vous comptiez que la garde du château serait confiée à des troupes à l'a-

vance gagnées ; c'est un régiment fidèle que le prince a appelé auprès de lui. Dérouté par cette mesure, vous êtes revenu implorer le pardon, car il fallait que votre mariage fût célébré pour que les conspirateurs renonçassent aujourd'hui à jeter le masque ; c'était un dernier signal ! Maintenant, monsieur, ajoutai-je en me tournant vers Léopold, stupéfait de me voir si bien instruit de ses desseins ; maintenant j'ai ordre de vous dire qu'on n'exercera pas de rigoureuses recherches contre vous, si vous consentez à prendre la fuite sur-le-champ ; rien n'est ébruité encore, voyez si vous voulez vous perdre.

La jeune fiancée de Léopold réunit le peu de forces qui lui restaient pour balbutier :

— Fuyez ! fuyez !

Et puis elle perdit connaissance.

Le comte de Holzheim profita de cet évanouissement pour s'éloigner sans avoir à subir les déchirements de l'adieu.

—Vous voyez, monsieur, dis-je en le quit-

tant, que je ne suis pas venu ici seulement pour protéger Rose Himmel.

Il partit.

Un mot vous expliquera comment j'avais été instruit de toutes ces mystérieuses particularités. L'ami chez lequel je m'étais réfugié n'était autre que Ludwig Schelstad, notre ancien condisciple à l'université et maintenant secrétaire intime du ministre à qui la baronne de Walz avait vendu les secrets de Léopold.

Il est temps que je termine ; car cette lettre qui a épuisé mon courage, doit avoir aussi fatigué votre patience. D'ailleurs qu'ai-je encore à vous dire ? Nos soins rappelèrent Rose à la vie ; mais le coup qui l'avait frappée porta une atteinte mortelle à sa raison. Dès le lendemain je montai en voiture avec elle pour la conduire auprès de sa tante ; elle ne consentit à se laisser emmener que parce que je lui dis que nous allions ensemble solliciter la grâce de Léopold.

Hélas ! oui, mon ami, obtenir la grâce du conspirateur, c'est son idée incessante. Elle a oublié les mensonges du coupable, l'amour qu'il eut pour une autre femme, les cruelles épreuves qu'il lui a fait subir ; elle n'a de mémoire que pour le danger auquel le complot l'a exposé, elle voit sa tête menacée et toujours elle prie pour lui.

Ainsi, cher Théodore, ce qui survit dans une femme, c'est l'amour !

J'ai cru quelque temps qu'il me serait possible de continuer à vivre auprès de la malheureuse fille, et j'avais pris déjà mes dispositions pour me fixer à toujours dans la maison habitée par madame Dornig. Après deux mois d'épreuve je vois bien qu'il faut que je porte ailleurs ma douleur éternelle. Vous l'avouerai-je ? Oui, puisqu'il faut bien que je me l'avoue à moi-même ; ma présence n'apporte aucun adoucissement à l'état de Rose Himmel ; parfois même je suis pour elle un sujet d'irritation. Le bruit de ma voix la

fait douloureusement tressaillir ; mon silence la gêne, mes regards la blessent; et obstinément attachée à l'idée que Léopold expie en prison le crime que je lui ai révélé, elle ne voit en lui qu'une victime, en moi qu'un dénonciateur.

Je dois renoncer à souffrir avec elle; je pars.

J'ai donné des ordres pour qu'on vendît mes biens ; je dispose d'une partie de mon revenu en faveur de celle pour qui je sacrifierais avec joie toute ma fortune, si mes dons pouvaient la rendre à la raison ; mais le célèbre docteur que j'ai consulté n'a aucun espoir. Celui qui a causé le mal aurait seul la puissance de le guérir, me disait-il encore hier. Ainsi donc, il n'y faut plus penser ; c'est une cure impossible ! Adieu... adieu ! Où irai-je? Dieu le sait ! Me ramènera-t-il près de Rose? Je n'ose plus même le désirer.

Simple note.

Une gentille ouvrière âgée de quinze ans environ, et qui depuis son enfance habite avec sa grand'mère une mansarde dans Graben-Strasse, trouva un jour, au pied de l'escalier de sa maison, une jeune femme assise qui se tenait le visage caché dans ses mains.

— Que faites-vous là? lui demanda la petite ouvrière.

L'autre, ayant relevé la tête et regardé un moment celle qui l'interrogeait, lui répondit :

— Je t'attendais, tu te nommes Marie, n'est-ce pas?

— Oui, mais je ne vous connais point, reprit celle-ci en reculant, effrayée du singulier regard que la jeune femme attachait sur elle.

— Oh ! que si fait, continua la première, nous nous connaissons bien toutes deux, tu m'as déjà rencontrée ici, il y a longtemps. Je suis Rose Himmel, Rose, la nièce de maître Dornig. Je viens de bien loin, bien loin, à pied et sans argent ! poursuivit-elle avec vivacité, mon père m'avait enfermée, mais je suis parvenue à m'échapper ; il le fallait bien, j'ai la grâce d'un coupable à demander ici. Je n'ose pas me présenter seule au palais, tu vas m'y conduire.

La jeune Marie avait reconnu Rose ; et se souvenant alors de leur première rencontre, elle engagea comme autrefois la souffreteuse à monter chez sa grand'mère.

— Non, au palais, au palais d'abord, et puis après j'irai où tu voudras... Songe donc, il y a longtemps qu'il souffre, lui ; j'ai fait tant de chemin pour demander sa grâce, il faut que je l'obtienne aujourd'hui... Si j'allais mourir cette nuit !

Ces étranges et sinistres paroles n'encou-

rageaient pas beaucoup la petite ouvrière à servir de guide à son amie d'un jour. Pourtant Rose Himmel la supplia avec tant d'instances, qu'elle consentit à lui donner le bras. Ce fut dans la rue seulement que Marie s'aperçut qu'elle conduisait au palais du grand-duc une sorte de mendiante dont les pieds étaient nus et les vêtements en lambeaux.

Elles n'arrivèrent pas jusqu'à la résidence du prince, car des hommes de police les ayant rencontrées à mi-chemin du palais, l'un d'eux invita Rose à lui dire où elle allait ainsi.

— Il suffit, reprit-il après les premiers mots, nous savons mieux que mademoiselle le chemin qu'il faut suivre.

Et tout bas, à Marie, il ajouta :

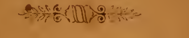
— Laissez-nous prendre soin de cette femme ; ne voyez-vous pas qu'elle est folle !

L'ouvrière quitta vivement le bras de la pauvre fille et s'enfuit à toutes jambes.

Le lendemain à la recommandation de maître Bauer, instruit par la jeune Marie de l'arrivée de Rose dans la ville, on fit passer celle-ci de la prison à l'hôpital. Un nouveau règne avait commencé ; les suspects d'autrefois étaient rentrés en grâce. M. de L*** avait conservé son portefeuille de ministre, et la baronne de Walz, punie par quelques mois d'exil de son désir d'adresser ses dénonciations à la personne du prince, avait repris et son rôle de folle femme du monde et sa correspondance politique avec monseigneur.

Encore un mot, l'ordre qui ouvrait si généreusement à la vagabonde, conduite d'abord à la geôle, une loge dans la maison des fous, était signé Léopold comte de Holzheim.

FIN.



ROSE HIMMEL

PAR

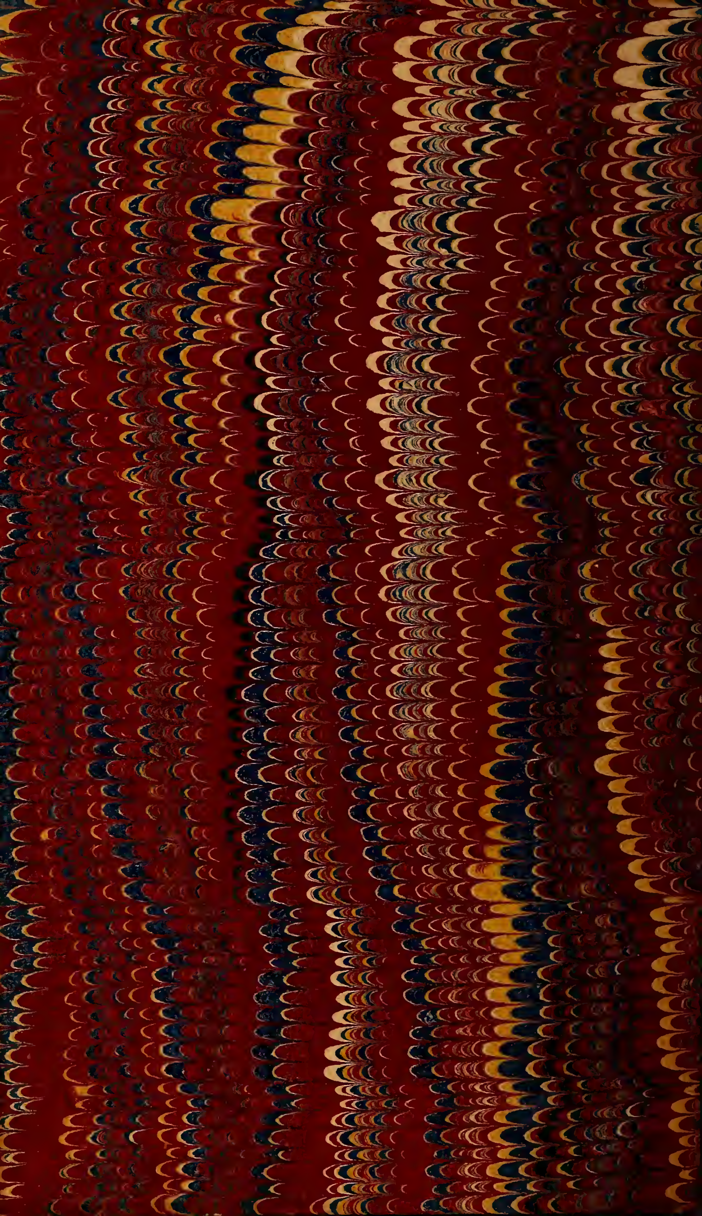
MICHEL MASSON.



MELINE … PAGNIE.

LIBR… IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1842






LIBRARY OF CONGRESS
0 027 249 973 1